

NOTRE-DAME

DES MERS MORTES

(VENISE)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

VERS

Conte d'Amour.

Chansons légères (*4e édition*).

à paraître :

Lèvres jointes.

PROSE

Ebauches et Débauches (*8e édition*)

Notre-Dame des Mers Mortes.

à paraître :

Les Lys de Galilée.



JACQUES d'ADELSWÄRD-FERSEN

Notre-Dame des Mers Mortes

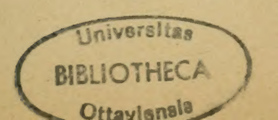
(VENISE)



Deuxième édition

PARIS
P. SEVIN ET E. REY, LIBRAIRES
8, BOULEVARD DES ITALIENS

1902



A Madame la Comtesse G.

j'offre ce livre.

J. A. F. 1902.

Il a été tiré :

Cinq exemplaires numérotés sur papier du Japon.

OFFRANDE

Du pays brumeux où je suis exilé loin de ton soleil, c'est encore comme une cathédrale que tu m'apparais, ô Venise la lumineuse ! Mon rêve, malgré la nuit, retrouve ton silence musical et ton réalisme mystérieux. Tes cloches sonnent dans mon cœur, tes oiseaux volent dans mes yeux. Et je t'offre ce livre comme le plus pur de ma jeunesse.

Les mots que jamais je n'ai dits, les caresses que jamais je n'ai données, ces mots et ces

caresses ont vibré sous ton ciel. Tes vieux palais et tes reliques splendides m'ont donné l'enthousiasme qui veille au sein de la Beauté. Malgré mes vingt ans j'étais enlisé sur un sombre rivage. Le murmure de tes eaux, dorées par l'aurore, m'a chanté la consolation. Et tu es l'église vivante, où les pèlerinages sont doux.

Tantôt, au contraire — et c'est l'impression dominatrice—je ne t'évoque qu'avec la tristesse et la mélancolie du passé. Tu me sembles une reine embaumée, dormant son dernier sommeil sous des habits somptueux. Les ors, les mosaïques, les astres qui te parent, ne servent qu'à rendre plus impérialement morbide ta décadence. L'église, est-ce une église, vide de fidèles, sans miracles et sans foi, l'église s'écroule. Autour d'elle, les lagunes s'étendent, les lagunes infinies dont on distingue la vase aux plis rampants des herbes.

Notre-Dame des Mers-Mortes...

Et c'est aussi comme un cortège mystique, immobile sur l'eau, comme le convoi d'une agonisante, dont on entoure les spasmes de fleurs et d'appels.

Dans ce décor mélancolique, j'ai fait naître une histoire d'amour, improbable et légère! La mort y a remplacé le suprême amour. L'amour, la mort, à peine un son qui diffère, à peine un songe, à peine un cri.

Notre-Dame des Mers-Mortes !...

Alors se suivent en blanches processions les souvenirs et les légendes, les splendeurs et les apothéoses. Les vierges de Carpaccio, les martyrs de Mantegna, les suavités de Raphaël, les sourires du Vinci. Un bruit d'ailes : voici des anges. Un bruit d'or : voici des rois.

Conquérants et poètes, peintres et princes, prêtres aux tiares constellées, femmes aux regards évanouis, floraisons merveilleuses

d'art et d'intelligence : et puis tous les chefs-d'œuvre dont la ville rayonne et qui font que de loin, la nuit, on la prend pour une abside étoilée.

O Venise ! — O Païenne !

Notre-Dame des Mers Mortes

I

VENISE

— J'avais toujours rêvé Venise come elle est, murmura Jacques, les yeux éblouis par la magie de l'arrivée.

Il me semble que je « reconnais » Venise, comme si j'y avais vécu autrefois. Tiens, prenons ce canal ; il est joli, presque plus calme que les autres.

— Per piccolo canale, Gondoliere... jeta son compagnon, le peintre Sforzi.

Et la gondole, glissant comme un domino

sur du marbre, s'engagea dans la ruelle où l'eau chantait.

— Il me semble que j'ai dû y vivre une vie... autrefois, car, malgré ma nature et mon origine septentrionale, j'ai gardé en moi, autant que si j'étais né à Venise, ce mélange de paillettes et de velours noir, de musique et de silence, de joie et de tristesse dont la ville entière est symbolisée.

— De joie et de tristesse, de musique et de silence, tu as raison, mon vieux.

Un pigeon passa avec un léger bruit d'ailes, avec le bruit d'une caresse qu'on attend, qu'on devine et qu'on ne reçoit pas encore.

— D'ailes et d'oubli aussi, ajouta le peintre, et de sauvage grandeur..... On ne connaît guère Venise, quoique cette ville, où maintenant se rencontre le vice errant des deux mondes soit le dernier refuge des monstres et des artistes. Il y a une Venise dont on parle : L'Impératrice du temps des doges,

tout un bric à brac de Pont des Soupirs, de Marino Faliero et de Grand Conseil. Elle fait passer un petit frisson dans le dos des femmes, un sourire sceptique sur les lèvres des hommes. Il y en a une autre, n'est-ce pas ? plus divine et plus ignorée. L'évocation dont Tiepolo montre encore la beauté, l'envol, dans ses fresques étincelantes du XVIIIe siècle, Pantalone, Scapino et Arlequin, Casanova et Goldoni, Sérénades et Comédies.

— Plus gracieux qu'imposant, et puis cette gaieté morte, ces grelots muets, ces bougies qui s'éteignent comme au matin d'un bal, tout cela est triste...

— C'est ce qui régénère la mièvrerie des choses, mon cher... Ah vous ne comprenez pas, encore et surtout, ce sentiment morbide qui plane sur ces canaux, sur ces lagunes. Dans le XVIIIe siècle dont, entre parenthèse, les reliques les plus intéressantes sont au Palais Corner, vous

ne voyez que les danses, la gaîté, la chanson alerte. On a peint des tableaux sans nombre où quelques tricornes masqués se penchent en riant sur des pièces d'or : scènes de jeu, de souper, ou de fin carnaval. Voyez ce qu'il en reste. Quand on tient les masques que les joueurs ont portés, ces masques blancs dont le nez s'avance en muffle, on dirait que les larmes les ont déteint, ont jauni par endroits à la place des yeux. On ne vit pas impunément au milieu de l'eau comme sur un navire en détresse, sans ressentir parfois la navrance intime de la mer.

— Voyez, voyez, pourtant quelle fête et quelle splendeur !

La barque avait repris le grand canal, en face du palais Vendramin où est mort Wagner (Wagner, cette musique, mourant dans ce recueillement) et elle suivait maintenant le fil de l'eau, était arrivée devant le pont du Rialto. Avec le pont pour cadre, le

pont dressé comme une arche dans le ciel comme une gigantesque et double corne d'abondance semblant verser des deux côtés de la ville, de toutes parts jusque dans les *calles* les plus désertes, le flot de ses haillons lumineux et superbes, de ses marchands et de ses fruits, avec le pont pour cadre, apparaissaient les plus vieux palais, rangés sur chaque rive comme des courtisanes caduques. Plus loin se profilaient les coupoles de Santa Maria dei Angeli et de Santa Maria dei Miracoli, où le soleil jetait des flammes d'or. Sur les vitres du palais Garzoni, c'était un crépitement de lumière. Les deux anges de pierre qui en ornent le faîte, étaient vraiment ressuscités de leur séculaire immobilité, ouvraient leurs ailes pour une Assomption. Le palais Papadopoli, dans l'ombre, avait l'air de mâcher de la pierre. Plus loin, c'était Mocenigo, dont la façade a la forme d'une châsse avec les pierreries de ses médaillons de marbre et, tout à l'angle,

les palais Contarini, près desquels une station de gondoles mettait une tache noire et des reflets fuselés de roseau.

Une barque de pêcheur remontait le courant, à l'effort cadencé des rames, en laissant pendre, comme un drapeau, ses voiles vermeilles. Ces voiles dans l'eau allumaient des incendies, un batelier chantait. Et près du batelier et sur toute la barque, à côté des poissons dont les écailles rutilaient, des pêches et des grenades, ces reines d'automne, s'entassaient comme un trésor fabuleux.

— Voyez la fête, voyez la splendeur qui passe ! dit encore Jacques, dont l'âme tremblait sur ses lèvres d'enthousiasme et d'émotion. Ne songez-vous pas à ces apothéoses lointaines, dont les teintes splendides nous ont été fixées par Crivelli ou par Mantegna, dans un des paysages qui forment le décor de leurs tableaux..: apothéoses guerrières et conquérantes, retrouvées dans

une teinte, conservées dans un geste... Apothéoses vivantes aussi, comme la statue de Colleone, le bras en arrière, les jambes dressées sur les étriers, la tête dure et la lèvre qui mord! La statue de Colleone qui foule aux pieds de son cheval la ville, l'espace, le monde. Apothéoses de meurtres et d'aventures, campagnes saccagées, viols, femmes sanglantes traînées à coups de couteau... tout cela pour élever un palais de plus, pour décorer la Piazzetta, pour rapporter à la dogaresse toutes les perles d'Orient!

Oh... l'heure du Titien, l'heure où tout s'empourpre, où le grand canal, la Jiudecca, les lagunes du Lido, s'imprégnent de ciselures sanglantes, d'une atmosphère de vieil or! L'heure où l'on respire de la volupté, où l'on est secoué de spasmes et de désirs, désirs violents comme ces tourbillons qui dévastaient l'Italie au temps d'un Médicis!

Borgia a dû connaître Venise... L'heure

du Titien, l'heure de Luxure effroyable où tout, les masures délabrées, les façades vermoulues, les toits écroulés et les statues anciennes, et les colonnes, et les campaniles, et les balcons, et sur mer les barques aux élancements de galère, où tout devient la pourriture, mais devant quel soleil !

Jacques se tut. Au-dessus de leurs têtes chanta une cloche ; elle devait venir de très près et de très loin à la fois, une cloche au timbre niellé et sonore qui volait de maison en maison. Un autre appel plus grave lui répondit, puis un autre plus clair. Cela ressemblait à des cris d'oiseaux. Le soleil, rouge comme des lèvres, disparaissàit si lent, si tendre que Jacques dit :

— C'est un baiser...

Les cloches s'apaisèrent, puis reprirent. Vers Santa Maria Formosa, le carillon se mit aussi en branle et brusquement, telle qu'une bénédiction harmonieuse de toutes parts, des

moindres cloches, des cloches perdues vers le cimetière, vers Torcello, vers l'Arsenal, San Zaccharia, La Madona all' Orto, Santa Magdalena, San Raphaële, de leurs tours de pierre, de leurs campaniles irisés, de toutes parts, de la musique s'éleva.

Jacques et son compagnon écoutaient, transfigurés. Dans une urne de silence comme Venise, les sons vibrent jusqu'au cœur. Des souffles, des extases, des espoirs, des joies naissaient et disparaissaient dans leur cerveau. Encore une fois, des ailes les frôlèrent. Une gondole les croisa. Ils avaient tourné au palais Moro Lin et c'était le golfe maintenant, la rive des Esclavons, mauve et grise, les jardins du Lido sur qui flottait une buée.

— Quel horizon pour un poète ! murmura Jacques. Nature presque de névrose, ambitieuse, ardente, essentiellement impressionnable, Jacques avait dans la voix comme le murmure de son âme. Sa voix, c'était une

mousseline qui palpitait au mouvement de ses veines.

— Quel horizon fertile en chefs-d'œuvre ! Il est des instants pendant lesquels j'aurais voulu mourir, des instants trop beaux pour que le souvenir s'en souvienne. Mourir avec des musiques et des appels, dans un bercement de baisers et de bijoux, de lèvres et de prunelles voilées, mourir quand l'astre a disparu en laissant une trace éclatante comme ces vaisseaux bosselés de lumière, dans le sillage desquels il resté des rayons. Mourir après avoir chanté l'amour ardent de ces splendeurs, de ces décrépitudes, de ces pauvres vieilles gloires. Mourir enseveli vivant dans le sépulcre de ces gammes et de ces couleurs, dans l'ostensoir de ce coucher de soleil, mourir avec sur les lèvres des mots diaphanes et sonores... mourir !

— Mourir tout seul, mourir sans tendresse, sans cette douceur de croire à une éternité ? interrogea Sforzi en riant dans sa barbe blonde.

J'ai trop faim pour penser à cela. Donne-moi une femme... et encore... mourir? Loufoque, va !

— Qu'y faire? Je suis toujours porté à rêver de ces choses le soir. Vois-tu quand je te parlais de ma nature comme ayant des ressemblances avec celle des latins de race pure, je ne te disais pas la douleur profonde que j'éprouve aux approches de la nuit. Tu as aimé, n'est-ce pas? Eh bien, quand on aime on vit davantage par les yeux et par les lèvres. Quand l'aimée détourne de vous ses regards c'est un peu de soleil qui vous manque. Moi, quand le soleil agonise, c'est de l'amour qui s'en va.

Au contraire, dans la journée, soit par les aurores légères et roses, soit par les après-midi orgueilleuses, après-midi dont la lumière est un faste, scintille comme une gemme sur la peau d'un Dieu, mon cœur illuminé s'entrouvre, pareil aux fruits qui tout à l'heure passaient à côté de nous en chargeant jusqu'au bord la barque trop

lourde de leur richesse. Mon cœur s'entrouvre comme ces grenades dont l'écorce rugueuse contient des rubis. Et la radieuse beauté de vivre chante en moi un hymne éperdu.

Mais par les soirs, par les soirs languissants à cause des caresses et des tristesses dont ils sont les présages, j'ai peur et je souffre. Même la première étoile ne saurait m'en consoler. Et bien souvent en face de moi-même, malgré ma jeunesse bouillonnante d'extase, j'ai eu la nostalgie de terres où le soleil ne doit jamais mourir...

— Allons, tais-toi, sacré bavard, interrompit Sforzi. Faut-il accoster? Il commence à faire humide et le médécin, puisqu'il faut parler des malades quand la nuit commence, le médecin l'a défendu, rentrons.

— Rentrons.

La gondole s'arrêta près de l'embarcadère du bateau de Chioggia. Sur le pont, à l'arrière, quatre petites têtes blondes penchées sur l'eau

riaient. Vénitiennes aux cheveux retroussés d'audace, long châle leur faisant des épaules minces, adorables comme les madones de Bellini. Et c'était si joli, ces sourires dans le crépuscule, que Jacques en fut réconforté.

Ils sautèrent sur le quai. Le gondolier les poursuivit.

— Esta noce, la Gondola, Signori ?

— Non, pas ce soir, nous irons nous reposer.

— Servo Suo.

— N'est-ce pas j'ai bien fait de refuser sa gondole, à l'homme, pour ce soir ? Nous avons encore en nous l'apothéose du soleil. Il y a des apothéoses si belles qu'on voudrait fermer les paupières pour mieux en conserver la vision...

Ils rentrèrent dans leur maison, la Casa Barbère, où la propriétaire, une vieille Istrienne, quasi bohême, quasi procureuse, avait loué à Sforzi, pour pas grand chose, des chambres dont la vue était sur la rive, merveilleuse. En pressant la porte, branlante et toute rongée par les

siècles, ils furent dans l'ombre, dans l'ombre épaisse. Jacques eut l'impression d'un tombeau brusquement mis à nu.

Son esprit était confus de rêve. Le charme tout à la fois enveloppant et doux de Venise, il le subissait jusqu'à en pleurer... Lui qui était venu pour la première fois en avril dernier, à la saison fébrile et joyeuse où tout s'annonce mais où tout attend, il ne sentait plus que l'arrivée dominatrice de ce soir, Sforzi le recevant d'un singulier regard rempli de clarté et de victoire, clarté d'automne, victoire des saisons, passagères à cause de leur magnificence.

— Tu vas voir ta chambre dit Sforzi triomphant. Avec ce bleu du ciel éteint, regarde, regarde Venise qui est tienne et qui te tend les bras !

Et Jacques se penchant ne distingua d'abord que des étoiles. De ces étoiles montait une brume fine, de ces étoiles coulaient des reflets clairs. Une cloche tintait là-bas, les cloches sont

les voix de Venise. Puis il vit mieux et c'était en amphithéâtre, telles qu'un collier de pierres, les plus diverses et les plus précieuses, tout le golfe des Esclavons, depuis la Salute jusqu'à la Veneta Marina, collier où scintillaient ces fermoirs de corail : le Palais des Doges et la place Saint-Marc.

— Oh, nous irons, dis, nous irons, s'écria, transporté, le jeune homme en saisissant le bras de son ami, nous irons en masque et en grand manteau en frôlant des doigts la guitare, et des voix quelque chanson d'Amour, oh nous irons, dis, nous irons...

— Enfant ! Les fêtes vénitiennes, les plus jolies fêtes du monde, tu passeras ta vie à les imaginer. C'est le rôle du poète. Regarde si l'on ne croirait pas vivre dans le ciel.

— C'est vrai... ce silence d'abord, cette facilité de vie qui fait, m'a-t-on dit, des paresseux et jamais des misérables, puis ces ombres qui glissent, glissant sur l'eau, glissant sur les dal-

les. Venise est un seul et immense palais...

— Non, petit, Venise est une église. Eglise profane je le veux bien, profane à la manière de Saint-Marc qui tient de la mosquée plus que de la cathédrale. On n'a pas été les conquérants du monde et les marins les plus hardis sans en garder le goût aventureux, religieux toujours même quand il est païen. Marco Polo leur a rapporté les premières laques et les premiers ivoires. Cela se passait dans un temps où la Chine était vraiment le royaume des fleurs, l'Empire du Ciel. Il en est résulté ces coques légères, ces gondoles, ces ponts exquis, mais qui ne sont autres que des jonques et des bambous. On voit cela en modèle, brodé sur les écrans et sculptés sur les coupes, là-bas, avec, s'envolant des roseaux, de larges hérons d'or rose. Ils ont pillé partout, pareils à des voleurs grandioses. Mais toujours en faisant le signe de la Croix. Venise est une église, et surtout à la nuit avec le scintillement de ses feux, dans

cette tranquillité de sanctuaire, elle devient la crypte s'élançant vers le ciel.

— Eglise vibrante de prières d'amour ! répondit Jacques avec un élan de tout son être. Et il joignit les mains, les tendit vers la Ville...

II

CONTARINETTA

— Allons, quand tu auras fini de rêver, « ma chère », interrompit Sforzi en enfonçant sur sa tête, d'un geste professionnel, le chapeau qu'il portait mou et grand. Je vais t'emmener dîner au Cavaletto, dans un petit endroit quasi enfumé, dédaigné des touristes par bonheur, et où tu mangeras en chaude résurrection toute l'ancienne cuisine italienne. Toujours rêver donne faim. Sois donc plus pratique.

— Je te répète que c'est malgré moi.

Aussi pourquoi choisir des vues aussi passionnantes. De cette Venise monte un murmure d'amour qui me trouble et qui me grise... Et puis ce sont les anciens souvenirs...

— Zut, viens au Cavaletto.

Ils partirent, traversèrent la rive des Esclavons, passèrent la statue de Victor Emmanuel analogue à toutes celles qui dans chaque ville d'Italie déshonorent une place ou une avenue par leur laideur. Puis ce fut Danieli où des gens passaient et entraient, affairés comme aux abords d'une ruche. Et tout le long du chemin ils rencontrèrent de ces silhouettes que déjà Jacques avait remarquées pour leur allure légère : têtes aux nuques relevées, aux cheveux roux et bruns palpitant sur le front, aux épaules amincies par les longs châles d'Orient, ces châles que l'on reconnait déjà sur les maîtresses du Tintoret.

— As-tu distingué leur démarche, dit Sforzi, avec un joli geste. Nulle part on ne marche mieux qu'à Venise.

— Cela doit tenir d'abord à ces dalles sur lesquelles on glisse comme sur les parquets d'un salon.

— Et aux ponts en escaliers qui donnent accès d'une rue dans l'autre. Sans soucis et encore enfants, les femmes vénitiennes, naturellement indolentes apprennent à rester aussi gracieuses quand on les regarde dans les yeux que lorsqu'on tourne la tête après les avoir regardées. Chut... Don Carlos.

Don Carlos passait en effet avec sa femme et son chien. Pauvre grand prince! Toujours la même apparence robuste, bien navarraise, mais dans ses grands yeux bleus et tristes de Bourbon, toujours la même mélancolie d'exil. Il parait qu'à Venise on ne l'aimait guère. On lui empoisonnait ses bêtes... Un grand lévrier russe qu'il caressait... Oh les mesquineries, les méchancetés, l'audace de choses pareilles envers un Bourbon.

Lui ne voyait pas, sans doute...

Ils s'étaient engagés sur la Piazzetta ; gardant le Palais Royal, et le Palais des Doges, le Présent et le Passé, deux hautes colonnes se faisaient face, le Saint-Théodore de pierre et le Lion de Saint-Marc, en bronze, se mèlaient dans la nuit.

Dans la nuit déjà, les jours étant de plus en plus courts à Venise, comme au nord dans les brumes, la nuit d'octobre. En face d'eux l'église plus orientale que chrétienne, ouvrait aux lumières l'or de ses coupoles et de ses portes ainsi que de gigantesques coquillages. A une fenêtre donnant en face de la mer deux lueurs brillaient. Et Sforzi expliqua à Jacques que c'était en mémoire d'un innocent exécuté au temps de Marino Falier : la joie des Anglaises lyriques et des Allemandes en peines de cœur...

Cependant, avec la force sûre et lente de ces poisons qu'on respire dans certaines fleurs trop parfumées, au contact de cette ville vivant de son passé, comparable avec ses

Palais surgissant des mers à ces îles de corail dans les immensités lointaines, au contact de cette ville de vieillesse, de tendresse et de beauté, Jacques, le pauvre enfant encore ignorant des choses, sentait germer en lui les souvenirs, les premiers et les plus chastes souvenirs d'amour.

Et son ami parlait, parlait. C'était la place Saint-Marc, la magie de cette vision théâtrale et grandiose, les Procuraties comme un ancien collier de perles, et toujours Saint-Marc gardé par le campanile rose au sommet duquel, encore dans la nuit, l'ange diaprait son vol d'or.

Et son ami parlait, et lui, les oreilles bourdonnantes, le cœur si rempli d'allégresse inavouée qu'il en frissonnait vaguement, se chantait des caresses, des baisers ; il subissait infiniment le délire du bonheur.

Ils arrivèrent au Cavaletto. Là, dans la salle basse et enfumée, Sforzi l'en avait prévenu, ils dinèrent. Quand on se leva pour partir, Sforzi qui avait à cœur de faire passer à Jacques une

jolie première soirée l'invita à entendre la troupe vénitienne au théâtre Rossini.

— C'est là que ton âme de poète et ta nature amoureuse de Fragonard seront contentées jusqu'au paroxyme. Ils donnent ce soir la Serva Amorosa de Goldoni. Goldoni ce charmant évocateur des légèretés de vivre, dont le style est souple à la façon d'une escarpolette de Watteau...

Le théâtre était tout près et Sforzi guida son ami. Guide en vérité, il en fallait un pour ne pas s'égarer dans ces multiples ruelles étroites, éclairées çà et là par des guinguettes, des trattoria où chaque « vino restrano » se proclamait le meilleur, par des marchands de fruits aux étalages pittoresques et savants, délicieux de saleté.

— Et tu sais que certains palais donnent quelquefois sur des petites horreurs pareilles, disait Sforzi. Je te mènerai demain ou après-demain chez les Contarini... Tu verras. C'est là où il y a cette jeune fille aveugle, je te l'ai

expliqué. Cette aveugle et la misère. Toutes deux sont dans la nuit. Et de même que cette misère habite une des plus belles demeures vénitiennes, de même l'ombre est répandue sur le plus beau visage au monde...

Jacques répéta machinalement : sur le plus beau visage au monde !... Il sentit en lui une éclosion d'espérance magnifique et soudaine. Ses poings se contractèrent comme sous l'impression d'une douleur et d'une joie mêlées. Quelque chose de très doux chantait au loin.

Quand il se retrouva et que son esprit eut repris l'animation normale, ils étaient, Sforzi et lui arrivés au seuil du Rossini. Ils prirent place au moment où l'orchestre attaquait une marche quelconque, une marche entraînante et commune.

Sforzi qui avait à Venise conservé ses habitudes de Paris s'était machinalement adossé à la rampe et regardait. Tout d'un coup, il fit un signe à Jacques...

— Ton aveugle, murmura-t-il, viens la voir, elle est ravissante ce soir ; ma parole, mon cher, sans le savoir elle a fait des frais pour toi. Tiens voilà l'instrument. Il lui tendit la lorgnette.

Jacques la prit et vit, dans l'encadrement sombre d'une loge de seconde, une pauvre petite loge dont les places ne devaient pas être bien chères, une figure mince et pâle, toute en beaux yeux fixes. Ces yeux-là, clairs et atones en même temps, du ton étrange qu'ont les saphirs étoilés, semblaient voir l'infini. Ces yeux-là avaient la transparence des étangs en hiver, des astres par les nuits humides de Novembre, des reflets dans l'eau. Ils étaient adorables et ils faisaient peur. Au bout d'un instant, Jacques qui ne put supporter leur inertie agonisante baissa le bras, tourna la tête.

— Elle est jolie, elle est surtout extraordinaire.

— Tu n'as regardé que ses yeux, mon

gosse, mais détaille le reste. Jacques lorgna encore et les yeux oubliés dans leur rigidité douloureuse, ce fut le visage le plus divin, le plus suave des Vinci ou des Raphaël. De nos jours, Juana Romani en a rendu d'un pinceau artiste la morbidesse et l'innocence. Nez droit, légèrement busqué comme il convient aux descendants de vieilles races impériales. Lèvres épaisses un peu, mouillées aussi, mouillées de rêves et de tendresses, de perversité et de douceur. Et des cheveux superbes, en couronne, qu'elle portait à la catogan pour accompagner son tricorne léger — les tricornes des pastels de Longhi... — Cela la rendit à Jacques plus vaguement proche, plus certainement désirable. Elle devait être toute jeune, plus enfantine que jeune, car malgré ces regards voilés, le visage souriait et s'animait par instants d'un clair sourire, d'un sourire en fossettes —le plus gracieux.

— Mais qui est-elle au juste? interrogea

Jacques au moment où le rideau se levait.

— Voilà ce que je te dirai si tu es sage... plaisanta Sforzi. Je te le dirai à la fin de la soirée lorsque par les ruelles sombres où tu ne rencontreras plus ni sbires ni amoureux il nous faudra rentrer à notre Casa Barbere.

Cependant, sur la scène, Pantaleone en gestes mielleux persuadait à la servante de Florindo, à la servante amoureuse, que sa fille l'ennuyait fort et qu'il fallait la lui marier. Avec qui ? Avec le fils dudit Florindo. D'où intrigues, coups de bâtons, guet-apens, missions on ne peut plus secrètes dans lesquelles se distinguaient Arlequin et Brigella, duo d'amour à la façon de Beaumarchais, marivaudages et mignardises. La pièce fut agréable et facile. Mais quand le dernier acte fut terminé sur des applaudissements et que, par les couloirs étroits, Sforzi et Jacques sortirent avec la foule, Jacques dans son esprit fervent, avec la prescience de sa nature n'eut plus que l'image

de la petite aveugle, de cette petite aveugle qui venait au théâtre entendre des voix, et l'associer, à l'exception des autres masques évocateurs, au besoin infini d'amour qui le hantait.

Jusqu'à la Casa Barbere, sur une interrogation de son jeune ami, Sforzi expliqua l'histoire que Venise commentait de façon mystérieuse, l'histoire de la Contarinetta.

Car c'était le surnom qu'on lui avait donné, le peuple italien ayant le sens exquis des diminutifs appropriés à la grâce et à la jeunesse. Descendante authentique des anciens doges, n'ayant que peu de relations avec ses nombreux cousins qui sans vergogne, à cause de leur fortune, s'étaient arrogés les droits au titre et au nom, elle vivait retirée dans son palais avec une vieille gouvernante, la gouvernante du feu prince, et un oncle encore plus âgé que la gouvernante. Ce palais était tout son avoir et de mauvaises langues prétendaient que n'ayant rien voulu

accepter jamais de qui que ce soit par fierté, voire même par morgue, elle en avait été réduite à tout vendre successivement, si bien que, dans les hautes salles désertes, il n'y avait plus que des chaises de paille et des lits en fer.

Jacques en conçût de la pitié. La pitié est la forme la plus pure de l'amour, comme l'amour est la forme la plus divine de l'Infini. Il se représenta, entourée d'une poétique auréole, l'existence de celle qui, par mystérieuse hérédité ou par simple caducité de race, vivait sans connaître les splendeurs de son ciel. Aveugle à Venise ! Quelle douleur... quel supplice atroce et cruel. Aveugle au milieu de ces teintes, de ces flamboiements, de ces astres, de cette apothéose de la lumière ! Et inconsciemment Jacques sentit la gloire de celui qui saurait par ses chants sublimes remplacer aux oreilles de la bien-aimée les couleurs par des musiques...

Ils étaient devant la Casa. Ils se séparèrent. Jacques entra dans sa chambre, la main tiède

encore de l'adieu de Sforzi. Une douceur bleue et grise enveloppait d'ombre la pièce. C'est curieux, comme la nuit, chaque objet, même le plus usuel et le plus commun se transforme en fluidité d'au-delà de la terre. Peut-être le silence... peut-être simplement le rêve. En allant vers une des fenêtres grandes ouvertes sur les lagunes, Jacques respira mêlé au parfum des fleurs lointaines du Lido, le parfum plus âcre, plus salé des brises maritimes. Il aperçut comme à l'arrivée, comme au crépuscule, Venise coiffée par le soir obscur, toute nue dans la mer. Il la vit lumineuse, avec ses diamants et ses gemmes, avec l'orgueil de ses colliers d'astres. Et d'elle germait un ferment d'amour. Alors il pensa à ce que lui avait murmuré Sforzi en lui désignant de la main les ruelles et les canaux, les grands palais en face des lagunes... Une église... une église à cause du mysticisme toujours gardé, des conquêtes anciennes, des épopées fabuleuses accomplies

par ces marchands, par ces guerriers au signe de la croix. Eglise aussi à cause du passé, à cause de ses souvenirs qui sont une religion. Il imagina en apparitions brèves la gloire d'autrefois, les vaisseaux et les galères... et les monceaux d'étoffes précieuses, d'aromates et d'épices rapportés d'Orient. Les voiles de pourpre claquant au vent avec le même bruit et les mêmes teintes qu'encore maintenant les voiles des pêcheurs. Il rêva lé Doge sur le Bucentaure — or et damas, perles et velours, — à grands cris de trompettes, les chefs-d'œuvre portés comme des reliques par les maîtres verriers de Burano, les barques chargées de fleurs et de fruits descendant vers les rives de l'Adriatique semer sur leur passage la renommée et la richesse de la République. Il la vit debout au grand soleil face à Constantinople, cette autre reine. Puis ce fut le grand cortège des peintres sublimes, des architectes, inconnus parce qu'on n'avait pas le droit de graver son nom dans la

pierre. Palma le vieux avec Mantegna et Bellini — trinité naïve et sereine, entourés de leurs vierges et de leurs apôtres. Puis Carpaccio le Caressant et Titien le Magnifique, Titien avec son air de prophète et d'empereur, la tête haute, mêlant sa barbe blanche au velours de ses dalmatiques. Enfin ces gloires, le Tintoret, violent comme un Borgia de la peinture, Le Véronèse tranquille et superbe comme un Médicis.

Et tout cela roulait confusément dans la tête de Jacques tel qu'un rêve de bataille et d'orgie. Les cloches sonnant l'heure au campanile Saint-Marc ne le réveillèrent pas : Il frissonnait vivant dans un songe.

Puis il pensa à la décadence de cette ville aujourd'hui devenue simplement le premier joyau du monde. Il la sentit abandonnée et meurtrie malgré son animation factice et ses efforts journaliers. Les rives le long du grand canal tendaient leurs palais ruinés comme des mains vides,

vers les lagunes désolées, vers une mer morte. Et ces palais ruinés, Jacques les sentait ruinés pour toujours. Venise avait été la Ville du passé, l'étoile, le centre du crucifix dès l'époque des croisades. Venise avait été la ville de la ferveur de la Foi, en même temps que du commerce, et le grand phare vers l'Orient. Maintenant, la concurrence était trop forte et elle était trop loin. Jacques eut la sensation de veiller un cadavre... C'était bien la pourriture splendide que le soleil, à son apothéose, illuminait. Pourriture qui pendant la nuit n'en gardait que la pâleur de suaire. Mélancolique, l'idée d'amour l'effleura. En fermant les yeux, le sourire de l'aveugle lui apparut, le sourire, symbole aussi. Pareille à la Contarinetta, Venise était privée du jour. Un nom magnifique, un passé comme on n'en vit jamais de tel sculpté dans la pierre, dans le bronze et dans l'or, et puis des orbites vides, des maisons dont les habitants auraient fui... Des églises, des églises par dizaines, sonnant

les heures, chantant toujours je ne sais quelle mélopée funèbre et berceuse, un silence comme on n'en rencontre que dans les cryptes de cathédrales, un silence où ne monte qu'un murmure voilé de prières, telles que des vagues venant mourir.

Et Jacques, le cœur immensément offert à cette douceur, à ce mysticisme, l'esprit sonore de musiques et d'appels, s'agenouilla comme autrefois, au bord de son lit d'enfant, pour dire l'Angelus, s'agenouilla devant Notre-Dame-des-Mers-Mortes...

III

MUSIQUES

Jacques de Liéven n'en était pas à sa première visite à Venise. En avril de cette même année, poursuivi par la fascination de cette terre italienne qu'il ne connaissait encore que par ses lacs du nord, voluptueux et rêveurs comme des horizons de primitifs, il était arrivé juste pour écouter, le matin de Pâques, chanter les cloches — musiques sur l'eau. — Et l'impression lui avait été ravissante, et réalisatrice de ses désirs. Il venait d'atteindre sa vingtième année.

Son esprit était curieux, curieux d'inconnu et non pas curieux par lui-même. Il n'y a que les romanciers pour croire aux phénomènes.

Ayant perdu son père tout jeune, il avait été mis interne pendant dix ans, dans de vagues colléges de Paris et de la banlieue où, en même temps que sa nostalgie de lumière et d'espace s'était aiguisé son amour de la beauté. Souvent les contrastes provoquent ces éclosions. On ne vit pas impunément dans un milieu et dans un même milieu sans aspirer à celui qui en est le plus opposé. Pour Jacques, la laideur des choses n'avait fait que lui donner la foi dans leur beauté. Il avait du reste laissé derrière lui la réputation d'un paresseux et d'un fantasque. L'un dérivant de l'autre... Fantasque, il le fut à la manière du plaisir; paresseux, il le fut à la manière des enfants fantasques. On le destinait à l'école navale. Son père l'avait rêvé. Mais, son intelligence beaucoup plus tournée vers les choses légères, se rebuta aux mathéma-

tiques. Il échoua. On s'aperçut à temps de son manque de goût. Sa mère, qu'il adorait, comprit avec le tact des femmes et le pressentiment des mères l'obligation de l'orienter vers une autre carrière. Par sa famille, originaire de Suède et une des mieux en-cour de là-bas, par ses ancêtres dont plusieurs avaient été ambassadeurs en France, la Diplomatie lui était ouverte. Il s'y prépara. Les Sciences politiques, notamment l'histoire, séduisirent son imagination fertile en aperçus ingénieux. D'autre part, enthousiaste et très jeune de sentiments, n'ayant que fort peu connu la vie — l'amour pour les jeunes gens n'est-il pas injuste et adoré? — il vivait de ses rêves, de ses rêves gracieux. Il les avait souvent remplacés, étant à l'âge où l'on cherche, où l'on cherche, l'esprit âprement tendu vers le monde pour distinguer entre les chemins. — Il avait parlé politique dès quinze ans, sans y rien comprendre, royaliste après avoir lu M. de Bauchesne,

et par tradition de famille, impérialiste avec M. Thiers, tout sauf républicain. Cela, sa naissance l'en empêchait. L'orgueil des Liéven s'était perpétué comme un vice diront les uns, comme une vertu, selon les autres. L'orgueil en tout cas est le gardien du nom. Et pour Jacques, sans pour cela en concevoir une vanité spéciale, mais plutôt une responsabilité sérieuse, la seule qu'il ait comprise, son nom résumait le devoir, à ses yeux. J'ai dit qu'il avait été tout, excepté républicain. Il fut socialiste en compensation, parce qu'on peut être socialiste et grand seigneur. Jacques, les rares fois qu'il essayait de se prendre au sérieux se donnait à lui-même des airs d'enfant malade. Il se trouvait intéressant au possible et jouait au héros triste. D'autres jours il riait et sentait son cœur en fête illuminé comme par le soleil. En même temps que son échec à l'Ecole navale, et que sa nostalgie de terres lointaines, lui était née une vague tendance au souvenir, et un besoin languide

de tendresse. Cette tendresse, le souvenir, la mélancolie voulue et la gaieté passagère firent de lui un être à la fois impressionnable et câlin. Son enveloppe extérieure étant elle aussi très dans la forme de son moral, il s'unifia, s'identifia, devint plus personnel. Elancé, et de silhouette agréable, presque trop maigre, le cou svelte, de ces cous d'aristocrate dont les aïeux allaient à l'échafaud, il avait la figure fine et un peu étrange des races du Nord. Ses sœurs, par plaisanterie, vantaient ses cheveux comme s'il n'avait pas eu autre chose. Ses cheveux étaient jolis, en effet, des cheveux on pourrait dire de femme, longs, dorés et très fins. Mais le mieux dans son visage, étaient les yeux, de grandeur moyenne, l'un gris, l'autre presque bleu pareils à des turquoises voilées d'argent. Le nez était resté puéril. Les lèvres, expressives, étonnaient par leur rougeur de fièvre, des lèvres faites pour les baisers et pour les aveux d'amour. Il y a du reste de lui, un

portrait, d'après un costume Charles Ier, tête blonde et velours noir qui rend à merveille sa sveltesse, sa sensualité et son orgueil.

J'ai dit que c'était un poète. Il y a des êtres qui le sont toute leur vie par leurs impressions et par leurs rêves. On ne l'a jamais su, parce qu'ils ne peuvent pas l'exprimer. Il y en a d'autres qui expriment et qui ne sentent pas. Jacques de Liéven sut exprimer sa nature, par conséquent être plus complet.

Dès la première jeunesse il était porté aux souvenirs. Les poètes sont justement ceux qui se souviennent d'une vie antérieure. Les baisers maternels dont il avait été sevré par l'internat représentèrent à son imagination l'amour perdu et par suite le regret d'amour. Il écrivait des lettres à sa mère où, entre deux demandes de gâteaux et d'argent, vibrait une émotion d'artiste à l'idée de la voir. Il eut au lycée des amis qu'il affectionna beaucoup et qui le trompèrent. Cela encore fut de l'amour perdu. Peu à peu

son esprit fut peuplé de fantômes doux et blonds comme lui. Les petits de sixième qui pleurent les lundis soir sur l'oreiller, sont à ce moment-là inconsciemment lyriques. Toujours à cause des mathématiques, on l'envoya dans des villes plus lointaines étudier avec des professeurs, avec des spécialistes pour les bourriques... Entre deux théorèmes il allait regarder le ciel profond, profond comme son cœur à lui. On le surprit deux fois avec Musset, et grand fut le scandale. Un externe complaisant lui apportait des fleurs....

Aussi, quand après les baccalauréats il fut libre, sa vie nouvelle devint un continu bonheur. Il continuait de plus belle à écrire, car maintenant, l'ambition lui venait, démesurée pour son âge. Il était avide d'espoir. Le jour de ses vingt ans sa mère lui permit de partir en voyage. C'est alors qu'il vint à Venise, puis qu'il alla en Allemagne, en Russie et en Suède, — belliqueux d'enthousiasme,

délicat d'émotion comme un enfant gâté.

Et c'était en reconnaissance de celle éprouvée tout à l'heure, plus exquise que les autres, face à face avec les nuits vénitiennes, que Jacques de Liéven s'était agenouillé.

Lorsqu'il s'éveilla le lendemain, la lagune était recouverte d'une brume légère qui faisait ressembler Venise à une perle cachée par du tulle. Le soleil d'octobre, pâle et blond, venait de se lever à peine. Les cloches avaient depuis longtemps dû se mettre en branle dans leurs nids de pierre. Leurs voix chantaient. Seuls les deux anges de Saint-Marc et de Saint-Georges, ouvraient leur vol d'or parmi ces teintes grises. Il s'habilla vite, ne donnant que de rares coups d'œil à la beauté de ce matin tranquille. Il descendit, suivit le quai des Esclavons jusqu'à la Piazzetta et là, fit signe à l'un des gondoliers.

Lorsque la frêle barque eût dépassé la Jiudecca et qu'elle se dirigea vers le Lido, où

Jacques de Liéven avait désiré aller, le jeune homme se retourna en arrière pour jouir du spectacle, du spectacle merveilleux. Le soleil caché jusque-là ou trop pâle pour dorer Venise venait de dépasser les nuages. Toute la rive, le Palais des Doges, le Palais Royal, et, plus loin, l'entrée du grand Canal, resplendissaient comme une conque gigantesque taillée dans du corail. Des yeux, instinctivement, Jacques chercha le Palais Contarini. Mais que distinguer dans cette amoncellement de bijoux?

Une fanfare passa sur la Place et la brise venant de terre apporta jusqu'à la gondole le rythme qu'elle jouait ; à distance elle devenait altière et triomphale. Jacques, le cœur transporté, se sentait un désir d'apothéose. Il rêva de victoires et des strophes enflammées palpitèrent sur ses lèvres. Il éprouva le vertige de la vitesse. Il aurait voulu fermer les paupières, et dans un souffle respirer un ardent baiser. Avec cette fête du soleil, la sensualité

héroïque de sa nature éclatait à la façon des fruits du grenadier dont les graines étincelantes s'échappent de leur pulpe. — Suivre son instinct ! La nature pour loi et pour seul idéal !

Jacques se souvenait de doctrines anciennes, pures comme les lignes d'un temple grec. Platon, et ses mythes aussi beaux que ceux du Christ, Platon et ses mythes lui apparaissaient en face de Notre-Dame des Mers Mortes. Venise enlisée sous le fardeau de ses splendeurs, Venise ressuscitée par la nature immortelle. Maintenant, malgré le flamboiement de l'astre, malgré la teinte des vagues déjà bleues d'Orient, c'était le désert infini des lagunes. La gondole n'avait rencontré aucun navire, pas même le vaporetto qui fait le service, pas même le raffut de Chioggia... Un étang abandonné... un marais maudit.

Le gondolier dont la silhouette mince se détachait sur l'azur, se pencha vers Jacques et lui dit dans un patois zézayant :

— Ouna légende, monsiou... ici, ouna légende...

— Ah ! dit Jacques, d'une voix grise, grise autant que la mer immobile.

— Ouna apparition de la Vierge au dernier doge Manin.

— Raconte moi çà, gondolier.

Alors, avec la familiarité commune à sa race, le batelier quitta le tremplin exigü d'où il ramait comme sur un manche de violon, vint s'asseoir en face de Jacques et, montrant d'un large geste l'horizon, il commença l'histoire...

« C'était vers la fin du dernier siècle, l'année d'avant la conquête française. La République avait déjà du plomb dans l'aile. L'armée de Bonaparte l'avait quasi occupée et tenait encore une partie de son territoire. Les factions divisaient les Vénitiens eux-mêmes... une décadence, Monsiou. Le doge était — comment appelez-vous çà — un fataliste, et vivait avec une nonchalance orientale. Sans qu'on

le sut jamais, il mourait de peur d'être assassiné. Très dévot, superstitieux comme le diable, il fréquentait les sanctuaires à qui la croyance populaire attribuent un pouvoir de miracles. Entre toutes ces églises, Saint-Julien-du-Désert, recevait ses très fréquentes visites. Un soir, où il devait y aller sur le Bucentaure, il changea brusquement d'avis, fit monter ses courtisanes, ses nègres, ses singes et ses chiens, et ce fut vers Torcello qu'il se dirigea ; à Torcello il avait construit un petit palais d'Eté, dont l'intérieur était tout en cristal. La fête se prolongea fort avant dans la nuit, si bien que lorsqu'ils revinrent, le Bucentaure malgré ses ors sculptés et ses larges voiles de pourpre, avait un repoussant aspect d'orgie. Les courtisanes, nues et vautrées sur les soies et les velours, dormaient, les yeux fixes. Des singes s'étaient blottis contre leur chair, un chien hurlaità la lune et le doge, indifférent à l'effort des rameurs regardait tout cela d'un œil lointain comme un

présage de désastre. Son manteau pourpre et son bonnet diamanté se confondaient avec l'ombre. Des chanteurs, à l'avant, continuaient une psalmodie lente et sensuelle... Les voix montaient, puis s'affaissaient répercutées par la mer. A l'horizon, Venise se distinguait à peine. Tout à coup, en passant devant l'île où se dressent les ruines de Saint-Julien-du-Désert, on entendit, le Doge et les rameurs, un bruit indistinct, presque un appel à l'Angélus.. Comme chacun savait l'église abandonnée, on crut à un retour de brise, messagère de bruits invisibles. Mais plus clairement cette fois, les cloches tintèrent et la lagune fut enveloppée de brouillard. Tremblant, le doge Manin ordonna aux galériens de ramer plus fort, et d'atterir plus vite ; les biceps se gonflèrent, les poignets se raidirent, mais comme par enchantement les rames cassèrent. L'équipage poussa un grand cri et se signa. Sur le pont du Bucentaure, les courtisanes étaient toujours dans leur posture

ignoble de goules endormies. Alors, au bruit sans cesse croissant des cloches, une clarté naquit vers Saint-Julien-du-Désert, s'avança sur l'eau pareille à une lueur qui danserait. Lorsqu'elle fut près du Bucentaure, l'atmosphère s'irradia d'aurore, et des musiques entonnèrent un hymne étrange. Le doge épouvanté n'osait lever les yeux. Il entendit une voix l'appeler. Il se prosterna, pâle comme une statue d'ivoire, pâle sous ses broderies d'or. C'était la Vierge. Vaguement il sentit des regards de reproche peser sur lui, lui entrer jusqu'au fond du cœur tels que des coups de poignard... Regarde-moi, disait la Vierge... Levant vers la clarté d'aurore ses prunelles dilatées, le doge vit dans un rayon éblouissant deux grands yeux tristes qui pleuraient... Puis la vision disparut, — mais le doge gisait évanoui, retombé dans sa cathèdre où menaçaitle lion de Saint-Marc.

Au matin, une barque rencontra le Bucen-

taure sur lequel un homme poussait des gémissements. Elle lui vint en aide, et l'on put avec de grands efforts, ramener le navire jusqu'à l'Arsenal. Une année après, jour pour jour, à l'heure où les gondoliers du port avaient été témoins de cette rentrée silencieuse, avec une barque désemparée, des femmes à moitié mortes parmi les étoffes et les fleurs, le doge au visage convulsé, une année après, jour pour jour, la République était renversée, Venise prisonnière, le doge en exil.

Et aujourd'hui encore, Monsiou, ajouta le gondolier d'un air candide, aux environs de la Saint-Jean ou de l'Assomption, les bateaux qui passent dans la nuit du côté de Saint-Julien-du-Désert voient apparaître deux lueurs, l'une plus pâle, l'autre plus blanche. C'est l'âme de Manin, demandant pardon à la Vierge... »

— Très jolie ton histoire, murmura Jacques, d'un air léger. Par cette clarté grandiose et blonde son âme même au récit de légendes

mélancoliques ne parvenait pas à s'attrister. Cepandant, il tendit de sa main où scintillaient des bagues précieuses quelque monnaie au gondelier. Il sentait en son cœur l'âme évanouie du dernier doge se mêler aux rêves magnifiques de Venise. Il eut l'impression de recevoir en lui un peu plus de ce Passé grandiose, de ce Passé dont son esprit comptait ressusciter les astres. Un souffle de gloire le bouleversa, et l'envahit si fort qu'il sentit un frisson le parcourir jusqu'aux plus minimes veines. Sous la tension nerveuse, ses doigts se contractèrent, il aurait voulu pleurer et chanter à la fois, et courir comme les héros de la Grèce antique, un laurier sur le front, un flambeau à la main.

Quand la gondole accosta au Lido, Jacques était demeuré fiévreux d'apothéose. Il mit pied à terre, ordonna qu'on l'attende, marcha vivement car il était avide d'espace et de mouvement. Comme il était transformé, le Lido, depuis

sa derniere visite ! Il se souvint de l'impression tendrement mélancolique de ce ciel pâle d'Avril, les arbres sans feuilles, bourgeonnés à peine, le paysage morose, manquant de cette ferveur dont s'éveille le printemps. Il se souvint de son arrivée sur la plage, de ce casino banal et déserté dont les planches sonnaient creux comme les planches d'un cercueil vide. Les gosses de la plage, les pauvres petits mendiants aux haillons roux, lui avaient offert des coquillages, des hippocambes desséchés dont les arètes brunes ressemblaient aux fruits du caroubier. Et puis son désespoir intime, la sensation atroce d'ètre seul lorsque les lèvres tremblent d'amour inexprimé, que les bras ont de vagues désirs d'étreindre, de s'appuyer. Oh ! il avait été ému jusqu'aux larmes, cette après-midi là, et, sans se douter d'un retour improbable, longuement, le cœur vide — pareil à S[t]-Julien-du-Désert, les yeux perdus, il avait écouté la plainte de la mer. Ceux qui aiment,

ceux dont l'esprit est dévasté par la passion lointaine, ceux qui brûlent d'un feu intérieur, ne connaissent pas le rythme infini des rivages ! Dans chaque vague qui meurt, dans l'écume qui déferle, dans le vent qui passe, ce sont des murmures mystérieux et étranges, dont on écoute les spasmes comme en vision, dont on comprend le sens comme en rêve ! Et Jacques à cause de sa vie même et des souvenirs d'enfance cachés, était plus porté qu'aucun autre à un retour vers le Passé, à un élan vers la mer...

Tandis qu'aujourd'hui, tout était vert et calme. Ce n'est guère que le dimanche où il y a foule au Lido. Par cette journée de semaine, Jacques était à peu près seul à marcher le long de cette route dont les arbres, encore d'été, semblaient laisser de leurs branches tomber des caresses. Le soleil transfigurait l'espace comme une chevelure blonde. Des rayons, des luminosités, des teintes nombreuses et pareilles aux grappes

d'une vigne en vendange ciselaient sur chaque chose un motif clair, un bijou éclatant. La mer elle-même, en face de laquelle Jacques était arrivé, avait fait une toilette de fête ; une voile rouge et rose tremblait à l'horizon comme un glaïeul. Des oiseaux passèrent, symbole d'espérance, symbole aussi du voisinage de Venise qui n'a plus de vie que par leurs ailes. Jacques en voyant cette nature en extase pensa à la douceur d'aimer en elle. Il associa l'image enfantine de la veille à son espoir, et de nouveau évoqua la Contarinetta aveugle, aveugle au-milieu de ces splendeurs ! Et sa pensée lui revint en mémoire, la pensée qui l'avait assailli lorsque, pour la première fois, Sforzi lui avait parlé du malheur de la jeune Vénitienne : il sentit la gloire de celui qui, par ses chants sublimes, saurait remplacer les couleurs par des musiques aux oreilles de la bien-aimée.

Oh ! pouvoir faire cela à vingt ans ! De suite, l'idée de sa jeunesse, par conséquent de sa fai-

blesse, le contraria. Il eut une révolte : parce qu'un être est alors, dominateur de la vie au point de ne pas entrevoir la mort, parce qu'en ses veines et qu'en son âme bouillonne l'ardeur de la gloire, parce qu'il est enivré de sa force et de sa beauté, de son génie et de son espérance, parce qu'il est trop jeune, on lui refuse l'entrée au jardin étoilé où les lauriers ceindraient son front dans l'ombre ! Il faut laisser la place aux autres, à ceux qui sont plus vieux, aux aînés dans la carrière... Allons donc, comme si l'ambition n'était pas seulement un droit mais un devoir, comme si l'artiste n'était pas un semeur d'idées vives et fécondes, comme si dans ces idées-là, la jeunesse n'était pas la graine d'or ! Pouvoir présenter à l'Élue — à vingt ans c'est pour l'amour que l'on travaille et que l'on va cueillir des rameaux parfumés — pouvoir présenter à l'Élue des prémisses sublimes, de sorte qu'en sentant le baiser de ses lèvres, on croie sentir aussi le

baiser éternel de la postérité! Mourir après, mourir au seuil même du jardin, qu'importe, pourvu que l'on y entre. Et de nouveau et comme en rêve, vibrèrent les paroles prononcées en face de Venise ardente; mourir avec sur les lèvres des mots diaphanes et sonores! Mourir...

Alors, le désir d'une œuvre lui étreignit la chair, car les poètes sentent leur art, bien autant par le corps que par l'intelligence. Les mots flamboyaient en lui. Les peintres se servent de mille couleurs, les musiciens possèdent leurs gammes, le poète a le clavier merveilleux et agile de mots variés infiniment. Jacques chercha en lui-même les images dont il ferait surgir la ville et la lagune, les phrases dans lesquelles, comme autrefois dans les sarcophages d'Egypte, il pourrait ensevelir ces Reines mortes. Et les minutes se répercutaient pareilles au tonnerre. Il était dans le délire du Créateur. Il se sentait capable, malgré son apparence frêle, de renou-

veler les miracles de Bacchus, de dérouler des théories dyonisiaques autour de ces évocations, de mêler la foudre aux sons aigus de la flûte de Pan. Quand il revint vers la gondole où le batelier s'était endormi, le bras replié sous sa tête brune, ses membres tremblaient encore d'émoi inassouvi.

Le passage pour le retour lui parut prompt comme une heure de caresse. Midi tombait d'aplomb avec sa mitre de soleil. En face Venise étincelait. Les vitres sur la rive crépitaient d'étoiles. Saint-Marc et le Palais des Doges semblaient transparaître derrière une fournaise.

Sforzi attendait Jacques de Liéven. Il avait eu le pressentiment de cette visite au Lido. Quand il aperçut la gondole il fit des signes d'impatience...

— Une heure et demie, c'est fou de déjeuner maintenant !

Puis, quand ils eurent terminé leur repas,

en allumant sa cigarette, Sforzi dit d'un air détaché :

— J'ai travaillé pour toi, tu sais, mon vieux. Tu peux m'en garder reconnaissance. J'ai pris des renseignements sur Vérone où tu m'avais dit ta volonté d'aller. Et j'ai reçu un mot. Devine de qui? De la Contarinetta pour visiter son palais.

Et Jacques en écoutant ces paroles sentit en lui un éblouissement d'aurore. Il lui semblait que la matinée merveilleuse où le Lido lui était apparu se transfigurait d'amour. On n'a d'enthousiasme au cœur que lorsque la passion y sommeille. C'est pourquoi dans tous les temps et dans tous les lieux on a parlé d'amour ; même dans les histoires, même dans les psychologies de mœurs spéciales on n'a jamais pu couper cette chaîne-là. L'amour est un réseau préservant l'âme humaine. L'amour est la seule religion que l'homme se soit donnée et transmise en naissant. Et tous les Dieux dont le ciel fut peuplé ont mêlé à leurs prières

des serments larges et tendres ! Il lui semblait que les musiques entendues, que les légendes merveilleuses des mers mortes montaient comme un encens vers l'autel de l'inconnue dont les yeux ne voyaient pas. Il lui semblait que Notre-Dame toute entière était tournée du côté de la Vierge et que cette vierge, avec l'irrésistible pressentiment des chastes, lui appartiendrait.

— Quand est-ce que nous irons au Palais Contarini ? interrogea Jacques anxieusement.

— Demain, si le jour se lève, dit Sforzi dans un bon sourire. Moi je vais peindre en attendant, viens-tu ? Mais Jacques refusa, ayant déjà son but intime. Dessinateur médiocre lui-même il évitait de voir à l'œuvre le talent de son ami.

Car il avait dans le caractère de ces côtés mesquins qui se rencontrent chez toutes les intelligences d'élite. Pour les sujets, pour les arts que son esprit traitait avec facilité, loin de

concevoir une haute idée de lui-même, il était heureux de reconnaître chez les autres des dons pareils. Mais ce qu'il faisait mal ou médiocrement, il n'en supportait pas la perfection ailleurs. Voilà bien son orgueil.

Sforzi, au contraire, était un modèle de capacités moyennes. Et il devait en vivre mieux. Peintre et 33 ans, il aurait pu choisir également d'être député, mathématicien, chanteur de café-concert ou père de famille. Ce dernier rôle lui aurait convenu à merveille. Mais il n'avait pas la fortune nécessaire. Fils d'Italiens naturalisés Français par l'annexion de la Savoie sous l'Empire, n'ayant pas vu l'ancienne patrie de ses parents avant sa vingt-cinquième année, il en avait eu, dès le berceau, la passion fervente d'arriver. Atavisme, prescience ou manie. Cette passion l'avait successivement posé candidat malheureux à Saint-Cyr, au Droit, à l'Ecole de médecine. Il s'était rabattu sur la peinture qui est le couloir de sortie de pas mal de gens

sans talent, dont le goût pour la beauté est néanmoins manifeste. Sforzi, peintre. Peintre en effet, peintre par formule et par silhouette. Cheveux longs, un tantinet douteux vers la fin du mois, auréolés d'un tyrolien immense. Barbe rousse, grands yeux bordés de paupières rouges comme des œufs au jambon. — Enfin la classique tête du rapin qu'on qualifie de tête de christ quand on a des visions à l'heure verte. Pas commun, ayant juste assez de goût comme je le disais à l'instant, pour avoir du tact, peu amateur du reste de la société mêlée dont Montmartre reste encore la corne d'abondance, très entiché de grandeurs, ravi de tutoyer quelqu'un de titré et de dire : Ce cher Liéven de mes amis. On rencontre des types pareils qui, Sforzi à l'extrême, ne veulent portraiturer que des blasons.

Jacques, qui connaissait le défaut du peintre, lui montait un bateau dont l'autre restait en

extase : Sforzi peut-être... mais qui sait... Sforza ? Et Sforzi finissait par avouer en confidence une lignée de la main gauche inventée de toutes pièces, à la longue, crue naïvement.

— Fais-toi donc autoriser par le Pape — soufflait le jeune homme...

— Ah, ce sacré Liéven...

Toujours est-il qu'il était parti peindre lorsque Jacques pensa marcher un peu, par les ruelles. On lui avait parlé de San Zaccharia dont certains tableaux d'autel étaient merveilleux. Il descendit l'escalier de la casa, reprit déjà par habitude la rive des Esclavons, s'engagea sous un Sottoportico qu'il reconnaissait de sa dernière visite en Avril, arriva sur la place de l'église.

Au moment où il allait pénétrer dans le sanctuaire, sombre de fumées d'encens, de vieillesses et de mystère, faiblement étoilé par les lampes, luminaires de vermeil, deux femmes en sortaient... Il se rangea, et tout à coup recon-

nut, à douter du jour, la silhouette mince et frêle de la Contarinetta. Il en fut très ému. Pourquoi ? Il l'aimait donc ? Elle et la personne qui l'accompagnait s'enfoncèrent vers le rio terra au bout duquel devait attendre la gondole. Car Jacques de Liéven voyait cette petite riche comme une Reine, incapable d'aller à pied. Il regarda l'enfant disparaître, tant qu'il put, en avançant vers la route qu'elle avait prise pour discerner encore la trace de ses pas. Que venait-elle faire dans ce sanctuaire... Prier, parbleu... Mais Jacques se souvint d'un détail qui n'avait pas frappé tout d'abord ses yeux éblouis. Contarinetta dans un pli de sa robe, gracieusement relevée à la façon des traînes du temps jadis, Contarinetta dans un pli de sa robe dissimulait quelque chose, un objet, des livres, quelque chose de pesant. Jacques eut l'idée que c'étaient des étoffes pour orner l'autel... Et puis qu'importe, elle était venue à l'église, il l'avait vue passer.

Et il entra à Saint-Zaccharie, le cœur illuminé comme par des cierges.

On venait de lui découvrir le chef-d'œuvre de Giov. Bellini, le concert à la Vierge, la Vierge sur un trône entourée des Saints, les regards en extase vers son fils, écoutant un ange lui faire de la musique. Jacques de Liéven trouvait, malgré l'ombre où il était placé et le mauvais entretien de la peinture le tableau délicieux. Il y avait tant d'amour et de résignation dans ce regard de Mère, tant de douleur et tant de gloire dans ces sons qui la berçaient !

Le gardien de l'église s'apercevant du plaisir éprouvé par le jeune homme, lui dit d'un air de regret :

— On ne fait plus de belle musique comme cela, maintenant. Jacques, surpris d'une réflexion aussi tristement étrange dans la bouche d'un sacristain, détourna la tête, répondit un oui distrait, regarda l'homme. Il avait l'air très ancien et par son visage émacié, par ses épau-

les voûtées, par ses pauvres mains tremblantes il rappelait les statues de Vittoria, le glorificateur des martyrs.

Le gardien répéta... On ne fait plus de belle musique... Et comme Jacques allait lui dire que c'était dans l'imagination de Bellini un concert mystérieux et surnaturel tel que seule pouvait en entendre la Vierge, le vieux murmura : Pourtant nous avons ici une jeune fille qui, lorsqu'elle chante ou qu'elle tient l'orgue, est presqu'aussi divine que la Mère de Dieu.

Jacques de Liéven eut un sursaut, puis brusquement comprit tout... et la sortie de l'église, et la Contarinetta tenant un fardeau dans un pli de sa robe.

Il aurait voulu entrainer cet homme... L'Enigme, c'était ça... Jacques sentait du feu ramper dans ses artères, le cœur lui battait d'un mouvement très doux et très rude à la fois... Aveugle et jouant de l'orgue, offrant au Seigneur

la caresse de sa voix puisque le Seigneur l'avait privée de la lumière et de ses yeux. O musique... Concert ineffable, *concert de la Vierge !* il ne voyait plus le tableau de Bellini. L'église prit pour lui avec ses luminaires, l'odeur vague d'encens qui flottait encore, l'église prit pour lui les proportions païennes d'un temple d'amour où il viendrait revivre et mourir.

D'une voix blanche il demanda : — Quand-est ce que cette jeune fille joue et chante ?

— Tous les dimanches à la messe de midi, monsieur. Vous savez qu'elle appartient à une des plus illustres familles de Venise... Le sacristain lancé ne s'arrêtait plus. Dans ses vocables rudes et dont il choisissait visiblement les termes, on sentait frémir une tendresse inavouée. Il devait adorer cette Contarinetta à la façon des tableaux d'autel dont il avait la garde, des images mystiques dont il renouvellait les fleurs... Jacques écoutait et rêvait... Il irait, le prochain dimanche! Puis il se souvint que le lendemain, Sforzi lui avait

annoncé leur visite chez elle. Il regretta presque de la connaitre avant de l'entendre. Mieux que par les paroles, mieux que par le regard, les âmes communient par la musique. Musique ! Musique ! Les syllabes chantaient, il eut l'impression d'ouïr les orgues, toute une apothéose en feu se déroula dans son esprit, lente et splendide comme les volutes de parfums précieux.

— ... Elle est si pauvre, continuait le bedeau attendri, elle est si pauvre et si fière ! Ils vivent, parait-il, elle, le noble vieil oncle, et la gouvernante sans être assurés du pain quotidien... Elle est pauvre et fière. Elle ne s'est jamais plainte à personne. Elle est pauvre et fière, oui. Moi, ajouta-t-il bas d'un air triste, c'est M. l'archiprêtre qui me l'a raconté...

Au dehors, le jour devait mourir. Il teintait les vitraux de rayons roses qui rendaient l'heure poignante et douloureuse. Les paroles du sacristain en tiraient une gravité singulière.

Pauvre et belle, et puis, pour gagner sa vie elle chante !

Jacques de Liéven eut la sensation qu'on lui révélait un des plus simples et un des plus doux poèmes qui jamais eussent vécu.

Sans rien ajouter, il glissa quelque monnaie dans la main du vieillard, acheta sous le porche de l'église un cierge et des fleurs blanches que les gens du pays appellent l'Etoile du Berger. Puis il alla déposer sa double offrande, parfum et lumière, devant le concert à la Vierge.

IV

LE PALAIS LABIA

Comme l'avait dit Sforzi à Jacques, dès les premiers jours, la Contarinetta ne vivait pas dans l'ancien palais de sa famille. Des cousins à elle, qui avaient réussi à garder leur fortune et leur héritage y passaient quelques mois de temps à autre. Elle, son oncle et sa gouvernante occupaient une sorte de grand appartement dans le palais Labia, tout près du Ghetto. La Contarinetta venait d'atteindre ses dix-sept ans. Son père, le prince Giovanni Con-

tarini, elle ne l'avait guère connu qu'en entendant, à cause de lui, pleurer sa mère. Pauvre mère, née en France, mariée à ce débauché et à ce joueur parce que les parents voulaient qu'elle fut princesse !

La Contarinetta se souvenait alors qu'elle était toute petite de scènes terribles, de poings levés, de jurons effroyables. Et la princesse, qu'elle, l'enfant, rappelait beaucoup, ne répondait jamais rien, préoccupée de l'avenir de sa fille, soignant ces pauvres grands yeux dont la lumière s'enfuyait. Car la Contarinetta n'était pas aveugle de naissance. Elle avait autrefois vu comme c'est beau, le soleil ! Seulement quand on lui parlait de son enfance et de son accident, elle détournait la phrase, ne voulant pas rendre les autres tristes de cet enlisement... de l'agonie de ses prunelles...

Elle avait vu sa mère lutter tant qu'elle avait pu, chercher à ramener au devoir le prince toujours plus méchant, toujours plus toqué.

Cependant la fortune du couple s'ébrèchait. La dot de la princesse fut mangée comme le reste. Alors, on commença les ventes. Ce fut d'abord sur le lac de Côme, une villa merveilleuse, toute en marbre gris et rose que les Contarini possédaient depuis trois siècles. Cette villa était formée d'une seule arche immense comme une une arche triomphale, bâtie sur un promontoir d'où l'on voyait à droite et à gauche le lac luire en pleine clarté. Sous cette arche qu'ombrageaint des jasmins très vieux, grimpés après la colonnade, la Contarinetta se rappelait de dìners embaumés, avec des musiques lointaines, des femmes splendidement belles... au temps où sa maman souriait, où le prince n'était pas encore ce qu'il allait devenir. De chaque côté, les ailes contenaient des chambres hautes et claires, sentant bon l'autrefois, sentant bon les aïeux. Des salons en enfilade toujours en marbre, où des rois avaient passé. Et puis une bibliothèque extraordinaire, remplie

de manuscrits savants et dorés, de livres jaunis aux coins des pages et où elle s'était tant amusée. Ah, les jolies images, les frèles enluminures, les naïves histoires dont elle faisait ses fêtes !.. Le parc était immense avec, autour de la villa, des essences rares, des arbres tout à fait du sud. Des palmiers et des orangers, des massifs de verveine si touffus que les oiseaux y bâtissaient leur nid, en pleine ivresse ; des cèdres et de grands rosiers sauvages dont les petits bras, dont les larges fleurs accrochaient en passant, des aloës plantés sur les rocs aigus, des bambous fuselés, un bois de laurier rose.

Et on avait vendu cela pour avoir un morceau de pain, parce qu'il leur fallait du pain. On avait vendu cette merveille à une américaine sentimentale qui deux années y était venue promener ses trop jeunes amants. Depuis, tout était resté fermé, les volets, les portes, la bibliothèque, et des herbes folles et des lierres partout avaient poussé.

Le jardinier qui d'abord avait été au service du prince et qui était resté fidèle à la maison se trouvait maintenant le seul hôte de la villa silencieuse, le seul gardien de ce jardin abandonné. Il le soignait, parait-il, avec des attentions merveilleuses et délicates. Vieux Lombard, sceptique comme ceux de sa génération qui avaient vu passer et repasser, naître et disparaître tant de régimes, tant de maîtres, il n'avait qu'un fétiche. Les Contarini. Pour lui, ce nom-là, c'était le bon Dieu. Il était persuadé qu'un jour où l'autre ils chasseraient l'Américaine, cette Barbare, et qu'ils reviendraient habiter leur domaine en fleurs.

L'année d'avant sa mort, la princesse passant d'aventure par Côme eut le désir de revoir les lieux où s'étaient écoulés de rares bonheurs perdus. Le jardinier lui fit une réception touchante. Il était désespéré de ne pas pouvoir lui ouvrir toutes les salles, de ne pas faire entrer le soleil avec elle : on lui avait retiré les clefs,

sauf deux ou trois indispensables ; les nouveaux propriétaires n'avaient pas eu confiance. Il avouait cela les larmes aux yeux. Il en était surtout désespéré pour sa maîtresse. Mais il lui fit, de l'entrée du domaine jusqu'à la villa, un sentier couvert de lys...

On avait vendu cela, et bien d'autres choses. Une propriété près de Padoue, le célèbre palais Giacomelli décoré par le Veronèse de fresques impérissables. Les Contarini la tenaient du dernier doge Manin, celui-là même qui avait eu près de Saint-François du Désert cette épouvantable vision. Et puis des forêts en Sicile et des champs de culture près de Rome. Tout y avait passé. Les collines et les lacs, les horizons aux contours légers et fins, les belles, les anciennes demeures demeurées vibrantes des triomphes du passé, les seigles blonds et les maïs dont les panaches flottent vers midi au soleil, les orangers étoilés le jour par leurs fruits, le soir par les lucioles, tout avait été rouler sur le tapis

vert, dans la bourse des créanciers. Avant l'argent l'honneur !

Et comme il eut été compromis sans ces ventes !... Le prince, dégénéré de sa race, semblait inconscient de ses fautes. Dans une autre sphère, avec des éléments différents mais où se survivait cette passion italienne pour le panache et pour la représentation, il était devenu un Delobelle, un Delobelle encore plus antiphatique et plus vicieux que celui de Daudet : Il était méchant sans le savoir, je n'ose dire sans le vouloir. Le prince criait au martyre. Et les soirs où la princesse, après avoir vendu et vendu, sans bijoux, sans terres, sans pain, lui apportait les billets dont on lui avait payé ses dépouilles, Contarini, sans même remercier, lui faisait des scènes, lui reprochait de manquer d'ordre.

— Et Giacomelli, encore vendu ? Et les bois de Caprée aussi. Allez donc épouser ces bourgeoises !

Bourgeois, si seulement il avait pu l'être !

Heureusement il mourût quand sa fille allait atteindre dix ans, les laissant, elle et sa mère, ruinées, mais du moins sauves dans leur honneur.

Alors commença pour la princesse une existence nouvelle et presqu'aussi douloureuse. Garder sa dignité, quand l'estomac est vide !... Le pain est une faveur... Alors que faire ? Car c'est un cas fréquent, car ces familles existent... Dieu merci, il n'y a pas de par la terre que des comtes du Pape ou des barons de l'Empire... Que faire ?

Les nuits d'angoisse où l'on se tord les mains devant un lit d'enfant, où l'on compte les meubles qui restent, les créances à payer, les matins gris où rien ne semble sourire, où la Contarinetta demandait avec sa jolie mine de bébé impérial, un bonbon, un gateau, les affres de l'agonie, la peur la plus terrible qui soit parce qu'elle n'a pas d'expérience, la peur du lende-

main, tout cela, la princesse le connut. Elle jouait du piano merveilleusement. Sa voix était encore fraîche malgré les sanglots dont sa gorge avait frémi. Elle dut s'informer pour savoir si l'on ne voudrait pas lui accorder quelques leçons. C'était sa seule ressource. Ses parents morts, leur fortune engloutie il y a beau temps par le prince, ses cousins vénitiens inexorables, méprisant d'ailleurs sa naissance... Elle dut s'informer : le commencement du Calvaire. Elle finit par obtenir quelques heures de piano chez des familles de commerçants où d'artistes. Ce sont ceux-là qui ont le plus de cœur. Peut-être existait-il chez eux un sentiment de fierté rancunière, pas à l'atelier, mais dans l'arrière boutique. — Une princesse, ma chère. — Elle est au cachet! — Les émigrés modernes!... Elle y allait à la tombée du jour, le visage couvert d'une épaisse voilette, après avoir rendu des visites toute l'après-midi, après avoir taillé de menus objets de lingerie qu'elle cachait aussi,

qu'elle vendait dans ces mêmes familles.

Cependant Contarinetta grandissait. Un soir que sa mère, depuis plusieurs jours malade, avait dépensé son dernier argent en médicaments et en bonbons pour sa fille, Contarinetta boudeuse trouva qu'elle avait encore faim après diner. Ne la jugez pas, elle ignorait. La vieille gouvernante qui ne savait rien non plus des leçons et de la pénurie extrême de la princesse, déclara tout de go derrière la malade que madame la Princesse était un peu regardante. Regardante! cette femme qui, malade, n'avait pas pu gagner sa vie, leurs vies à toutes trois. Contarinetta, bouleversée, revint près du lit où sa mère souffrait. De suite la Princesse remarqua l'état anormal de son enfant.

— Qu'as-tu ? dit-elle très tendre.

La fillette avoua; elle répéta les paroles de la gouvernante. La princesse fut admirable. Elle ne sourcilla point, car l'ignorance où restait Contarinetta était la seule épave de son

bonheur. Simplement elle rappela à la petite que son père était mort en laissant de mauvaises affaires et qu'elle attendait sous peu leur réglement. Donc plus d'argent qu'il ne leur faudrait...

Contarinetta comprit. Maman était ruinée. Et bravement, dans la foi que sa mère, pour laquelle elle avait une adoration surnaturelle, dans la foi que sa mère ne pouvait pas travailler, elle se mit à aider aux besoins du ménage en donnant des leçons de son côté.

La Princesse ne se doutait de rien. Contarinetta était plus gaie, et ses pauvres grands yeux dont un déjà s'était éteint, brillaient d'un singulier sourire. La joie du devoir accompli. Un soir ce furent des fleurs, à Maman, l'autre un oiseau superbe, un faisan qu'un paysan lui avait offert en promenade, puis de l'argent, par hasard retrouvé au fond d'un tiroir de commode, un envoi du vieil oncle italien qui seul leur était resté fidèle. La princesse, bien qu'elle

dut inventer de pareilles histoires pour sa fille n'en croyait pas moins Contarinetta.

Mais voilà qu'un jour, un jour de l'automne dorée, elles se rencontrèrent tout-à-coup chez des étrangers, l'une au piano, l'autre venant offrir ses menus ouvrages. Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, comprirent, pleurèrent, et jamais baiser ne contint plus d'Infini.

Six mois après, le même mal, qui pour la première fois avait révélé à Contarinetta sa pauvreté, lui révéla sa misère. La princesse mourut de chagrin et d'épuisement. Le moment suprême arrivé, elle fit venir sa fille auprès de l'étroit lit de fer perdu sous les voûtes immenses de la chambre. Elle lui tendit ses pauvres mains tremblantes sans pouvoir parler. Elle avait la langue paralysée, l'enfant les yeux déjà atones. Entre cette muette et cette aveugle, l'une incapable de dire ce que l'autre ne voyait pas, Dieu fut le seul interprète et les baisers le

seul entretien. Après une caresse Contarinetta entendit un grand soupir, fauve et inarticulé. On l'emporta évanouie.

Lorsque le lendemain elle eut complètement repris ses sens, le peu de lumière qui lui restait dans ses regards, avait disparu, emporté par les larmes.

Pendant une semaine elle désira rejoindre sa mère bien-aimée. La vie était désormais la nuit, la nuit jusqu'au plus profond de l'âme. A quinze ans on a besoin d'aimer! Aimer! quand on n'a plus personne! fierté de son nom et de son enfance, il lui fallu faire face à la misère et garder les apparences.

Les apparences!... Ah, quels sont donc ceux qui prétendent qu'il n'y a de vraiment pauvre qu'un mendiant. Quels sont ceux qui passent d'un air superbe à côté d'anciens compagnons tombés dans le malheur en murmurant, sans savoir et sans voir : ils ont gaspillé leur fortune, ils ont été riches, ils n'ont pas su le rester.

Tant pis, ils ne sont pas intéressants ! Image atroce et profonde de ce monde, le Monde, où plus que dans n'importe quelle branche de la société l'homme se fait hyène, le cœur se fait de pierre. Combien il y en a-t-il de ces gens même coupables qu'un dernier sentiment d'honneur, voire même d'orgueil, condamne à endurer les pires souffrances, sans se plaindre. Car se plaindre c'est adoucir un peu le mal qui vous torture. On vous bat, vous criez, cela soulage ! On vous tue... ne dites pas un mot !... Moi, je salue ces misères, car elles ont je ne sais quoi d'auguste malgré tous leur vices et toutes leurs fautes, elles ont je ne sais quoi d'auguste comme un Roi renversé. Oh ! La misère des grands noms, la misère des vieilles familles ! Quand on a gouverné à travers les siècles, qu'on a eu charges et dignités, qu'on a dédaigné, en face de la valeur d'une épée, de connaitre la valeur de l'argent, on ne peut tout de même pas quêter sa nourriture !

Ne dites pas fierté personnelle, dites fierté éternelle! La famille est une tradition. Le nom est une tradition. Et si la tradition défend la faim, si la tradition nous dit : La guerre oui, la bravoure oui, l'honneur toujours... la mort peut-être, mais mendier, jamais ?

Cependant, à la nouvelle de la mort de la princesse le vieil oncle arriva de Bologne où il vivait. Il n'était pas riche non plus, pas riche du tout, c'est à peine s'il connaissait sa nièce. De suite elle lui plut. Il avait un caractère d'original à l'épreuve de la vie. Il marchait vers sa quatre-vingt-troisième année lorsque délibéremment, pour élever cette petite il déménagea, vint habiter le Palais Labia, ému encore des douleurs de la disparue. Il avait autrefois demeuré à Venise dont sa famille était originaire, il avait été toujours des derniers carnavals. Son air demeurait ancien et galant. Il avait conservé les modes d'il y à trois quarts de siècle, les modes qui lui avaient fait le succès

d'un joli homme et d'un joli causeur : longue redingote à col relevé, jabot, gilets à fleurs d'où pendaient des breloques, culottes à sous pied. Il tenait simultanément de Canova et de Charles X avec un rien de Monsieur de Chateaubriand. Il prisait, et tenait pour fort élégant de donner des chiquenaudes au tabac resté sur ses dentelles, mangeait quand il lui plaisait et très peu à la fois, lisait Goldoni et la Princesse de Clèves, écrivait avec grâce. Mais sa passion était le clavecin dont je crois il restait le dernier amoureux. Passion telle qu'à quatre-vingt-trois ans, pour ne pas perdre son doigté, il se faisait apporter dans son lit, où il passait la matinée entière un clavier muet, sur lequel il faisait des gammes. Et il appelait sa nièce : Ninette.

Ninette... Ninette : c'était la seule et blonde fée de la maison, une petite aveugle pour Murger. Elle continuait son travail comme par le passé. Elle avait dix-sept ans juste, elle devenait raisonnable ; elle étendit ses ressources, continua

les leçons de chant, et de piano que sa mère donnait, tint l'orgue à Saint-Zaccharie, obtint des répétitions de français qu'elle parlait couramment, — la langue de sa mère. — Et ils vivaient ainsi tous trois, la servante, pour rester fidèle à la tradition, l'oncle par incapacité de vieillir, l'enfant pour les aimer.

Le vieillard savait la conduite admirable de sa nièce et ce qu'elle peinait pour introduire un peu d'aisance dans ce palais dont les splendeurs avaient disparu. Il le savait et avec l'égoïsme naturel aux personnes de son âge pareillement au feu Prince, il trouvait cela quasi naturel. Il ajoutait en donnant un petit coup d'ongle à sa tabatière, que c'étaient là des manières à la Jean-Jacques, utiles pour la jeunesse, charmantes par leur philosophie. Il se grisait de paroles et de sophismes comme un rhéteur de la Constituante. Toujours est-il que depuis et malgré la mort de la princesse, grâce aux modestes rentes de

l'oncle, grâce à l'économie journalière, Contarinetta avait petit à petit garni l'appartement, fait arranger leur intérieur avec de la grâce et du goût. Ils pouvaient même recevoir une fois la semaine les quelques amis qui s'étaient dévoués à l'enfant, aller au théâtre l'hiver et l'été au Lido.

Ce fut dans ces conditions que Jacques de Liéven et Sforzi se présentèrent.

En gravissant l'escalier monumental où jadis avaient dû sonner l'épée des capitaines de galère, où avaient dû glisser le velours des patriciennes et le manteau dogal, en gravissant l'escalier monumental qui semblait résonner encore d'airs de victoire, mais qui maintenant était désert et triste, Jacques tremblait. Il préparait une phrase d'ouverture. Sforzi lui avait dit : tu verras, ils sont très gentils, très accueillants. Le vieux est un type... Voilà qu'à cause du vieux ou d'autre chose, il avait peur d'entrer. Il aurait désiré attendre sur le palier, descendre même pour revenir une autre fois. Plus tard,

oui plus tard, quand il saurait ce qu'il pourrait leur dire, quand il aurait réfléchi...

Heureusement, Sforzi n'eût pas goûté la plaisanterie. Il poussa Jacques devant lui dans une pièce haute, grandiose, illuminée par le soleil. Les murs où pendaient quelques portraits — copiés sur les anciens, les anciens qu'on avait vendu — les murs s'illuminaient de soleil. Les fenètres en colonnades à la façon vénitienne donnaient sur un canal tranquille avec leur balcon et leurs fleurs. De vieux fauteuils dorés et usés. L'oncle — grand-père, l'appelait Ninette — somnolait au fond d'une bergère, les lunettes d'une main, un journal de l'autre. Contarinetta et la gouvernante jouaient à pigeon vole. A l'entrée de Sforzi et de Jacques, la vieille murmura quelque chose à l'oreille de la petite qui se leva précipitamment.

— Grand-père, dit-elle d'une voix claire, grand-père, réveille toi, ce sont ces messieurs Français !

— Je ne dormais pas... dit-il en ouvrant péniblement ses yeux... Puis il regarda Ninette, reconnut Sforzi et, faisant mine de se soulever :

— Bonjour, c'est gracieux à vous d'être venu Monsieur Sforzi. Monsieur le comte de Liéven, je suppose ?..

— Le comte de Liéven, le marquis della Spezzia. La princesse Contarini.

— Contarinetta tout court, Monsieur, dit la petite dans un sourire, je n'ai pas l'âge d'une princesse. Veuillez vous asseoir...

Liéven s'inclina confus, ne trouvant rien à répondre.

Oh ! les mots d'ouverture doux comme un prélude qu'il s'était promis de lui murmurer, de lui murmurer seulement. Avec l'enthousiasme de ses vingt ans et l'ardeur de son rêve il lui paraissait tout simple qu'aux premières phrases elle comprit son amour, il lui paraissait naturel qu'elle l'adore à la façon d'un page exquis et charmant comme si leur connaissance

ne datait pas d'une heure mais de siècles caressants. Ne s'étaient-ils pas vus autrefois dans le ciel. Quelquefois les désirs les plus beaux se réalisent sur terre et l'on meurt aussi d'être trop heureux. Il lui dirait des choses simples et qui néanmoins la feraient tressaillir..... des choses et des roses, des roses et des chansons.

Où étaient-elles ses ailes et sa voix ? évanouis ses serments et ses rêves. Dans un coin, l'oncle auprès duquel Sforzi s'était assis, l'oncle bavardait. Il racontait des souvenirs de jeunesse. C'est drôle comme à un certain âge cela vieillit. Le cas du marquis fleurait Casanova. Alors Jacques de Liéven s'approcha de la jeune fille et dit...

— Vous vous amusiez à pigeon vole quand je suis entré ?

Elle répondit avec son petit accent puéril d'italienne :

— Oui, j'aime pigeon vole ; en y jouant, on remplace les oiseaux.

— Vous êtes une vraie enfant de Venise alors, car Saint-Marc est en même temps un protecteur, celui des colombes.

— N'est-ce pas que c'est joli la Piazzetta avec leurs ailes? Etes-vous passé à midi quand on leur donne des graines?

Là-bas, l'organe voltairien de l'oncle continuait :

— Elle était ravissante mon cher, si belle que je m'étais costume en gondolier pour la suivre... et alors...

Ici la voix chantante :

— Vous savez que nous avons à côté de cette pièce, dans la salle des Fêtes, les plus belles fresques de Tiepolo qui existent... Vous ne les avez jamais vues je suis sûre, Monsieur, quoiqu'elles aient été photographiées bien des fois. Je les ai vues, quand j'étais petite... Grand-père, permets-tu que j'y aille avec Andreina?

L'autre, tout à ses histoires galantes fit un vague signe de tête. La gouvernante murmura :

« Il n'a pas dit oui, mais il a « signé ». Et tous trois se dirigèrent vers une des portes latérales ; Andreina l'ouvrit pour laisser passer Contarinetta et Jacques. Et Jacques dès le seuil fut ébloui.

— Regardez, disait Contarinetta, regardez à droite comme la scène est légère et jolie, Antoine chez Cléopâtre, une scène toute à la façon du XVIIIe siècle où Antoine ressemble aux bergers de Watteau, où Cléopâtre rit, une mouche au coin des lèvres. Vous souvient-il du négrillon offrant à boire ? Quel geste ! Mais suis-je bête interrompit-elle en riant. Vous ne pouvez pas vous souvenir, c'est la première fois que vous venez ici...

Jacques répondit :

— Mais vous me parlez de tout cela comme si vous l'aviez vu de vos yeux... Mademoiselle... Alors on vous l'a si bien raconté ?

— Pas du tout. Seulement, autrefois, quand mes yeux étaient encore clairs...

Il se turent, le silence n'était plus peuplé, comme avant, par les fresques.

— A gauche, poursuivit-elle, c'est le retour de Marc Antoine. Au premier plan il arrive avec des cassettes précieuses dans ses bras. Son front est couronné de lauriers et dans ses yeux brille du soleil. Des légionnaires le suivent. Il est bien encore de leur taille, n'est-ce pas ? Et puis ce sont des enfants qui regardent la galère dont César est venu, ils écoutent une musique..... Le retour de Marc Antoine, le retour du soleil.

... Oh ! si le soleil pouvait venir dans ses yeux ! Ils étaient l'un près de l'autre avec la vieille gouvernante qui bâillait. Ils étaient si près que Jacques sans remuer les lèvres aurait pu murmurer : je t'aime, et qu'il l'aurait entendue sourire. Mais une tristesse intense lui meurtrissait l'âme. Il lui semblait que dans ce palais dont le maître avait fui, dans ces salles où jadis on avait dansé le menuet aux sons des violons

réunis là-haut sur les balustres de marbre, dans ces salles où la joie était morte, l'amour eut été un blasphème. Le recueillement de la pièce lui était doux comme une tranquillité de cloître, comme un mystère de cathédrale. Seul son cœur brûlait à la façon des luminaires dans le jubé. Et pourtant on avait chanté là des rondes légères, on avait dû frôler de jolies mains fines, caresser du regard des yeux en fête... Des yeux en fête... Ironie des idées, jonglerie des mots... Des yeux en fête : Les pauvres siens, infirmes pour jamais.

Ils revinrent dans le salon où Sforzi buvait du thé, par petits coups, en essayant d'écouter le marquis à la fin d'une histoire. Le courage visiblement lui manquait.

— Venez donc un peu, Mademoiselle, ou permettez-moi de venir près de vous. Mon ami Jacques est un voleur. Il m'a pris le plus joli bijou de Venise. Il vous a emportée !

— Laissez-donc faire, disait l'oncle, ils sont

entre jeunesse. Ce « entre jeunesse » exaspéra Sforzi. Ah çà est-ce qu'il s'imaginait par hasard que Sforzi naviguait dans ses eaux ? Un raffùt de nonante et plus !... Et sans autre façon, en prétextant d'aller reposer sa tasse, Sforzi rejoignit Jacques et Contarinetta.

— Les fleurs sont ma passion quoique je ne puisse pas en jouir autant qu'une autre, murmurait la jeune fille d'un air un peu mélancolique; si vous saviez comme je les soigne sur la fenètre! A Venise nous n'en n'avons pas beaucoup et c'est dommage, elles sont si bien à Venise. Chaque année elles me donnent des graines que je sème l'année suivante. J'ai comme cela des familles. Je sais ce qu'elles désirent, la terre où il faut les mettre, l'eau dont elles ont besoin.

— Moi aussi, j'ai l'amour de leurs beautés fragiles, Mademoiselle. Et pour Jacques l'aveu d'aimer une mème chose était déjà vis-à-vis d'elle comme un aveu d'amour. Tout petit je

les adorais. Dans les grands jardins où j'ai passé mon enfance, j'allais cueillir des bouquets que je tenais avec peine dans mes bras de gamin. Plus tard j'ai déniché dans les bois les violettes, les fraises, les églantines comme pas un, j'adorais cela... j'adorais, en courant, sentir mes mollets nus fouettés par les herbes hautes. Le soir dans ma chambre, leurs odeurs aromatiques me grisaient. Maintenant encore je les aime, les fleurs et j'en cueille autant que je peux. Seulement cela me fait de la peine en les voyant mourir.

— N'êtes-vous pas un poète? dit l'enfant moitié sérieuse, moitié souriante. Il faut être poète ou aveugle pour regretter la mort des fleurs.

— J'ignore si je suis poète, — la réponse de Jacques était hésitante, — mais j'ai un culte pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui souffre...

— C'est un sentimental, conclut Sforzi. Ah

ce cher Jacques... un peu toc-toc vous savez Mademoiselle...

— Vous croyez... Je préfère ces folies-là.

— Et vous ne retournez pas un de ces soirs au théâtre? interrogea Sforzi. Liéven n'était plus à la pièce...

— Taisez-vous donc. M. de Liéven a vu et admiré j'en suis sûre. Moi, j'écoutais. Y retourner? Je ne sais pas, cela dépend de grand-père. Il est bon, il sait que je m'y amuse...

Le marquis occupé à faire des gammes sur son clavecin muet, opina de la tête.

— Quand elle voudra, Ninette...

— Oh si nous arrangions d'y aller tous ensemble... Et Contarinetta battit des mains... Oh... dites!...

Jacques eut pour la jeune fille un regard de reconnaissance tellement profond, qu'elle, sans le voir, avec la finesse de perception des aveugles, le devina.

— Oh... dites!...

On choisit le surlendemain. Jacques de Liéven et Sforzi devaient les retrouver directement à la Fenice. « La salle n'a pas changé depuis un siècle, expliqua le marquis ; c'est celle où je reste le plus chez moi. »

Puis, comme il était tard et que la nuit descendait sur le canal tranquille ils se séparèrent. Après avoir frôlé la main de la jeune fille, Jacques descendit l'escalier doucement. La rue était déserte. Le crépuscule tombait. Au ciel brillaient les premiers astres. Et Jacques plein de joie ineffable sentit ces astres dans son cœur

V

LE BAISER

Le lendemain matin, de très bonne heure, Jacques fut réveillé par la chanson des cloches plus ardente et plus sonore. Sur le quai, inondé de soleil, des calfats en habits de fête passaient et riaient. Contrairement aux autres jours, nul bruit joyeux, nul bruit de forge, d'acier clair que l'on martelle.

— Mais, c'est dimanche, ma parole ! dit Jacques en sautant de son lit. Il vit les bateaux du port dont les drapeaux hissés battaient à la

brise... C'est dimanche. Et subitement la visite qu'il avait faite hier lui revint en mémoire. Son départ, le vertige de son cœur, l'escalier, l'escalier immense qu'il avait monté en tremblant, qu'il redescendait avec la même inquiétude, car l'on peut être inquiet d'incertitude ou de bonheur. La ruelle, le petit canal au bord duquel donnait la fenêtre, la fenêtre avec ses fleurs... Elles me donnent des graines que je sème l'année suivante. J'ai comme cela des familles. Je sais ce qu'elles désirent, la terre où il faut les mettre, l'eau dont elles ont besoin...

C'était dimanche ! Et tout ce que ce mot peut avoir de douceur et de gaité pour ceux qui travaillent et qui peinent la semaine entière, ces douceurs et cette gaité, Jacques les connut. Il lui semblait que l'harmonie des cloches fût là pour se mêler aux musiques de ses voix intérieures. C'était dimanche !.. Saint-Zaccharie, elle y chantait, à la messe de midi ! Le désir de l'entendre et de la voir, fut si violent que

Jacques en fut bouleversé. Voyons... que ferait-il? Il irait sans nul doute, mais comment... dans la foule, avec les fidèles quelconques, ignorés de Contarinetta? Pauvre chère petite aveugle, elle n'en saurait rien. Et Jacques voulait qu'elle sut. Il cherchait un moyen, il cherchait un moyen. Sa tension nerveuse était telle que dans son être il ressentait un frémissement comme celui dont sont secoués les navires en marche. Puisqu'il était le Prince de la légende, puisqu'il ébauchait un conte bleu, un rêve... il fallait qu'elle sut. Tout à coup l'idée l'effleura étrange, dominatrice. L'orgue... Se cacher près de l'orgue... Etre si près qu'en illusion il prenne pour son appel les appels divins des flûtes de métal... Se cacher près de l'orgue! Il sentait son jeu et son âme à elle, vibrer jusque dans ses doigts... Il sentirait passer son souffle, son émotion, son enthousiasme. Et son amour s'enflammerait pareil à ces larges voiles de pourpre que les guerriers déploient, les soirs de victoire;

il s'unifierait à la musique, son désir aurait les murmures et la violence des fanfares improvisatrices, et la jeune fille, sans que son innocence le sache, jouerait sur le clavier dont Jacques remplacerait les cordes par ses nerfs... Se cacher près de l'orgue...

Il s'habilla, sortit sans prévenir son ami, marcha vers Saint-Zaccharie. Sur le quai, bigarré par le peuple des faubourgs pauvres, des marchands offraient leurs étalages en plein vent d'une voix prometteuse. Il y en avait qui vendaient des poulpes cuites dans de larges jarres en terre, dans des jarres évasées, pleines jusqu'au sommet de choses informes et roses, aux tentacules crispées. D'autres tendaient au passant des corbeilles réunies par un bâton, sur chaque épaule et, dans ces corbeilles croulait du raisin blanc et noir. Une vieille cassait des noix au fond de son mouchoir. Jacques était suivi par une bande de gamins avec des cartes postales et ces gens criaient et faisaient des gestes.

Quand il eut dépassé le sottoportico, Jacques retrouva le calme. Les cloches de Saint-Zaccharie sonnaient. Jacques leva la tête vers l'horloge. Il était neuf heures à peine. Cette vue le soulagea. Du reste, la cohue contre laquelle il se heurta en voulant entrer dans l'église lui montra sa méprise. La messe finissait en place de commencer. Jacques dut attendre, en plein soleil, grisé par la chaleur pénétrante et douce où dormait la petite place dallée de marbre. A l'intérieur du sanctuaire, l'orgue s'exaltait en une bénédiction magnifique. L'écho en arrivait jusqu'à Jacques parfois en murmures indistincts, parfois en tumulte. Jacques pensait à Ninette, et sa pensée s'enivrait étrangement aux sons dont il était bercé.

Elle aussi bénirait, elle aussi animerait l'orgue... et son rêve se sentait vaguement prisonnier de la musique. Les aveux qu'il n'oserait jamais, les mots de tendresse inexprimée, les élans vers l'étreinte, se révèleraient au

sein des accords. Les baisers eux-mêmes, oh oui, les baisers !

On sortait maintenant, la messe était terminée. Jacques s'effaça pour éviter la foule. Il alla se placer en face du porche, contre le mur d'une petite maison fermée sous le toit de laquelle il y avait des nids d'oiseaux. Il voyait l'intérieur de l'église tout à fait sombre, illuminé de lueurs grésillantes avec des étoffes somptueuses et des fumées. On sortait. A mesure qu'ils arrivaient à la lumière, à la lumière crue du jour, les fidèles, vieux ou jeunes, femmes avec toujours les cheveux en lourdes grappes et le svelte fichu noir, enfants bruns de pêcheurs, pieds nus, le cou bien détaché par l'échancrure de leur veste flottante, les fidèles, vieux ou jeunes, clignaient des yeux, éblouis. Les grands-pères essuyaient leurs lunettes, d'autres prisaient un bon coup, par habitude, les petits se mettaient à courir comme après l'école. Et se mêlant à la cohue, à cette cohue

de vomitoire, des bouffées d'air chaud, d'atmosphère chargée d'encens et d'odeurs humaines, des éclats d'orgue, l'orgue, toujours.

Jacques profita d'un vide pour pénétrer dans l'église. Les derniers fidèles s'empressaient de sortir. Une femme à genoux égrenait son rosaire devant une chapelle latérale. Les sacristains éteignaient les cierges. Un enfant de chœur, dans un coin, avec un geste gamin, buvait à même ce qui restait de vin dans les burettes. Jacques tout de suite vit l'orgue. Comme il cherchait l'escalier qui y conduisait, l'orgue n'était pas en face mais à gauche du chœur, il reconnut le vieux qui, cinq jours auparavant, lui avait découvert le Concert à la Vierge et le mystère de la Contarinetta. Il vint vers lui, reconnaissant, lui glissa une lire que l'autre reçut d'un air étonné et convaincu à la fois. Les Italiens, pour peu qu'on veuille leur laisser croire, s'imaginent facilementvous avoir rendu d'immenses services.

— Bongiornio, signore, murmura le sacristain. Cossa volà ? Cossa commandela, paron ?

— Ah, mon brave c'est encore le concert à la Vierge ; tu me l'as fait voir la dernière fois que je suis venu. Aujourd'hui il faut me le laisser entendre.

Le sacristain souriait béatement, sans rien comprendre à la phrase enigmatique.

— Il faut me le laisser entendre... écoute !

Et Jacques le prenant par le bras lui expliqua avec maintes difficultés et à grands renforts de signes qu'il désirait monter à l'orgue et le visiter.

— Ch'al monte. Conol vol altro, paron ! Si ce n'est que cela. Il alla chercher la clef de l'escalier tournant avec son petit pas sautillant de boiteux. Il ouvrit la porte de bois sculpté et Jacques le suivit à tâtons jusqu'à la plateforme de l'instrument.

— Voilà, multo anticho ; multo bello.

Le sacristain recommençait ses phrases tra-

ditionnelles. De la main, Jacques le fit taire. Il regarda. C'était là qu'elle allait venir, c'était là qu'elle allait s'asseoir. Le clavier aux vieilles touches d'ivoire, merveilleusement ciselées, ses doigts le caressaient. Les anges en bois sculpté qui ornaient au hasard les longs tuyaux sonores de leurs ailes et de leurs gestes en prière, ils allaient la protéger, l'entourer comme pour une assomption vivante. Et les cahiers anciens, les livres d'autrefois, les parchemins dont les moines avaient lentement, petit à petit, historié les pages d'hymnaires et de miniatures, elle les prendrait, les ouvrirait. Et puis, ses pauvres yeux illuminés malgré leur nuit, elle improviserait rien qu'à ouïr en elle-même la résonnance de virginales beautés. C'était là qu'elle allait venir, c'était là qu'elle allait s'asseoir.

Jacques se pencha sur la balustrade d'où la nef apparaissait, au fond de ténèbres vaguement lumineuses. Près du porche, le soleil entrait en

ondes blondes. De la poussière y dansait. Comme on vivait au-dessus du monde, au-delà du monde, plus proche du ciel! Les églises sont des cantiques de pierre. Jacques ne le sentit jamais avec plus de force qu'à ce moment-là. En levant la tête il voyait se rejoindre vers un même centre d'apothéoses ces couleurs qui, d'en bas, montaient comme une forêt profonde. C'était là qu'elle allait venir... c'était là qu'elle allait s'asseoir. Tout à coup — il s'était retourné vers l'orgue, — il distingua contre le pédalier une sorte d'ouverture pratiquée dans l'œuvre vive.

— Qu'est-ce que cette ouverture? demanda-t-il au sacristain.

Le vieux lui répondit, toujours avec le même énigmatique sourire : c'est toute une histoire...

— Ah! fit Jacques.

— Oui, c'est dans le vieux temps lorsque la dogaresse Gradeniga, la femme du grand doge Foscari, lorsque la dogaresse Gradeniga venait

se mettre à l'orgue et jouait. Elle ne voulait pas que les autres la vissent. Alors, elle a fait construire un petit orgue et on l'a réuni au grand, en laissant entre les deux une sorte de cage où elle s'asseyait. Du dehors on ne le remarque guère, qu'il y a deux instruments réunis parce que leurs tuyaux se confondent. Au reste personne depuis la dogaresse ne s'est servi de cette place. On préfère l'ancien clavier, c'est le plus puissant et le meilleur, Monsieur.

Jacques étourdi se taisait. En lui, tumultueusement surgissaient des désirs, des rêves et puis comme effrayé par son bonheur, par le hasard qui déployait devant lui ses plus beaux hozons il aurait préféré ne plus savoir et partir...

— Ecoute, vieux, murmura-t-il... il prit la main de l'homme, dont le contact détournait un peu de son sang la fièvre qui le brûlait... Ecoute vieux, je voudrais que tu me laisses remonter ici au moment de la messe.... pour la musique... tu comprends.

— Impossible, signore, répondit le sacristain, il n'y a ici que les musiciens et que lès chœurs lorsque la grand'messe est chantée dans le rite ambrosien. Un étranger ici. Basta ! J'y perdrais ma place.

— Voyons, voyons... Rassure-toi. Tiens, si tu me laisses entrer là-dedans continua Jacques àvec des gestes enfantins, je te donnerai beaucoup de choses, cinq lires par exemple.

Les yeux du vieux brillèrent.

— Cinq lires.

— Là dedans, Madre de Dio ! quelle idée, mais vous étoufferez !

— Mais on ne me verra pas...

— L'autre visiblement hésitait. Eh bien, oui ! finit-il par grogner ; il faudra être silencieux par exemple, ne pas faire de bruit. Tant pis pour vous si vous mànquez d'air, il faudra y rester toute la messe...

Jacques sourit : Toute la messe... Et comme elle lui semblerait courte, ce matin là !

— A quelle heure dois-je venir ?

— A onze heures et demie Monsieur.

— Merci, que Dieu te protège!...

Jacques sortit, prit au hasard une ruelle devant lui, content comme si déjà il avait réussi son complot. Ce ne fut qu'à l'angle du rio terra qu'il se souvint que là même il avait vu Contarinetta et sa gouvernante disparaître, elle avec sa jolie silhouette jeune, portant un fardeau dans un pli de sa robe... Le fardeau... elle venait de prier... le fardeau... de la musique, des livres de cantiques, d'anciens rituels !

Et de nouveau, avec une violence inconnue, se mêlant à son idéal et à son amour, la nostalgie religieuse de Venise, de Notre-Dame-des-Mers-Mortes l'étreignit.

Il laissait son imagination courir, pareille à ces larges oiseaux des golfes qui ouvrent leur aile au vent, et qui se laissent emporter par lui vers les îles, vers le soleil. Puisqu'elle était là jeune et radieuse, la charmante princesse, il

l'épouserait à la façon des contes de fée. Il échangerait l'anneau d'or et elle baisserait ses doux yeux... Aveugle... L'abîme lui apparut. La tendresse de l'amour est contenue tellement dans les regards, qu'un regard évanoui c'est l'amour qui se brise... Mais non, il lui ressusciterait la lumière! Comme dans les miracles d'antan, il viendrait un soir de clair de lune lui baiser ses paupières, ses pauvres paupières pâles et meurtries. Ce baiser contiendrait sa ferveur toute. Et l'Aimée ouvrirait les yeux, dirait: c'est donc toi! long fut mon sommeil... l'Aimée ouvrirait les yeux pour sourire aux étoiles!

Et leurs fiançailles auraient la poésie du printemps. Lui n'ayant pas vingt ans, elle dix-sept à peine. Comme Vérone et Venise seraient unies par la légende, au fond de leurs souvenirs! Roméo et Juliette, mythe immortel où la beauté humaine connut la jeunesse et la douleur...Et leurs caresses seraient pareilles aux

premiers rameaux de verveine, quand Mai se grise des parfums aux jardins...

Jacques, de ruelle en ruelle était arrivé dans un quartier misérable et désert. En face de lui la lagune et des îles. Une immensité immobile, très triste, avec de loin en loin pour indiquer les passes, de larges pieux noircis au faîte et qui, réunis par trois ou quatre, semblaient des serpents se mordant en mer. Il demanda. C'était la Fondamenta Nuova. Et cette île enclose, là ? Le cimetière. Et plus loin, Murano. Encore plus loin, à droite ? Burano, Torcello avec son clocher rose, et puis la petite église au milieu d'arbres, San-Francesco-del-Déserto.

— Saint-François-du-Désert ?

Jacques se fit répéter pour plus d'assurance. Il avait encore à l'esprit la légende contée par le gondolier sur la route du Lido. Le désert... Mais il avait de loin, au contraire l'aspect tranquille, l'aspect d'un monastère...

— Il n'y a plus personne, n'est-ce pas ?

— Mais si mon bon Monsieur, qu'il y a des religieux à San-Francesco. Ils en avaient été chassés, l'autre siècle, parce qu'un prisonnier s'était refugié chez eux et qu'ils n'avaient pas voulu le rendre. Tandis que maintenant...

L'évocation de ces moines révoltés amusait Liéven. Alors aujourd'hui c'était habité. Tant pis et tant mieux. Pour la curiosité avide de retrouver les sensations du doge Manin écoutant ces cloches qui ne pouvaient pas *humainement* sonner, il était déçu. Pour la poésie du lieu, il préférait les moines qui devaient rendre le désert plus pittoresque et plus virgilien.

Onze heures sonnèrent d'un rythme lent à Saint-Jean et Saint-Paul. Jacques de Liéven chercha à s'orienter, à retrouver la direction de Saint-Zaccharie. Il reprit la place où la statue hardie du Colleone cisèle son bronze sur la façade merveilleuse de l'hòpital. Il se retourna pour jouir du spectacle et vit pareille à une eau-forte,

la silhouette dominatrice et la demeure de paix. Dans le ciel pâle, des fumées montaient, harmonisant leur gris avec le rose des vieux marbres....

Au pied de l'escalier tournant, le sacristain fidèlement l'attendait. Personne dans la crypte. Les lumières de l'autel n'étaient même pas préparées.

Jacques monta, avec plus d'assurance comme si déjà il reconnaissait. Il fut sur la plateforme et délicatement, sans que l'autre l'aperçoive, il déposa sur le clavier, idée de poète, folie d'enfant, toute une jonchée de tubéreuses dont l'odeur violente et sensuelle lui semblait un symbole. Puis il pénétra dans l'ouverture pratiquée pour le second orgue. Un peu de jour filtrait faiblement par deux petits judas. L'un qui communiquait avec le clavier principal, l'autre qui donnait sur la crypte. Tout autour de lui, au-dessus de lui, à l'exception des touches et des pédales fines comme il convenait

pour des dogaresses, c'était une forêt de métal et de verre, un acte de foi vers l'harmonie. Instinctivement Jacques évoquait les sons de ces énormes volutes muettes qu'un Dieu aurait pu porter à ses lèvres de même qu'une gigantesque flûte de Pan. En les frappant du doigt elles rendaient un murmure sonore et la cage entière vibrait de leur écho. Jacques évoquait ainsi la frêle figure de cette femme qui trois siècles en arrière, jouait divinement sans vouloir qu'on la vit, ressuscitée à cette heure d'extase par une autre, encore plus belle ! Et les doigts du jeune homme cueillirent dans l'air une palme idéale.

Cependant des pas résonnèrent sur les dalles. On entrait. Jacques distinguait les moindres bruits avec une acuité extraordinaire. Plusieurs fois il crut défaillir en entendant des gens monter l'escalier. Mais il se trompait. — Ce devaient être simplement des bonnes femmes disant leur Pater, des étrangers, des visiteurs. — Elle allait venir, pourtant, elle allait venir avant les

autres, puisque la musique c'était elle... Quelqu'un toussait. La voix du bedeau s'éleva, indiquant des sièges et sa canne frappa la pierre. Une chasuble de prêtre jeta un frisson lent, puis un cliquetis de burettes, tout cela dans déjà une vaporeuse odeur d'encens. Jacques était si anxieux qu'il écoutait battre son cœur. Si par hasard elle était malade, si elle allait ne pas venir. Et l'enfantillage de son acte lui parut ridicule. D'avoir osé... Oh !

Tout à coup quelques mots chuchotés en bas l'éveillèrent. Puis un bruit de porte qu'on ouvre, que l'on referme, un murmure sur les marches. Elle... Elle seule, seule... mon Dieu j'ai peur, que devenir ? Elle seule !.. Jacques, comme tous les amoureux, se sentit brusquement très bête, incapable d'avoir une idée autre que celle de son délire où il répétait... Elle seule... mon Dieu, j'ai peur...

La Contarinetta était sur la plate-forme. Elle devait déposer ses cahiers, ses papiers, car

Jacques entendit ces moindres chocs. Un cri étouffé, mélange de plaisir et d'angoisse... Elle avait senti les fleurs en posant ses doigts sur l'ivoire. D'un bond elle fit le tour de l'orgue, appela, s'assura qu'elle était seule. Jacques transporté aurait voulu lui crier sa passion.

Un grand silence coupé par des piétinements. Puis le réduit où se tenait Jacques trembla et l'armature entière. On insufflait de l'air dans les vastes poumons. Des grondements sourds préludèrent. Puis comme un chant de triomphe les orgues entonnèrent le Gloria in Excelcis. Le motif large et clair, en entier dans les gammes tendres, entrouvrait les ailes à tout un vol d'anges. Jacques sentait dans sa béatitude et dans sa fièvre ces anges passer autour de lui. Et il aurait donné leur gloire pour un baiser sur les doigts animateurs.

Le réduit était rempli de frémissements augustes. L'air maintenant pénétrait tel qu'une tempête et les tuyaux comme si cet air avait été

leur nourriture bourdonnaient de fracas terribles et de gémissements. Les damnés aux éternels supplices tendaient leurs chaînes au Seigneur. Puis une phrase liliale et apaisante montra la théorie des justes, louant Dieu sur des harpes et sur des lyres. Elle devait être aussi liliale et apaisante, celle qui jouait!

Dans les yeux de Jacques de Liéven des larmes naissaient. Et avec ces larmes un enthousiasme qu'excitait cette musique. Il se rappelait avoir souvent rêvé mourir au cœur d'une guitare lorsqu'à son arrivée d'Avril il était pour la première fois descendu en gondole. Il réalisait son rêve. Il vivait au cœur des orgues, au milieu des harmonies qui se rapprochent le plus d'une plainte humaine! C'était comme si les airs couraient en lui, suivaient ses artères. Des frémissements agitaient ses membres pareils aux frémissements dont était secouée la charpente sonore. De nouveau se déroula la menace effroyable, la malédiction sur l'impie et Jacques

avait peur de l'ombre. Puis le motif lilial et apaisant rouvrit ses ailes. Des colombes avaient l'air de voler dans l'église, c'étaient des chansons d'allégresse, des appels légers comme les appels du printemps et sur cette douceur vint mourir le psaume. Un dernier murmure. Tout s'était tu.

Longtemps encore, Jacques en entendit le rythme passionné. Il haletait. Il interrogeait sa conscience, doutait de la réalité. Etre si près et si loin de son amour. Il avait beau évoquer Venise et la féérie de ses décors, l'irréalité de ses splendeurs s'accordant avec l'irréalité de son désir, qu'importait à la jeune fille dont les yeux ne voyaient pas. Lui, la griserie du moment l'étourdissait, le rendait balbutiant comme un enfant en délire, parce que ses regards étaient clairs. Contarinetta connaissait-elle, autre chose de lui que la voix, que sa voix où tremblait son âme ? Se souvenait-elle seulement des paroles échangées, qui chacune,

même la plus banale, contenait un paradis d'aveux et d'espoir? Ah! si elle n'avait pas été infirme, quel joli rêve, quelle Assomption! Avec des tendresses dans les yeux, des douceurs sur les lèvres, il lui aurait dit: Je suis celui que tes vœux vaguement attendaient. Nos cœurs se sont rencontrés au détour du sentier parmi les oiseaux et parmi les fleurs. Dieu sait la profondeur de mon amour. Viens, je t'emmènerai loin d'ici... Nous semblerons plus hauts que les anges d'or, sur les campaniles... l'empire du monde appartient à ceux qui mutuellement se sont créés!

Comment lui avouer ces choses? Des sonnettes claires tintaient dans la nef. Le sacrifice continuait. Lentement l'orgue à nouveau frissonna, accompagnant les répons. Puis le silence, le prêtre allait monter en chaire. Jacques se rappela les explications admiratives du sacristain:

Elle improvise, monsieur, comme çà, avant

les sermons, et il y a des fois où c'est si beau, si beau, que des gens pleurent...

Et il attendit rempli d'anxiété douloureuse. L'instrument dont la mise en mouvement était presque pénible lui causait cette anxiété. Aux premiers sons qu'il entendit, il fut rasséréné.

Des longs calices de cristal et de métal, une voix s'éleva, dans laquelle la Contarinetta devait faire chanter la sienne. Pure, blanche comme le premier rayon d'aurore sur la dernière neige d'avril, elle s'éleva vers les solitudes séraphiques. Des chœurs plus graves, plus mâles la soutenaient pour cette envolée à l'étoile. On eut dit une procession des autres âges, une reine toute pâle et toute frêle, et des chevaliers du Saint-Graal. Sur les accords dominait une note à certains moments presque tendue comme harmonie et qui vibrait d'espoir, et qui s'exaltait d'extase. Puis le motif eut une fanfare grandiose, l'orgue parut se livrer dans cette tempête, dans cette tempête

comme celle où le Seigneur dut apparaître près du buisson ardent. Fanfare grandiose où la voix ruisselait de bonheur et d'allégresse, déjà supra terrestre, déjà des félicités d'Eden. Les accords se déroulèrent, descendirent jusqu'aux dalles de la crypte puis remontèrent en léchant les arceaux de pierre, en rampant pareils à des herbes folles sur les ogives enflammées, sur les moindres saillies de l'Eglise. De sa place ignorée Jacques écoutait se répercuter le tonnerre... Tout s'apaisa, la voix sublime et pure, les chœurs, l'hosannah. Il ne suivait plus qu'une mélopée ardente et triste, si triste que Jacques, ainsi que l'homme le lui avait annoncé, sentit vers ses paupières des larmes monter. Alors machinalement, la musique était si ardente, si triste, qu'à pas de loup, silencieux comme l'ombre, Jacques de Liéven sortit de sa cachette, et, protégé par la balustrade sculptée arriva jusqu'à l'aveugle...

Elle blanche autant que la mélopée dont le

clavier s'animait encore, se tenait droite sur le vieux banc de chène où les maîtres les plus illustres s'étaient succédé. Ses cheveux blonds s'auréolaient d'un rayon de soleil à travers les vitraux de l'ogive voisine, ses yeux morts étaient tournés vers l'infini sous leurs paupières abaissées. Les lèvres seules vivaient, rouges, plus rouges qu'une blessure. Rien n'apparaissait dans la divine teinte de l'église que cette tête pâle et les deux mains, les mains comme deux oiseaux d'argent.

Jacques s'approcha de cette tête pâle, de cette main pâle. Il touchait presque les plis de la robe. Subitement la jeune fille réprima un cri et d'une voix assourdie :

— Qui va là, mon Dieu !

— Celui qui doit venir, à qui la lumière vous a donnée ; celui à qui vous parliez de vos fleurs hier... et de votre âme... n'ayez pas peur... je suis venu vous entendre à l'orgue... n'ayez pas peur... Ces quelques phrases Jacques les

avait murmurées avec la rapidité de l'éclair. La psalmodie qui, un instant s'était arrêtée sous les doigts de la jeune fille, reprit, plus ardente, plus triste. Et Jacques de Liéven comme en extase répétait : ... N'ayez pas peur !...

— Pourquoi êtes-vous venu m'entendre, dit-elle sans un mouvement, impérialement belle, hautaine un peu.

— L'on m'avait dit... n'ayez pas peur.

Et en répétant vite, vite, cette phrase, Jacques ne s'apercevait pas que lui seul maintenant tremblait.

— Je savais presque que vous étiez là... Vous vous êtes donc caché ? La mélodie vibrait, comme un oiseau ouvre ses ailes... Je savais presque que vous étiez là. J'ai senti les fleurs... Après je n'ai craint plus personne.

— Ah, Contarinetta, quand vous les avez frolées sur l'ivoire, j'étais si ému... je n'ai pas osé ; ce la me causait du bien et du mal tout ensemble. J'aurais désiré mourir... Je vous aime..

Les paroles chantaient, chantaient avec le cantique. Le cantique accompagnait les paroles. L'enfant, sans rien avouer, répondait par l'orgue. Ce n'était plus une offrande divine, l'harmonie où la souffrance humaine intercédait contre la mort, c'était une musique à la vie. Et c'était un appel comme en rêve... Quand vous avez frôlées les fleurs sur l'ivoire, j'étais si ému. Je n'ai pas osé, cela me causait du bien et du mal tout ensemble. J'aurais désiré mourir... Je vous aime.

— Je le savais presque, dit Contarinetta sans lever ses paupières.

— Et moi, toute ma jeune vie, je l'offre à vos lèvres. Car j'ai vécu ma jeunesse pour vous la mieux donner. Car je sais bien que jusqu'à cette heure, inconsciemment, c'était vous que j'attendais. La Providence est mystérieuse. Le bon Dieu l'a voulu. Nous nous connaissions depuis si longtemps que nous prenions nos espoirs pour des songes. Nous avons du jouer

ensemble au Paradis. Nos joies étaient les mêmes, nos ailes étaient pareilles. Voici que vous marchiez au détour du sentier, des fleurs en votre robe, les mains cueillant du soleil... Oh, cette mélodie sur l'orgue, nous l'avons chantée... Je la reconnais elle aussi, continuez-là, continuez-là encore, moi je vous parle à voix basse... on parle ainsi pour les aveux, pour les prières ; oh, vous ignorez mon bonheur ; vos regards sont morts, moi j'ai la lumière. Toute la lumière est en vous !

Maintenant, pour la suprême fois, le silence. Dans les longs calices, dans les roseaux de cristal et de bronze, l'enchantement s'était tu. Jacques en gardait un souvenir infini. La main de la jeune fille avait glissé, et il la tenait comme un bouquet de lys, assez près pour en sentir la douceur, assez loin pour qu'elle ne soit pas effrayée par sa caresse. Le prêtre, à son tour parlait. Sa voix parvenait confusément, évoquant la misère du pécheur, la rédemption de Dieu. Sa

voix parvenait, évoquant le sacrifice et la douleur, la transition mélancolique de la terre jusqu'au ciel, les âmes voyageuses, les étoiles éteintes.

— Je vous offre ma vie, murmurait Jacques... j'ai été élu par les anges pour vous demander au Seigneur. J'ai pour vous la passion ardente et mystique dont Madeleine désirait le Christ... Voyez si cet instant ne tient pas du miracle! Je vous offre ma vie enthousiaste, immortelle. N'écoutez pas ce que le prêtre dit... Il n'existe ni misère, ni souffrance. La colline est pleine de parfums, le ciel est d'une limpidité tranquille. Il faut sourire et venir vers moi. Je vous aime.

Ainsi, l'exortation païenne se mêlait au mystère, se mêlait à la voix du prêtre. Et Contarinetta défaillait. Sans rien répondre, ses paupières baissées toujours comme des pétales humides, elle semblait l'incarnation étrange du concert à la Vierge. Sa main, sans un mouvement, abandonnée dans celle de Jacques était comme agonisante. L'hallucination des lèvres

subsistait. Sous la pauvre robe noire, Jacques distinguait une respiration saccadée et intense... Laissez-moi... ne me parlez plus... Laissez-moi Mais Jacques, tout proche, continuait la légende :

— Je vous aime ! Vous êtes bonne et vous ne voulez pas me faire de peine. Demain, ce soir, si vous hésitez ce soir, j'irai demander que l'on vous donne à moi. Comme elles seront belles nos fiançailles. Je vous ferai vêtir de drap d'or, de vieux damas et de velours constellés de gemmes, comme vos aïeules qui furent les dogaresses. Je vous apporterai des perles sur des plateaux ciselés, des urnes et des parures... et je vous tendrai des vins précieux, aussi précieux que ceux qu'Antoine offre à Cléopâtre sur la fresque... Et nous nous marierons à Saint-Marc, par un matin d'ivresse, par un matin de Printemps ou d'automne, les saisons prometteuses. Nous seront unis pour jamais en face des vieilles croix lumineuses, des mosaïques ardentes, des voûtes infinies. Lorsque nous

sortirons sur la place, on nous acclamera, vous la Beauté, moi, la Jeunesse. Subitement vos yeux deviendront clairs quand j'aurai baisé leurs prunelles. Et les oiseaux voleront autour de nous avec des cris joyeux. Nous vivrons notre rêve. A vingt ans nous connaitrons la douceur de croire, la splendeur d'être. Oh! qu'elles seront jolies nos fiançailles...

Et l'orgue chantait une musique éclatante et sereine. En bas la messe finissait dans des volutes d'encens, dans des éclats de cierges. L'officiant bénissait. Les deux enfants courbèrent la tête. Contarinetta resta penchée sur l'orgue, on eut dit qu'elle pleurait.

— Je ne vous ai pas fait de peine... dit Jacques... Je vous aime! Alors, les regards de la jeune fille, les regards invisibles et chargés de lointaines brumes lui sourirent vaguement. Et comme la psalmodie mourait, plus douce que la brise, leurs bras se joignirent, leurs lèvres se frolèrent, ils mirent leur âme dans ce baiser!..

VI

APOTHÉOSE

Mourir avec des musiques et des appels, dans un bercement de baisers et de bijoux, mourir les yeux tournés vers ce sanctuaire... les teintes roses, les perles grises, les vieux palais ouvragés comme des tabernacles. Au milieu de cette cathédrale, de ce marbre élancé vers le ciel, de cette douceur du passé, de ce bruit de vagues, soyeux et languide, mourir avec des musiques et des appels !...

Jacques de Liéven halluciné regardait au loin

Venise avec les feux du soir. C'était bien un crépuscule de gloire et d'automne pareil à ceux qui autrefois furent témoins des grandes batailles, retours triomphants de galères sérénissimes, les bordages ornés de têtes sanglantes, de turbans maculés, de drapeaux. Comme le jour de son arrivée des barques passaient, laissant derrière elles un lent sillage, un ruban d'argent sur l'azur. Toute sa rive à lui était illuminée et, de sa chambre il distinguait les maisons des Esclavons, telles qu'un cirque en flammes. Depuis le Palais Danieli, jusqu'à l'Arsenal on eu cru voir quelque récif gigantesque de corail. En face La Jiudecca, San Giorggio Maggiore, la Salute, l'entrée du Grand Canal étaient en demi-teinte et le soleil qui les découpait d'or jetait au-dessus de leur profil comme une poussière d'apothéose. Des fumées venaient d'usines lointaines. Jacques en conçut de la tristesse, en conçut un regret de modernisme. Le Palais Dogal et la Piazzetta demeu-

raient lumineux à peine. Des cloches tintèrent et Jacques se souvint d'une histoire héroïque, des vieux temps, que jadis il avait lue, avant de connaître Venise : La Princesse endormie.

En Pologne, au pays des froids et des neiges, une vierge morte d'amour. Elle n'était ni vivante ni morte, tombée en léthargie éternelle, les joues teintées d'un sang pâli, comme par une rosée où luisait du soleil. On n'osa point la mettre en terre, elle restait si jolie et si fraîche ; et puis Dieu ne voulait pas la faire mourir encore. Alors le Roi son père eut une inspiration. Ayant en vain fait dire des prières et des messes par tout le royaume de Pologne, le royaume des froids et des neiges, il ordonna pour elle un cercueil de verre, étroit et clair, et qui à la lumière brillait comme de l'eau gelée. On la déposa sur le satin, presqu'en bière, vêtue de brocarts somptueux et lourds, ses petites mains toutes ciselées de bagues, le front casqué de ses cheveux d'or, diadémé de perles et d'hya-

cinthes. Et le Roi en pélerinage marcha suivi de tout son peuple, d'un peuple en lamentations, jusqu'à ce qu'il trouve du soleil. Il arriva ainsi ainsi en face de Venise. Là il fit mettre le cercueil de cristal sur une barque, sur une de ces longues barques où d'ordinaire, les paysans chargent leurs fleurs et leurs fruits. Il y fit mettre le cercueil, orné aux quatre angles de lys, de sveltes lys en vermeil... Et restant sur le rivage, avec l'espoir d'un miracle, il laissa la barque flotter à la dérive, comme une épave. Le soleil brillait et jetait d'étranges lueurs sur les perles, sur la morte. De la côte, les prières montaient en murmures, en ardents murmures, confusément. Mais la princesse ne se réveillait pas malgré le grand soleil. Soudain un vent de tempête se mit à souffler de terre, entraînant le cercueil... La princesse était si légère, que barque et cercueil, perles et cristal, tout disparut en un mirage. Et le Roi, fou de douleur se jeta sur son épée...

Jacques se souvenait de l'histoire héroïque et, la mêlant à son rêve, évoquait par ce soir, des luminosités grandioses. Un désir de départ, de voyage et d'infini le torturaient. Puisqu'il était venu et qu'il l'avait baisée pourquoi ne pas partir, pourquoi ne pas précipiter l'apothéose ? De même que la Princesse endormie, leur amour trop beau, trop unique pour vivre, ils le garderaient en eux comme dans le plus somptueux reliquaire. Et la barque les emmènerait, par un crépuscule analogue, vers des horizons de clarté... Ils traverseraient les lagunes où la nuit personne ne passe. Et les lagunes entendraient leurs caresses. Et elles aussi, en nostalgie du passé, évoqueraient les cortèges dogaresques, les Sérénades et les Bucentaures, les orgies et les barcarolles et les fêtes nuptiales ! Elles ressusciteraient les Mers Mortes ! N'était-ce pas la Vierge elle-même qui passait, la Vierge... Notre-Dame ? Les sirènes endormies reprendraient leur chanson, faisant frémir au

loin les horizons sonores. Les églises tinteraient l'Angelus pour saluer les élus, et sur leurs têtes des astres passeraient, des constellations : Elle, la blonde épousée regarderait pour la première fois ce triomphe avec ses yeux. Elle ne les regarderait plus par les prunelles des autres, les autres qui lui torturaient le cœur à célébrer la beauté. Elle découvrirait ces richesses nouvelles avec la joie d'un enfant comptant des perles. Elle serait vêtue d'or et, de joyaux, et son front s'incendierait d'émail, de lueurs. Elle porterait sur elle les dalmatiques anciennes que ses aïeux avaient revêtu et au fil de l'eau, derrière eux, mêlées au sillage, des étoffes aussi merveilleuses flotteraient. L'accord de violes et de harpes lointaines jetterait l'oubli sur leur cœur. Et des trépieds d'or ciselés comme les luminaires de Saint-Marc, coulerait une odeur d'aromates et d'essences. Ils seraient étendus sur des roses... Des roses aussi dans les cheveux... Par un soir tout pareil...

— En voilà un beau ténébreux, dit Sforzi, moqueur, en lui prenant la main. Depuis hier, il se passe quelque chose ma parole.

D'abord, jusqu'à ce soir, jusqu'à ta rentrée voici un instant, je n'ai pas entendu parler de toi. Au déjeuner rien. Après, moins encore... Tu es venu pour aller sous les plombs.

— Je regardais le soir, c'est l'heure deVenise.

— Si le soir te met dans des états de spleen, tu feras mieux de m'imiter. Figure-toi que j'ai fait une découverte... épatante... comprends-tu ? Tout à l'heure à la musique, une petite, oh je ne te dis que çà, nez retroussé, grands yeux cernés, lèvres curieuses, une petite à faire damner. Elle a bien voulu s'apercevoir de... mon intérêt — tu sais qu'ici l'aventure se mène avec une rapidité déconcertante — nous avons été chez Lavena, le glacier, nous avons pris un sabayon qui m'a fait humblement mal au cœur et j'ai un rendez-vous pour plus tard.

Il disait cela lentement, Sforzi, en s'assurant de l'effet de ses paroles, avec le seul espoir que Jacques en serait déconcerté. Il aimait se créer à lui-même un triomphe. Il avait le culte de sa gloriette personnelle, de sa gloriette de mâle. Jacques de Liéven, au contraire, renfermé dans ses impressions parce qu'il les avait sincères, ne broncha pas. Le soleil avait disparu, on sentait qu'il venait de disparaître. De minces flèches d'or, au-dessus de la ville, empourpraient encore les nuages.

— J'ai un rendez-vous pour plus tard...

Oh! la banale parenthèse, la promesse d'un besoin si quelconque.

Jacques devinait presque leur rencontre, la chambre obscure où elle se livrerait, le lit bas et raide avec, au chevet, une Notre-Dame souriant dans une auréole... Tandis que lui!...

Et l'amour qui le possédait, il le comprit si pur et si sublime... Après le baiser à l'église, caché par l'orgue vibrant encore de musique

céleste, il ne demandait plus qu'à vivre à côté de Contarinetta à laquelle il disait des prières, des hymnes, des chansons. Leurs caresses seraient enfantines, très légères, très blanches. Ils ne se toucheraient que des lèvres, à peine, pour ne jamais sentir un remords. Dieu qui avait permis qu'ils connussent la caresse l'un de l'autre les protégerait contre le mal.

Jacques demeurait plein d'un fervent désir : Racheter ses erreurs d'adolescence, ses minutes de folie par un divin sacrifice. Il renoncerait sensuellement à la jeune fille. L'amour le plus grand est celui qui renonce. Quand on a touché les doigts tremblent, quand on a connu, le rêve meurt...

— Veux-tu m'accompagner ce soir sur la Place, continuait Sforzi, je te la montrerai. Toi même, tu en choisiras une... Et puis tu verras passer Jean Lorrain.

Jacques fit un signe de tête ; — Je te remercie... Je resterai ici dans ma chambre.

— Comme tu voudras... Pourtant, et le dîner ?

Ils partirent, prirent leur repas dans un des restaurants du bord de l'eau. Puis, Jacques se sépara de Sforzi, revint, le cœur bercé de voix intérieures. Par instants la ville et la mer lui donnaient un désir très voilé de partir, à d'autres, il frémissait de conquêtes.

Lorsqu'il se retrouva seul et qu'il fut dans l'ombre de sa chambre, avec un rayon de lune filtrant à travers les rideaux de mousseline, il se souvint de son baiser et la nuit fut plus belle.

... Dans ma chambre petite et douce
Où règne un souvenir de toi
J'écoute en moi chanter ta voix
Ainsi qu'un bruit lointain de source !

Cependant, le lendemain et d'autres jours passèrent, sans que Jacques ait le courage d'aller au Palais Labia. Il était comme étourdi et l'église San-Zaccharia était pour lui une incertitude. — A vingt ans, on ne sait guère, à vingt ans, on ne sait pas. Ce qu'il avait proposé à Contarinetta dans la fièvre de sa

passion lui apparaissait plus grave et plus définitif. Il en avait parlé comme d'une futilité, nécessaire pour pouvoir mieux l'aimer. Il hésitait entre son amour et son désir, ou plutôt entre son amour et les responsabilités qu'il allait se créer. Après les crises, il arrive des accalmies pareilles. Le lendemain et d'autres jours passèrent sans que Jacques ait le courage d'aller au Palais Labia.

Ce qu'il craignait, c'était de ne plus retrouver là-bas l'atmosphère de ferveur et d'extase dans laquelle ils avaient joint leurs lèvres. Elle serait plus chez elle, au Palais Labia, et ses nerfs ne seraient pas sous l'influence berçante de la musique. Elle le recevrait — qui sait ? — peut-être avec un de ses sourires énigmatiques qui semblent chez certaines femmes ensevelir un Passé. Elle ferait l'ignorante, et lui, ne pourrait même pas se réfugier dans la plainte de ce qui fût...

Les jours passèrent et, plus Jacques différait,

plus augmentait sa douleur. Du Palais Labia, il n'avait reçu aucune nouvelle. Il s'était fait excuser banalement, simplement par Sforzi, le soir de la partie au théâtre, le lendemain de l'église. Il errait comme une âme en peine à travers les ruelles et sur les quais, visitant les musées et les palais, à la recherche d'émotions qui puissent le détourner de l'émotion unique. Un matin, comme il parcourait les salles du Musée Corner et que pour la première fois et malgré lui il était distrait par les évocations multiples que ces salles font naître, qu'il se penchait remué d'un frisson délicieux sur les habits et sur les paniers du dernier siècle — sur ces frivolités échouées là pareilles à des mortes galantes — qu'il souriait aux pastels de Longhi — gestes fins, grâces évaporées — il pâlit. Dans une vitrine claire, posée sur des étoffes aux teintes effacées, une tête blême de dogaresse le regardait fixement. C'était un moulage en cire exécuté après la mort de Catherine

Venier, femme de Foscari. Le masque tout blanc, donnait une impression de rigidité effrayante, d'au-delà. Des couleurs que l'on avait agilement disposées pour faire croire à la vie, seule la pourpre des lèvres subsistait comme chez l'autre. Et les yeux regardaient fixement, mais sans voir. La cire opaque de leurs prunelles était à la fois superficielle et profonde, elle semblait un abîme, un abîme voilé, comme chez l'Autre, comme chez Contarinetta. Jacques eut un tressaillement. Il lut la notice dans un guide, ne trouva aucune analogie évidente de parenté entre cette Catherine Venier et Contarinetta. Mais il n'en garda pas moins le symbole de cette tête raidie, de cette tête qui avait l'air de sortir de l'Eternité. Et il frémit à la pensée du baiser, comme s'il avait ressenti le contact humide et glacé de ces lèvres, de ses lèvres !...

Un autre jour, il se fit conduire en gondole au cimetière. Ce jour-là, il faisait gris et calme.

Un ciel de limbes où les enfants vont succomber. Pas une feuille ne bougeait le long du canal qu'il suivit ; En passant devant les jardins du Palais Tiepolo, aucune fleur ne remuait, aucune ne s'ouvrait. Par instants, une feuille morte tournoyait dans le silence. L'heure était si tranquille que le bruit des vagues lui entrait jusqu'au cœur. Il se fit conduire en gondole au cimetière. Quand il arriva à la Fondamenta Nuova, près de San Giovanni et Paolo, et qu'il aperçut l'îlot entouré de murs en brique rose, des larmes lui montèrent aux yeux. Il lui semblait suivre un vague cortège. L'enterrement d'un oiseau... Sous la poussée vigoureuse des gondoliers, sa barque fuyait, comme si, de suite elle avait voulu s'alléger, atteindre le champ des morts. Au loin, partout, la lagune, la lagune désolée, les eaux lourdes. Il y avait de longues bandes roussâtres, des herbes desséchées qui lui donnaient l'aspect d'un étang immense. Murano et Torcello poin-

taient leurs clochers comme des tours émergeant d'un désert. Des oiseaux tournoyaient et des fumées s'enfuyaient vers le Sud. Encore de longues bandes roussâtres, l'eau lourde et, seuls animateurs de ces espaces, des pieux, pour indiquer des passes, des pieux aux têtes noircies, qui réunis en faisceaux semblaient des serpents se mordant sur la mer.

L'île du cimetière dominait, se révélait la souveraine de ces lagunes. La gondole avait accosté et pendant une heure mélancolique, Jacques visita des tombes, déchiffra des noms taillés dans le marbre ou simplement mentionnés sur une croix noire, pria pour quelques-uns des morts. Dans la galerie calme qui fait ressembler le cimetière à un cloître dont les moines seraient endormis, il lut sur une plaque de marbre mauve :

Il avait l'âge où l'on aime
Il est parti sans aimer
Ayez pitié de lui, Jésus !

Et pour cette petite âme d'enfant, presque pareille à la sienne, pour cette pauvre petite âme sans amour et sans apothéose, longuement, comme une offrande, il pria...

Et dans sa prière chantait l'Hymne à la Vie, l'Hymne au bonheur. Comme si le jeune enseveli pouvait l'entendre, il lui décrivait, mu par une affinité secrète, le triomphe du soleil que la mort ne remplace pas... Ayez pitié de lui, Jésus!... Il lui parlait des lèvres brûlantes à la première caresse, du cœur lyrique au premier rêve... Ayez pitié de lui, Jésus!... De la douceur tendre d'un souvenir, quand ce souvenir est joli comme un geste d'amour. Ayez pitié de lui, Jésus! Il lui décrivait le triomphe du soleil.

Mais lorsqu'il revint à la barque, une immense tristesse l'étreignit.

Une semaine s'était écoulée ainsi. De nouveau, les cloches avaient tinté, les églises s'étaient ouvertes; de nouveau Jacques vit, sans oser entrer, le porche sombre de Saint-

Zaccharie où des femmes pénétraient en se signant, sous le regard des images. Et, ce jour-là, Jacques, comme au retour du cimetière, avait senti son âme mélancolique jusqu'à la mort. Notre-Dame, oh Notre-Dame! Cette ville, sainte par son passé, grandiose par son culte, cette Venise historiée comme une icône, comme une idole, l'étouffait, le prenait à la gorge. Il éprouvait l'angoisse de ceux qui sont seuls en mer. Le lendemain matin, l'impression de lumière blonde et de soleil le réconforta. Sforzi, très occupé par la vente d'un tableau qu'il avait à l'Exposition (le premier qu'il casait, mon cher), Sforzi avait prévenu Jacques de ne pas l'attendre pour déjeuner. Alors Liéven sortit de bonne heure, fit un tour jusqu'aux jardins du Lido où déjà, en marchant, on entendait craquer les feuilles mortes. Puis il revint vers la ville, vers la place Saint-Marc. Les sonneurs de bronze venaient de frapper midi sur la tour Étoilée. Des touristes, le Baedeker sous le bras, regar-

daient la basilique, tête en l'air. Mais ce qui était joli, ravissant à voir, c'était des jeunes filles, des girls anglaises donnant à manger aux colombes avec un geste enfantin, peureux presque. Sur les marches des grands mâts dorés où jadis flottèrent les bannières de la République, le torse en arrière, appuyées contre les portants de bronze d'où jaillissent les hampes, toutes, uniformément blondes et roses, tendaient leurs mains ouvertes. Les oiseaux, perchés sur leurs bras, sur leurs doigts, sur leurs épaules mignonnes donnaient des coups de bec en agitant leurs ailes. Et chaque fois qu'une petite patte en corail effleurait leur peau nue, c'était des cris, des rires ! Oh, le joli geste de girl...

— N'est-ce pas qu'ils sont jolis à voir les pigeons sur la Piazzetta, lorsqu'on leur donne des graines ? avait dit Contarinetta l'autre jour. Si elle avait été ici, parmi ces blondes... quel coup d'œil !

Il alla déjeuner rapidement à la Bella Vene-

zia, erra de nouveau sur la place Saint-Marc. Il éprouvait un sentiment si étrange de solitude et de chagrin qu'il se dirigea vers la basilique pour y prier comme un enfant. Il pénétra dans l'atrium dont les voûtes bosselées d'or s'éclairaient de reflets et de lueurs. Il pénétra dans l'atrium en même temps que quelques-uns des oiseaux, et sentit au-dessus de sa tête et parmi les mosaïques précieuses passer la douceur de leur vol. Puis il dépassa le porche dont les pierres semblaient soulevées par les siècles et entra. Un long rayonnement clair fusait par l'ogive centrale, celle contre laquelle s'érige le quadrige rapporté d'Orient par les Vénitiens victorieux. Et tout d'abord Jacques ne vit, dans ce rayonnement que des éclairages d'émail et de mosaïque et de ciselures qui rutilaient. Comme une fleur mystérieuse, le luminaire du centre découpait sa triple croix grecque dans ce sillon de soleil. Au fond, le chœur apparaissait, avec sa galerie merveilleusement à jour, ses

apôtres de marbre noir et blanc, si vieux que tout cela se fondait en une teinte uniforme, polie à certaines places par les frottements adorateurs, pareille à de l'ancien ivoire. Au-dessus de lui, recouvrant les colonnes massives et les voûtes profondes, la mosaïque, vivante cuirasse d'écailles et de verres, la mosaïques luisait. Il y avait des scènes de la vie du Christ où, dans les plus primitives, il apparaissait maigrement dessiné à la manière byzantine, une étole blanche semée de croix rouges, une étole au cou tranchant sur la tête brune, sur les cheveux qui flottaient. Jacques eut de la pitié et de l'amour pour ce Christ au regard prophétique et qui semblait apaiser les apôtres. Dans des scènes postérieures, il s'envolait vers le ciel, de son tombeau vide, avec des gestes à la Titien. Et Jacques se souvenait du soir où, en apercevant Saint-Marc au coucher du soleil, il avait murmuré : « Saint-Marc, avec ses porches et ses absides, pareils à d'énormes coquillages grands

ouverts... ». Il s'arrêta devant une des chapelles latérales consacrée à la Vierge, merveilleusement ornée par le bolonais Rizzo. La Vierge assise sur une cathèdre haute, toute entourée d'anges, souriait à son fils. Par une conception délicieuse, très humaine, le peintre faisait briller des larmes dans un des yeux. C'était naïf et charmant. L'œil mouillé était l'œil de gauche, l'œil qui correspond le plus au cœur. Et à cette mère, moitié souriante, moitié douloureuse, Jacques offrit un regard de reconnaissance et d'émoi... Il était plus calme à présent et réfléchissait. Qu'allait-il faire? Tenaillé par l'absente, son désir de revoir Contarinetta le hantait. Il était impossible qu'elle le reçut mal, c'est-à-dire avec indifférence. Dans la vie de l'aveugle, il avait désormais une place, une petite place peut-être, et son souvenir serait protégé par l'aveugle à son insu. La jeune fille, si elle l'aimait, l'aimait par cette prescience divine de l'Amour, à cause du son de sa voix, de la dou-

ceur de ses gestes, de cette douceur qu'on entend, de la caresse qui planait autour de lui. Mais aucun autre n'était désormais capable de paraître plus beau ni meilleur. Quand on regarde, ce sont des lumières que l'on compare : quand on entend, ce sont des organes. Et l'organe de Jacques frémissait de tendresse et de douceur. La tendresse éclose dans son cœur vibrait dans chacune de ses paroles, comme un oiseau peureux. La Contarinetta, avec son inocence de vierge, ne s'en était-elle pas aperçue ?... Ses lèvres ne tremblaient-elles pas d'abord, ne s'apaisèrent-ellepas ensuite à ouïr cette musisique ?... « C'est moi, je suis venu, n'ayez pas peur ! »

Et puis, il lui avait annoncé, dans sa folie, dans son délire, il lui avait annoncé sa demande en mariage. Il lui avait fait briller à l'imagination leurs fiancailles de princes de légendes, leur mutuel serment d'amour. Qu'allait-elle penser de son silence ? Il fallait y aller.

Jacques regarda une derniere fois la Vierge, la Vierge de Rizzo. Ses yeux malgré les larmes étaient radieux de félicité. En avril, à sa venue, il se rappelait avoir vu une femme prier ardemment cette Madone... mais elle pleurait de misère. D'une main, elle tenait droit un cierge, un pauvre cierge, que ses économies n'avaient pas pu acheter bien gros ni bien clair, de l'autre, avec un scapulaire, un bonnet de bébé, une relique. Jacques apprit par la suite que cette femme, veuve et sans personne, venait de perdre son dernier-né. Elle avait une résignation dans ses regards, une résignation dans ce geste avec lequel elle tendait à Notre-Dame ce qui lui demeurait du disparu... Notre-Dame des morts... oh Notre-Dame !

Aujourd'hui, la Vierge avait dû faire une bonne action nouvelle, intercéder pour l'âme légère, accueillir la supplication. Elle semblait, malgré ses pleurs, resplendir d'une immense félicité.

Alors, Jacques sortit et prit à travers les ruelles le chemin du palais Labia...

Il suivit la Merceria animée de boutiques et de passants et vit à l'étalage d'un libraire son premier livre de vers, pastiche de ce XVIIIe siècle dont il se plaisait, enfant, à deviner la grâce. Ç'avait été pour lui une chose innée, comme un atavisme direct de son grand aïeul, le Maréchal. Bambin, lorsque son père était en garnison à Versailles et qu'il allait faire des promenades et des pâtés au petit Trianon, saisi malgré sa turbulence, saisi d'une émotion indéfinissable pour ce calvaire où une Reine de France avait agonisé, au milieu de quelles bergeries, de quelles chansons légères, il arrêtait ses jeux, cueillait des fleurs. Un jour, sa mère le suivit, le vit entrer dans les petits appartements, et déposer cette brassée odorante sur la courte-pointe de la Reine, avec un respect infini. Il passa, heureux de savoir son livre de franche jeunesse et de tendre passé à

Venise, à Notre-Dame des reines mortes. Puis, ayant traversé plusieurs canaletti, il fut sur la place Goldoni, laissa à gauche le Rialto, le Rialto grouillant avec son cintre chargé d'étalages et de maisons, pareil au dos courbé d'un reptile. Il entra dans les premières rues du Ghetto qu'il reconnut aux faces soufflées et pâles des habitants, aux inscriptions hébraïques, aux boucheries rituelles, d'où s'exhalait un fade relent. Un pont encore, et le palais Labia dressa sa masse imposante, les cariatides de ses colonnes blanchies et rongées par le temps. Comme il allait vers la porte, il remarqua la silhouette de l'Aïeul, toute cassée, sur le ponton du Vaporetto. Le profil se distingua un moment, le profil accentué de Charles X et de Canova, se distingua sur le fond rose et roux d'une digue desséchée. Jacques hésita. Ne fallait-il pas remettre sa visite? Mais le désir de connaître à son égard les sentiments de la jeune fille l'emporta. Elle était seule? Tant mieux.

Sous la sauvegarde de la vieille gouvernante pour qui le français était du jargon, on causerait... Et puis, la vision de Contarinetta assise à sa fenêtre, soignant ses fleurs, lui apparut plus radieuse et plus enfantine. Alors, avec la même peur, avec la même timidité, il monta le grand escalier désert. Le bruit de ses pas sur les dalles lui semblait quelque chose d'impressionnant.

— Puis-je voir un instant Mademoiselle ? demanda-t-il à la bonne qui vint ouvrir... Le temps lui avait paru si long jusqu'à ce qu'elle arrive !...

— Oui Monsieur, si vous voulez vous donner la peine d'entrer.

Il pénétra comme on franchit le seuil d'une église. Elle était là, il allait la voir. Jacques l'évoquait dans ses poses habituelles. Il essayait de retrouver le timbre de sa voix. Comment l'accueillerait-elle ?

Et le salon lui ayant été indiqué, il en passa

le seuil ; Contarinetta debout l'attendait. Sans un mot il lui prit la main, sa petite main fine comme une palme, religieusement.

— Bonjour ! pour venir vous attendiez le soleil ?

— Bonjour... vous êtes jolie, aujourd'hui... non je n'attendais pas le soleil, le soleil est en vous.

— Vous savez que grand-père est sorti..... juste à l'instant... quel ennui !

— Je le sais, Ninette.

La jeune fille eut un mouvement.

— Vous me permettez de vous dire Ninette ? C'est un nom de petite sœur... Je le sais, Ninette, que grand-père est sorti. Tout à l'heure en entrant, je l'ai vu sur le ponton du vaporetto, avec sa canne ancienne, à béquille d'argent. Il ne m'a pas reconnu. J'ai hésité un peu et puis je suis monté. J'avais tellement le désir de vous voir.

— Cependant il n'y a pas si longtemps que

vous êtes venu. D'abord ici, le jour où je vous ai montré les fresques et puis à l'église, c'était hier.

— Moi, je trouve qu'il y a si longtemps...

— C'était hier. Comprenez... Quand la nuit dure toujours, tout semble près, surtout le bonheur... Oui, je vous le dis... Surtout le bonheur. La lumière fait naître la distance. L'oubli provient, je crois, de la magie du soleil. On passe, on regarde, on est ébloui. Le lendemain à l'aurore, l'aurore efface le souvenir.

— Alors, vous vous souvenez, Ninette... et vous appelez cela le bonheur? Je vous remercie du fond de mon âme. Jusqu'à vous, avant de vous connaître, j'avais aimé, mais pas d'une ardeur pareille. Est-ce la splendeur éteinte de vos regards qui vous rend à la fois douce et lointaine, est-ce le passé somptueux de Venise qui vous couvre comme d'un manteau de Reine, est-ce simplement votre beauté mignonne, votre jeunesse... Mais en vous approchant je tremble

et j'adore, ainsi qu'on tremble et qu'on s'agenouille devant un miracle.

Jacques entraîna la jeune fille dans le rayon de lumière qui dorait le balcon. Il la fit s'appuyer contre le marbre entre les ciselures duquel des fleurs ouvraient leurs joyeux calices.

— Venez, venez dans ce décor qui exalte votre charme, tout près des fleurs dont vous êtes l'emblème, tout près des fleurs dont vous avez les parfums. Parlez-moi...

— Il me semble Jacques, que je vous ai moi aussi attendu toute ma vie. Et pourtant comme notre rencontre est frêle, comme notre amitié est passagère ! Je ne sais pas qui vous êtes en image, vous m'ignorez en réalité. Vous ne connaissez que mon visage. Mon âme, l'avez-vous devinée ? Lorsque nous nous séparerons... peut-être !..

— Ninette, interrompit-il, vos yeux s'ouvriront et verront, votre vie sera la mienne...

— Lorsque nous nous séparerons vous m'oublierez, parce que le visage change et que le temps l'efface... Mais j'aurai la mémoire fidèle de vos paroles où vibrait l'enthousiasme, la foi, la poésie... Je m'imagine que vous êtes l'incarnation de ce que vous dites. Je vous vois comme je vous entends...

— Alors, écoutez-moi, écoutez-moi, Ninette. Croyez-vous... Croyez-vous que grand-père consente à me donner votre main ? Je suis sans expérience et sans savoir... Mais je vous aimerai tant ! Je vous le jure. Maintenant je voudrais accomplir de grandes choses comme les chevaliers d'autrefois. Je désirerais partir pour les terres lointaines et revenir après des années, vous trouvant toujours aussi belle, aussi jeune, aussi fidèle, moi-même étant demeuré le même. Je désirerais partir et vous rapporter comme en triomphe des conquêtes et du butin et des fleurs inconnues pour parer vos cheveux. Ce temps là est fini, on y croyait lorsqu'on con-

naissait la douceur de croire... Aimez-vous les histoires ?..

— Oh ! si je les aime. Grand-père m'en raconte encore souvent. Tenez par les mois d'hiver, aujourd'hui que nous n'avons plus nos villas en Sicile ou là-bas dans la campagne, il nous faut demeurer à Venise. Venise est triste en hiver. D'abord le ciel est gris, si bas qu'on y sent palpiter ses prières. Et puis il n'y a guère de monde. Les gens partent vers le soleil. Nous sommes seuls. Les salles doivent paraitre plus hautes et plus vieilles. On allume un feu de longues bûches, de ces bûches dont les écorces flottent sur les fleuves et viennent des montagnes. Grand-père s'asseoit à côté et sur nos deux visages dansent par instants des lueurs tièdes. Quand j'étais plus petite, il me prenait sur ses genoux et caressait mes joues tout en parlant. Maintenant je m'assieds en face de lui, en grande personne. Il a des histoires merveilleuses comme les Mille et une Nuits.

— J'ai eu aussi un grand-père et des histoires. Grand-père est mort, les histoires sont mortes. Mais je suis content de savoir que vous les aimez. Quand on aime les contes, c'est de la religion qui sommeille, de la religion pour le souvenir, pour le passé. Je vous disais que je voudrais partir comme au temps des contes... vous rapporter des conquêtes... des toisons d'or... si cela n'est plus, le départ aura lieu quand même et la toison sera lumineuse. Vous serez ma femme et mon amante. Ce qui frémit en moi, vous l'exalterez, mon enthousiasme et votre beauté feront des chefs-d'œuvre. J'ai toujours rêvé d'écrire un doux roman d'amour. Nous l'écrirons en longs baisers.

Jacques se sentait brûlé par la fièvre. Le voisinage de la jeune fille le transfigurait. Ce n'était plus l'émotion quasi divine dont il était remué auparavant, c'était une ferveur enlaçante et sensuelle. Les lèvres de l'enfant l'hallucinaient comme à l'église. Il ne pensait pas à

mal, le faire lui paraissait tout naturel. On ne croit pas faire mal quand on est jeune...

La vieille gouvernante, lassée de ne pas pouvoir comprendre, les avait laissés en tête à tête. Le silence les unissait, rapprochait instinctivement leurs deux êtres. Sans s'être encore approchés ils mêlaient leurs souffles et leurs veines se rythmaient d'un même battement. Alors, de même qu'à l'orgue il la prit comme un enfant qu'on berce, elle appuya sa tête blonde sur l'épaule de Jacques... Ses yeux voilés semblaient en extase. Jacques chercha ses lèvres. Mais elle se raidit, s'échappa...

— Laissez mes lèvres. Embrassez-moi sur le front, c'est là que m'embrassait maman. Dites, laissez mes lèvres.

Il la reprit, tremblant un peu...

— Venez ce soir sur le Grand Canal, murmura-t-elle en se dégageant comme une tige palpitante. Vous m'y trouverez avec grand père. Nous parlerons d'avenir. Adieu...

VII

SOUS LA NUIT ÉTOILÉE...

Sous la nuit étoilée où le ciel luit d'un bleu invraisemblable et profond de saphir, Venise s'allume, fantasque comme une courtisane. Le grand canal bordé de ses palais, depuis le Rialto jusqu'à la Jiudecca est sillonné de barques lumineuses, fleurs vivantes et rampantes, pareil à un collier oscellé de lueurs. Par instants la lune, frangée de nuages lourds que le vent déchire, éclaire l'eau, baise les vagues. Et l'on voit naître, découpant les gondoles et les pieux

de bois, de longues trainées de nacre. On dirait qu'un semeur en passant a jeté des perles. Des musiques lointaines chantent. L'atmosphère est d'une douceur étrange, chargée de langueur orientale, de chaleur, de caresse. Venise, au murmure, à l'appel de ses lagunes, s'offre, tend les bras et c'est une luxure effroyable, déchainée soudain sur les murs croûlants, sur les médaillons de marbre, sur les ciselures, sur les moindres pierres. Des vignes vierges, près du palais Dario, semblent des blessures. Et le palais Dario lui-même, comme fatigué de ses parures, agonisant de beauté et de vieillesse, évoque une vieille à genoux, pâmée, et dans un râle. La débauche d'un Tintoret, les cris du Titien, mêlés à la candeur de Bellini et à l'envolée de Tiepolo sont latents dans ces ruines grandioses et s'éveillent à la nuit. Le tombeau s'ouvre jusqu'aux étoiles et les morts ressuscitent. La ville unique au monde par sa noblesse et par sa vieillesse, cette noblesse de l'histoire, la ville

unique parée de ses palais, de ses églises, de ses statues soulève le bronze de son cercueil, telle qu'une morte embaumée. Et surgissant avec la vision des Doges, des mercenaires, des sénateurs, des galères, avec la vision héroïque et merveilleuse où flotte une odeur d'Orient, de légende, de conquète, surgissant avec Dandolo, Colleone, Foscari, et Boccherinetto, la papillotante histoire d'une Venise adorable et rocaille, masques blancs, presque lunaires, tricornes et longs manteaux, patriciennes à paniers, jolies traînes que tient un nègre, singes, tripots, princes... et falbalas à damner Fragonard !

Tout à coup des cloches lointaines, des oiseaux qui passent, un silence, puis un murmure, puis des voix, des douceurs mordantes et morbides de guitares. Et au détour du canal, venant du Rialto, une barque longue et sombre, où chantent des bohémiens. Bohémiens à coup sûr, avec leurs silhouttes désossée, inquiétante presque. Les femmes accompagnent, assises sur le

bordage, accompagnent en frottant de l'ongle d'épineuses guzlas. Les hommes chantent. Un enfant de quinze ans, pas plus, d'une beauté ambigüe et merveilleuse, debout à la proue, comme se dressant sur la mer aux flammes multicolores des feux de bengale, la tête raidie se renverse en délire… énivré de lui-même. Et la lune le revêt d'un suaire pâle, comme d'une lente caresse blanche. Tout autour des chanteurs des nuées de gondoles, les suivant telles que des hirondelles d'eau, telles que des iris noirs coupés dans des contrées fabuleuses. La voix mélancolique et âcre prend des résonnances tragiques avec le silence. Maintenant les feux de bengale se sont éteints, minces floraisons de rêve, éclatantes lumières. Il ne reste plus que des torches dont la fumée noire éperduement tourbillonne et rehausse les choses d'un relief d'eau-forte. La voix devient moins claire et plus triste, les mots s'arrêtent et sanglotent, toujours plus âcres, toujours plus nostalgi-

ques. Que dit la chanson, que pleurent les paroles ?... Sur des rythmes entrecoupés, sur des motifs convulsés, ce sont des plaintes, ce sont des plaintes. Douleur dont s'harmonise ce fantôme, effroi dont se pare cette ville. Or et lumières, ruines et fumées, palais et lagunes, ensevelissement et tombeaux, ne croirait-on pas assister à la messe des morts, à la messe d'une morte? Voyez aux désastres des étoiles si l'on ne porte pas quelqu'un au cimetière, palpitante, effroyable apothéose. Venise entière se lève de sa pourriture merveilleuse et tend les lèvres. Des oiseaux qui passent. Un murmure... Et des orgies roulent sur les nuées, des têtes sanglantes et des spasmes. Les anges de pierre menacent et s'envolent. Les clochers d'or pointent pareils à des bijoux monstrueux, la lune saigne sur les vieux toits... C'est l'heure des apothéoses et des agonies... Venise se lève sur les canaux d'ombre de sa tombe, comme une tragique ressuscitée.

Jacques et Contarinetta, Sforzi et le marquis de la Spezzia, dans une gondole, suivaient la sérénade. Sforzi et le vieux marquis continuaient à deviser d'aventures galantes, Sforzi surtout, racontant une nuit d'amour où, dans un des plus anciens et des plus nobles palais de Venise, il s'était livré avec deux autres couples à des orgies quasi romaines. Jacques et Contarinetta, assis sur les marches, à l'avant, la main dans la main, rêvaient. Lui regardait les yeux de la jeune fille et les astres, elle les devinant presque, lui les unissant dans un baiser. Ils se disaient des choses très douces et très simples, tout entiers à la joie de se revoir. Un désir muet errait sur leurs lèvres et le vent emportait leurs paroles. Par instants Contarinetta souriait, d'un sourire où voltigeait son âme. Jacques grisé par son rêve se souvenait n'avoir jamais connu de joie meilleure, et, comme lorsqu'on est vraiment heureux, n'avait à l'esprit que des chansons tranquilles, que des caresses

et de l'amour. La musique leur arrivait un peu mystérieuse et voilée. La mélodie bohémienne du chanteur sauvage et triste, parfumait leur cœur d'un vague oubli. Ils étaient l'un à l'autre, extasiés d'eux-mêmes. La jeunesse et la beauté, ces deux sœurs divines, semblaient les avoir choisi? Parmi ces splendeurs déchues dont ils évoquaient la gloire, entre ces murailles en ruines et ces églises caduques, ils personnifiaient la force éternelle de la Vie.

— Prenez-moi la main, murmurait Contarinetta toute chancelante, une fois vous m'avez dit que vous prenez vos sœurs ainsi par la main pour leur raconter des légendes. Et vous m'aviez dit que souvent, elles venaient dans la chambre où vous travailliez, près de Paris, à la campagne; alors vous sentiez naître les rimes les plus fines et les plus délicates rien qu'à la pression tiède de leurs mains autour de votre cou.

— Voici ma main sur la tienne, écoute notre légende, répondit Jacques.

Et comme leur gondole était arrivée avec le cortège des autres barques en face de la Salute, dont les volutes de marbre apparaissaient au clair de lune pareilles aux roues d'un char abandonné, comme le golfe et la Jiudecca s'étendaient à leurs yeux dans une pose lauguissante et superbe, pareils à un verger d'or, Jacques parla...

Il n'y avait sur terre ni princes ni douces fées. Des lacs murmurants, des plaines empourprées, des bois remplis d'oiseaux, le miracle avait fui. Les hommes à la chasse du Progrès avaient tué la Poésie. Et c'était fini d'entendre au bord des mers chanter les sirènes, palpiter les sylphes entre les roseaux souples. Les garçons ne parlaient plus aux filles et, avec le baiser, le rire avait disparu. Les vieilles grand'-mères racontaient cela en grognant et brandissaient leur canne. Cela, rien n'y faisait. Le Roi printemps était mort.

Alors on commença à désespérer. Dans une

seule ville on avait gardé la Foi. Eloignée des autres — isolement splendide — elle était bercée le jour par la clarté du soleil, le soir par la rumeur de ses rivages. Cependant dans cette ville, comme dans d'autres, le Printemps était mort. Un soir une musique étrange s'éleva sur les eaux. Un enfant chantait, beau et pâle comme Jésus. Dans ses modulations vibraient des appels et des prières. Ceux qui l'entendirent furent saisis d'un atroce désir. Partout où ils rencontrèrent des hommes, ils leurs poignardèrent le cœur et l'arrachèrent des poitrines saignantes. Et ils revenaient vers le chanteur et lui offraient les trophées. Lorsque la barque où il jouait fut pleine jusqu'au bord, il partit sans qu'on sut jamais sa destinée, vengeance incarnée de l'amour... Jacques se tut... Vengeance incarnée de l'amour, répéta Ninette comme en rêve...

... Et le vent emportait leurs paroles...

Comme Jacques parlait, surgit dans l'ombre

comme un calice de lys immense la voile d'un bateau venant du large. La nef disparaissait, noyée par la nuit. Il ne s'ouvrait que cette voile, cette voile s'ouvrait jusqu'aux étoiles. La barque passa, éclairée à l'arrière d'un feu jaune pareil à une topaze scintillante. Un homme penché sur le feu semblait exhaler son âme dans la flamme. La barque passa. Et voici que derrière elle, une voile surgit, plus sombre celle-ci, tout à coup sanglante au clair de lune. Brusquement, une vision fabuleuse emplit le cerveau du poète, et ses lèvres se turent et se tut la légende. Au loin, plus loin encore, la lagune où flottaient de lentes traînées de nacre, la lagune était semée de voiles analogues, d'immenses calices de lys. Lys pâles et lys rouges, lys de candeur et lys d'agonie. C'était la rentrée des pêcheurs. A ce moment et dans ce lieu, avec le ciel fantastique dont les nuées ressemblaient à des galères en déroute, on eut dit que les vagues symboli-

saient non une arrivée mais un départ, un départ de rêve et d'amour, un départ lent et doux au clair de lune, vers Cythère endormie.

Jacques et Ninette sentaient dans leurs mains réunies trembler leur âme et leurs désirs. A l'arrière, le marquis recroquevillé, le menton sur sa canne racontait encore, en esquissant de temps à autre des gestes chevrotants et discrets. Sforzi n'écoutait plus et regardait. D'ailleurs il s'était vite aperçu de l'aventure dont il était le témoin sentimental. Les voiles de Chioggia étaient passées. Elles glissaient vers le Rialto et disparaissaient une à une, comme des goelands de songe entre les palais du grand canal.

Jacques les yeux tournés vers la jeune fille gardait une immobilité triste. Contarinetta se rapprocha de lui, écouta, sentit cette tristesse. Et elle lui dit :

— J'ai entendu tout à l'heure de grands frissons courir...

— C'étaient des voiles, les pêcheurs des lagunes.

— Et depuis que ces frissons sont morts, je n'en ai plus senti que vous...

La nuit et ma nuit en restent vides... on croirait attendre quelque chose de mystérieux. Pourquoi êtes-vous triste ?...

La dernière nef s'était évanouie, là-bas, là-bas, dernier aveu, dernier rêve, suprême apothéose...

Les yeux vers les astres, le cœur tout palpitant, Jacques répondit :

— Ce soir, je vous aime trop pour vous sourire...

VIII

LA PRIÈRE

— Venez ce soir sur le grand Canal. Vous m'y rencontrerez avec grand'père. Nous causerons d'avenir..... Telle avait été sa prière. Et Jacques se souvenait par ce lendemain clair, par ce matin ensoleillé de l'heure passée la veille, en muette union, en caresses d'extase. Il se souvenait de l'heure et de son silence, de l'histoire interrompue par le passage des barques, de la nuit sur tout cela. Une fois de plus il n'avait pas osé. Sa jeunesse comme honteuse n'avait pas voulu s'offrir. Et puis il sentait naître en lui

une pensée mauvaise et dont brûlait sa chair, toute. Se marier avec une aveugle, à son âge, s'unir à la nuit pour l'éternité vivante... D'ailleurs sa mère ne voudrait pas et lui non plus. Lendemain d'amour, lendemain de fête, il éprouvait une lassitude, un vague besoin d'oublier, de se reprendre. Et pourtant il aimait Contarinetta et, comme son esprit était flexible, par cela même contradictoire, la beauté d'être fiancé à Juliette sans regards, à Juliette privée du ciel, la beauté de cette innocence et de ce malheur le charma. Ce désir et la pensée mauvaise qu'il avait eue, communément, se mêlèrent. Et il en devint soucieux et triste. Malgré la ville lumineuse il rêva de mélancolie. Il ouvrit sa fenêtre, il aperçut le Palais-Royal et ses jardins dont les feuilles étaient rousses. Tout près de Saint-Georges-Majeur, les arbres étaient complètement défeuillés. Une odeur amère et douce de chrysanthèmes flottait, unie au parfum âcre de la vie. Jacques de nouveau

pensait à l'automne. L'automne agonisante. L'année dernière, en France, à pareille époque, il allait souvent se promener dans les forêts, soit à Compiègne, soit à Fontainebleau, quelquefois aussi plus près de Paris, dans les bois et dans les anciens parcs royaux, à Saint-Cloud qui garde un souvenir d'incendie et de douleur, à Versailles qui forme un écrin à la mort. Oh, les bonnes courses silencieuses où il parcourait les sentiers, hardiment les matins, fouetté au passage par les branches, le visage caressé par les fils de la vierge qui flottaient, tout cela dans une craquelure de feuilles, de feuilles jonchant la terre. Sa poitrine respirait l'air froid, dilatée elle même au coucher du soleil. Des feux flambaient à l'horizon, dans les champs et dans les plaines on allumait des herbes mortes. Un train sifflait du côté de Paris. Parfois aussi de sonores clameurs, des clameurs distinguées à peine. C'était Paris, pourtant il était si loin Paris!... Oh, les bonnes courses dans la forêt...

Ici les seuls feuillages d'or montraient la langueur de l'automne. Venise, fermentation sublime, gardait son ciel bleu, sa lumière, sa joie. Le regret caché qui naît en France avec octobre n'existait pas. La vie demeurait calme, enveloppante et facile. La lagune pailletée de soleil avait l'air de jouer avec des perles. Jacques subit la fascination de l'eau. Le souvenir des barques, des voiles apparues la nuit lui revint, et son ancien désir de visiter les mers mortes. Torcello Burano, Saint-François-du-Désert l'attiraient. S'il prenait une gondole pour y aller? Quel dommage de ne pas être avec Ninette... Et pourquoi pas... Le Marquis della Spezzia voudrait bien peut-être? Le temps resplendissait. Jacques prit une plume, bâcla deux lignes, descendit et trouva un facchino pour aller porter sa lettre; puis il se mit à la recherche d'une jolie gondole, le cœur vibrant d'espoir, comme la lagune qui vibrait de soleil...

Une demi-heure après le facchino revint,

rapportant la réponse. Le vieux marquis était souffrant mais confiait à Jacques sa nièce... Vous êtes trop jeune et trop sincère pour que je n'ai pas confiance en vous, disait-il dans sa lettre... Voici Ninette.

Jacques crut sauter de joie. Il riait tout seul, et d'une voix enfantine appela son gondolier.

— A la Frezzeria, commanda-t-il, tâchez de vous en approcher le plus près possible.

— Subito, signor, subito.

— Et deux gondoliers, pour aller plus vite !..

Alors sous l'impulsion vigoureuse, la petite barque fila comme un duvet léger. Elle glissait agilement et tournait les canaux en courbes gracieuses. Jacques tout à son bonheur — l'avoir elle seule, quel joli rêve — ne distinguait des palais entrevus que des éclats de lumière. A la Frezzeria il descendit, entra chez un fleuriste.

— Quanto ? Il tenait dans ses bras une énorme gerbe d'œillets pourpres. — La bonne femme, devinant un amoureux se disputa avec lui, pas

mal, avant d'établir un prix convenable. Jacques revint en courant vers la gondole, avec les fleurs.

— Au Palais Labia, dit-il. Il s'assit sur les coussins noirs et son cœur fut dans un berceau. Tout un rêve en baiser chantait à ses oreilles, un rêve idéal et latin avec un décor de mer bleue, d'oliviers, de lumière et de musique. Un instant, sa gondole fut croisée par une autre gondole où une femme souriait du rire énigmatique et vague de la Joconde. Comme il tournait la tête il vit l'entrée du palais Barbarigo ancienne demeure de Browning, et sur la façade aérienne, entre les colonnes de marbre, des bouquets de lauriers. Ces lauriers et ce marbre se reflétaient sur l'eau. Et la femme souriante avait souri dans ce reflet. Jacques songea à la gloire du poète anglais, à cet exalté d'amour et de soleil que l'amour et que le soleil avaient enlevé à son pays. Que restait-il de lui en plus de ces chaumes ? De la pierre, des lauriers. Et jusque dans la nuit, ces lauriers fleu-

rissaient d'un sourire. Sa passion pour Contarinetta se dessina pareille, utile à son bonheur, nécessaire à sa gloire future. Et mentalement, il se donna à elle pour jamais, en une offrande. Lorsqu'il fut arrivé au Palais Labia et que Ninette vint vers lui toute blanche, il l'accueillit comme l'étoile du matin.

— Je me suis mise en blanc pour que vous me voyez de plus loin, dit-elle. En descendant dans la barque, elle effleura de la main la jonchée des œillets. Oh ! les jolies fleurs continua-t-elle de sa voix chantante... Jacques avait jeté dans la barque son bouquet pareil à des gouttes de sang, il l'avait semé comme un tapis odorant sur les coussins, sur le tapis.

— Oh, les jolies fleurs !...

— Comme vos lèvres et comme mon cœur...

Ils avaient dépassé le Ponte dei Mendianti. San Giovanni i Paolo, l'Hopital dressaient derrière eux leurs silhouettes fines. La lagune s'étendait grise et fluide. Tout près, en face,

tranché par le fer aigu de la gondole, le cimetière mettait sa tache rose ; et des oiseaux blancs, ces mouettes de Venise plus légères et plus lentes que les autres, volaient au-dessus des murs pourpres. A l'horizon s'étendaient des bandes étroites et longues. Le clocher de Torcello se penchait sur la mer. Saint-François caché par les cyprès s'éclairait de soleil. La lagune calme, unie comme un miroir, reflétait le ciel doux d'octobre et, comme la gondole glissait sur ce reflet et sur ce calme, il leur semblait monter au ciel. Jacques assis à côté de Ninette la regarda au moment où ils dépassaient le cimetière. Il unit par la pensée ces yeux bleus et ces murs clairs, tous deux des tombeaux. Et se soulevant jusqu'à elle il lui baisa les paupières d'une façon si délicate et si divine que Contarinetta frémit brusquement.

— Vous avez promis à grand-père d'être sage, mon chevalier, dit-elle.. C'est joli n'est-ce pas, les endroits que nous traversons. Autrefois je

les ai connus et j'en ai été heureuse. Maintenant je les devine à leurs caresses, à la tiédeur de leurs parfums...

Jacques à son tour frissonna, car l'aveugle se trompait à cause de son infirmité. Ce n'était pas joli, les endroits traversés et ils ne pouvaient rendre heureux. Et leur caresse était sauvage, et leurs parfums ceux de la mer... Murano avait disparu en cachant le cimetière dont la vue obsédait Liéven. Murano et ses verreries, île et fumées étaient loin derrière la barque : le désert d'eau, presque marais, presque pleine mer les enserrait de ses eaux livides, de ses herbes courtes et brûlées, de ses pieux. Elle avec ses regards éteints, avec ses prunelles vides ne savait pas, ne comprenait pas. Pour elle les parfums flottaient mélangés au soleil. Elle ne voyait pas la tristesse funèbre, la déroute de ces plaines qu'un souffle de temps à autre faisait miroiter comme sous un lointain rayon de soleil. De lents oiseaux volaient

encore, et parfois, se posaient sur les pieux avec un cri aigu. Jacques se souvint d'un décor pareil dans une gravure représentant les énervés de Jumièges, ces amants qu'un roi jaloux avait écorchés vifs et qui descendaient sanglants une rivière abandonnée... Jacques se souvint et de nouveau caressa Ninette, et il n'eut pas la force de la contredire. Il s'était mis à ses pieds, son jeune corps étendu au fond de la gondole, la tête entre les genoux de la bien-aimée. Par intervalles, la main de Ninette frôlait son visage, jouait dans ses cheveux. La cadence mouillée des rames bruissait comme de la soie. Les herbes que l'on traversait frôlaient la barque longuement. Et le silence, ce dominateur des poèmes, descendait sur eux tel qu'une rosée...

... Nos pas nous mènerons jusqu'au bord du rivage
Nous y regarderons mourir la grande mer
Et moi, j'écouterai en rythmes doux et clairs
Monter jusqu'à mon cœur l'amour de ton visage !..

Ces vers, Jacques les entendait vibrer encore lorsqu'ils atterrirent à San Francesco del Déserto. De loin Jacques en avait deviné la sérénité intense, la douceur plus qu'humaine. Une passe où se reflétaient les hauts cyprès, sveltes comme des cierges, ouvrait à la lagune un golfe dans le gazon vert. Le mur du cloître, avec une vieille croix de fer venait un peu plus loin descendre jusqu'à l'eau. En face d'eux un pré. Dans ce pré un long sentier qui tournait l'île, un sentier bordé toujours de ces cyprès hauts et bleus. Un crucifix à l'entrée semblait protéger à la fois la terre et la mer de ses bras pardonnants. Le sentier, coupé à sa moitié par une haie de mimosa, se prolongeait plus loin, dans le jardin des moines. Un pauvre petit clocher bas, en briques décolorées mais si joli près de ces arbres, était à genoux par terre comme un pénitent en capuce. L'entrée, sous un atrium blanc s'ouvrait à côté du clocher. Jacques et Ninette, émus par la solitude et la tran-

quillité de l'île marchèrent un instant sur le gazon. Un son à peine distinct leur fit tendre l'oreille et ils se rapprochèrent instinctivement, ils s'unirent d'amour, car ils reconnaissaient la voix dont s'était ému leur premier baiser...

— L'orgue, murmura Jacques...

Alors, venant du monastère si blanc, si calme, un Miserere retentit, apporté par la brise qui le transformait par son extase. Le soleil brillait maintenant dans l'azur, un azur pâle, un azur de pastel. Miserere ! Ce n'était plus l'hymne désespéré, l'hymne de la douleur ardente, l'hymne de la douleur fervente, psalmodié par une âme dégagée des maux de la terre. Malgré tout, la sérénité du paysage, la douceur du jour, le silence de la lagune en créaient un chant d'amour.

— Peut-on pénétrer dans le cloître, demanda Ninette calmement. Ils s'approchèrent, laissant le sentier d'ombre et de paix. Et ils sonnèrent à la porte au-dessus de laquelle une

image de Saint-François, souriait encore entre les paroles consacrées :

O beata solitudo
O Sola beatitudo !

Liéven tourna la tête et vit pareil à un rève innocent le pré de gazon, la haie de mimosa, le crucifix, les cyprès entre lesquels, comme derrière un autel en verdure la lagune luisait.

Un loquet levé, la porte ouverte, un frère en robe de bure dont le chapelet tinta. Et d'un geste, très simplement, ils furent accueillis.

Oh ! le misérable et pauvre endroit ; au premier abord, la désespérance de cette petite cour aux murs crépis, aux colonettes blanches. Au milieu du pavé un puits et penchés sur ce puits deux novices, deux enfants de quinze ans à peine, grands yeux clairs, un peu mélancoliques comme des yeux qu'une mère n'embrasse plus. Tête rasée, montrant davantage leur jeunesse et leur fragilité, car ces moinillons sont pâles et n'ont pas l'enveloppe rugueuse du paysan.

— Quels sont ces petits? demanda Jacques, d'une voix pleine de pitié.

— Je ne sais pas, leur répondit le guide, un frère convers, je ne connais que leurs numéros. Ici, la règle de Saint-François défend de connaître les noms... Si vous voulez visiter la chapelle...

Jacques et Ninette montèrent quelque marches. La chapelle, comme la cour, était exiguë et blanche. Nul ornement, nulle dorure. La Vierge en robe bleue étendait les bras au-dessus d'un ciboire. Pour ces morts à la vie, aucun mysticisme, aucune de ces caresses d'âme dont on se sent remué à l'entrée des églises. Seule, une ombre grise jetait ses voiles sur les choses. Et Jacques comprit que dans cette ombre la prière devait être étoilée. Le guide qui s'était agenouillé devant l'autel se releva, et leur montra dans la profondeur du mur une niche grillée où une statue de plâtre peinte joignait les mains.

— La statue de Saint-François, expliqua le moine... C'est là qu'il venait prier, et c'est là qu'il est venu remercier la Vierge pour le miracle...

— Quel miracle? dit Jacques.

— Le miracle des oiseaux ; le jardin du couvent a été le témoin de ce miracle. Du reste vous voyez : tout autour du saint on a peint des colombes...

Le miracle des oiseaux ! La plus jolie des interventions divines, des mystères de Marie. Saint-François d'Assise entouré d'ailes, charmant par sa parole les hirondelles et les pinsons des haies. Jacques évoqua l'île pleine de frissons et d'appels.

Et comme il se relevait après avoir décrit le reliquaire à Contarinetta — n'était-ce pas un reliquaire que cette tombe froide et pâle pour l'enchanteur du ciel bleu et des plumes frêles, — et comme il se relevait, l'orgue reprit plus proche sa plainte. A travers la fenêtre grillée d'où le jardin apparaissait dans la lumière,

Jacques vit passer, deux par deux, le long du sentier bordé de cyprès, les moines absorbés, égrenant leur rosaire. Le murmure voilé des voix se mêlait à l'orgue, avec un cliquetis de chapelets, un bruissement de bure. Liéven reconnut les petits du puits, les moinillons qui fermaient la marche. Ils semblaient moins absorbés que les autres. Sans savoir qu'on le voyait, l'un d'eux en cachette cueillit une fleur. Jacques de Liéven était ému jusqu'aux larmes.

— Ils passent... Tu entends, Ninette, ils passent et ils oublient tout...

Ninette serrée contre lui se taisait.

— Allons-nous-en, dit-elle, c'est trop calme ici.

Et Jacques sentait vaguement aussi que le cloître leur pesait. Les moines étaient passés ; ils sortirent de la chapelle, traversèrent la sacristie nette comme un réfectoire avec ses armoires luisantes, son seul crucifix noir et blanc traversé d'un rameau de buit, et sur une pancarte, en belle écriture : Silentium.

— Si nous allions revoir le jardin, veux-tu...

— On ne peut pas visiter le jardin maintenant, mes frères y prient leurs vêpres, dit le moine qui avaït compris, mais, si vous voulez, le cimetière...

— Vas-y seul, Jacques, je n'aime pas les cimetières, moi. Tu comprends. Il me semble que dans tous maman m'appelle...

Jacques de Liéven hésitait.

— Vas-y seul...

Il laissa Contarinetta assise sur le rebord de pierre d'où partaient les colonnes blanches pareilles à des tiges de lys mystiques. Le moine poussa une grille.

— C'est ici...

Dans un champ de gazon vert, de ce même vert, de ce même càlme que le pré où ils avaient abordé, des files de petites pierres blanches avec des numéros. Pas de noms, pas de lettres, pas de signe, pas de dates. Des numéros. Jacques eut l'impression du néant sublime, du

renoncement qui s'élève jusqu'à Dieu. Et c'était à côté, dans le jardin voisin qu'avaient chanté des oiseaux, qu'avait prié François d'Assise. C'était dans le jardin voisin que chaque jour des théories lentes de moines passaient, murmurantes, absorbées. Des novices, peut-être au commencement, y regardaient les fleurs. Puis l'oubli du monde, la solitude, l'anéantissement personnel. Le bonheur! Et la mort. Jacques remarqua que les numéros même ne différaient pas tous. Il y avait au couvent place pour une trentaine. Au cimetière trente files s'alignaient. On venait remplacer le trentième ou le premier et les dates de la vie se distinguaient au nombre des pierres blanches... *O beata solitudo...* Jacques de Liéven n'avait rencontré cette impression infinie qu'à Vérone, une fois, à Saint-Jérôme. Les mêmes arcades, les mêmes murs, les mêmes tombes. Seulement à Vérone, on n'avait pas autour de soi, la lagune, le désert, les mers mortes. Il y avait des fresques et puis des roses

et des images bienheureuses entourées de bouquets. Ici la mer morte, la lagune grise, sans profondeur comme le sable, enlisante comme le sable. Jamais de tempête, jamais de vagues, toujours cet aspect de désolation tranquille et funèbre. Et Jacques, parmi le silence, évoquait la bien-aimée. Les paroles qu'elle avait dites, et celles dont frémissaient ses lèvres, et les gestes qu'elle avait fait, et ceux dont elle retiendrait son âme prisonnière : Contarinetta. Oh ! ses yeux, ses pauvres jolis yeux, eux aussi dans le désert ! Eloignés des astres, cloîtrés loin des lumières. Oh ! pour elle, un miracle des oiseaux, un miracle pour ses beaux yeux ! Et s'ils n'allaient jamais guérir ? S'ils demeuraient pareils aux pierres de ce cimetière, des tombes sans dates, des regards sans souvenirs ? Que faire, que dire ? On ne peut pas toujours aimer la mort. Lorsqu'on aime, il est doux de voir un reflet de soi-même trembler dans les prunelles de l'amante. Il semble que les baisers à la lon-

gue y impriment les lèvres, et que, sur les lèvres, l'âme même est contenue. Et s'ils n'allaient jamais guérir ?

Jacques comprit le néant intime de sa passion, l'agonie de son désir sans espoir. Une aventure, une légende. Il y a des aventures et des légendes dont on peut mourir. Pour la première fois son cœur avait battu au rythme d'un autre cœur. Ses pensées avaient communié d'instinct avec les pensées d'une jeune fille, de l'Élue. On ne se relève jamais d'un premier amour. Tel que dans le mythe de Ganymède, les ailes en demeurent éternellement meurtries, et le regret subsiste. Mieux encore que de la première illusion, on se souvient de la première désillusion... Oh ! si les yeux de Ninette n'allaient jamais guérir, comme il serait doux, comme il serait beau de venir dans un cloître et de dire : « Mes frères, accueillez-moi, » de terminer une vie en évoquant le seul bonheur suprême, de terminer une vie au murmure des rosaires

aux psalmodies d'un orgue, dans le lointain.

Et, lorsque Jacques de Liéven et Ninette eurent quitté le cloître et que l'île dans le soleil couchant n'apparut au ras des mers qu'avec ses arbres gris et son clocher rose, un désir immense et mystique l'étreignit, un désir de tendresse et d'amour. Comme pour défier l'avenir, comme pour appeler le miracle, il prit Ninette et lui baisa les yeux, d'une façon si tendre, si fraternelle et si fervente, que si la Vierge les avait vus, elle aurait exaucé et pardonné.

Le soir tombait maintenant, rapide. Une brume froide errait au-dessus des lagunes. Et soit par le souvenir de ce qu'elle avait entendu, soit par l'humidité de l'heure, Contarinetta, malgré les plaids et les couvertures, frissonnait toute. Les gondoliers, sur l'ordre de Jacques, ramaient vigoureusement. Mais la route qui avait semblé courte avec le soleil, avec le jour, se montrait longue et lente. Venise devant eux, découpait au crépuscule une silhouette verte,

on eut dit ciselée dans une vivante émeraude. Des fumées d'usines l'ensevelissaient et, malgré cette émotion moderne, aucun bruit, aucun murmure. Un instant, l'appel strident d'une sirène déchira l'espace, lugubrement. Un peu après, des cloches sonnèrent.

— J'ai froid, Jacques, dis-leur d'aller vite.

Sa petite main tremblait dans celle de Liéven. Et les yeux morts brillaient, brillaient comme s'ils eussent regardé. L'effort se crispa, les rames mordaient l'eau, la gondole, légère comme une guitare, glissait sur l'eau en bourdonnant.

— Grand-Père va être inquiet...

Lorsqu'ils arrivèrent au palais Labia et qu'ils eurent gravi les premières marches, la tête blanche du marquis apparut. Il était en colère et tapait les dalles de sa canne à béquille.

— En voilà une heure pour revenir ! Je vous rends des grâces, Monsieur de Liéven, mais vous êtes un étourdi.

— Comme réponse, murmura Jacques à Contarinetta, je sais bien ce que je vais lui dire, à Grand-Père, je vais lui parler, chérie, je vais lui dire que je t'aime, que je t'aime pour toujours, que je désire ta main, que je t'offre mon nom...

Mais Ninette, très pâle, se raidit.

— Une prière encore, dit-elle, ne lui parlez de rien. Je ne veux pas...

IX

FIANCÉS

— Vous êtes un étourdi, Monsieur de Liéven, continuait le marquis. Ninette a dû attraper froid, et rien n'est plus mauvais que le brouillard des lagunes pour les humeurs et pour les doigts. Une fois, ainsi, je n'ai pu de huit jours toucher à mon épinette...

— Je ne veux pas que tu lui parles, répéta tout bas Contarinetta...

Mais Jacques de Liéven, très pâle, dit au vieillard :

— Monsieur, j'ai des excuses à vous faire et un mot à vous dire, me le permettez-vous ?

— Comment donc, à votre aise, jeune homme... Ninette, veux-tu aller regarder les images...

— Monsieur, veuillez laisser votre nièce ici. Ninette nous écoutera. C'est d'elle que j'ai à vous parler...

— Jacques, murmura l'aveugle... Jacques, je vous en prie...

— Monsieur... Monsieur, depuis un mois que j'ai eu l'honneur... Ouf !... Comment vous l'exprimer... Monsieur... Ah ! tant pis : Monsieur, j'aime Ninette... je l'aime d'une façon respectueuse et douce à la fois, comme on aime sa petite sœur. Je vous demande la permission de l'aimer comme ma femme. Je vous demande la main de Ninette... Je ne sais pas les sentiments qu'elle a à mon égard, mais si il est vrai que l'amour attire l'amour, elle ne restera pas indifférente à ma tendresse...

Le marquis écoutait, hochant de la tête, et regardait du coin de l'œil Contarinetta, toute émue...

— Eh bien! vous n'avez pas mauvais choix, mon gaillard. Peste, je crois que la belle vous sied. Hé! hé! Ninette...

Mais Ninette se taisait et de ses doigts effeuillait une fleur. Lents, les pétales tombaient un à un sur le parquet vieilli. Un instant le silence fut tel que Jacques n'entendit plus que ces fleurs dépouillées et que son cœur palpitant.

Il reprit... J'ai ma jeunesse, mon nom et la fortune qui, plus tard, doit me revenir. Nom et fortune, je n'en parlerai pas. Un seul don sera peut-être précieux à Ninette, ma jeunesse, que je lui offre.

D'autres vous diront, Monsieur, que ma jeunesse est ma faute, et que l'on ne se marie pas, encore enfant, à peine un homme. Mais, au contraire, c'est parce que je sens des trésors d'enthousiasme et de vie dans mes veines

que j'ose vous parler ainsi. Je l'aime... Je l'aime... Ah! Ninette, pourquoi ne dites-vous rien ?..

La jeune fille restait muette. Le marquis qui demeurait les yeux fixés sur elle, jouait à petits mouvements des gammes imaginaires sur le bras du fauteuil.

— Ninette, pourquoi ne dites-vous rien ?

— Entends-tu, mon enfant... Jacques voudrait savoir ta pensée, moi aussi. Allons, parle à ton vieux grand-père...

Contarinetta défaillante, mais sans murmurer un mot, se jeta dans ses bras, prête à pleurer.

Le vieux continuait :

— Parle-moi... Dis-moi ce que tu veux, ce qui te ferait du plaisir ou de la peine. Tu te le rappelles, comme lorsque tu étais petite, après le départ de maman. C'était des histoires... je te consolais ; souvent tu t'es endormie dans mes bras... Parle-moi, Ninette.

Alors l'enfant se redressa, se raidit sous l'apparente douleur. Elle essuya dans ses yeux obscurs une larme. — Oh ! les larmes des aveugles! — puis, tournée vers Jacques, longuement :

— Je vous remercie, mon ami, de cette offrande, de ces paroles. Je m'en souviendrai toujours, parce que, dans la nuit où je reste, les jours comme celui-ci demeurent lumineux. Je vous remercie, mais...

— Mais... oh ! dites... quoi, s'écria Jacques.

— Mais c'est impossible, dit Ninette, en sanglotant. Je me suis laissée prendre au joli rêve, je croyais cela réalisable, comme si c'était réalisable. J'oubliais mon malheur, mon infirmité. Ne m'en voulez pas. Les aveugles vivent de rêve. Vous êtes venu vers moi comme un prince dans les contes. Et votre voix était douce. C'est tout ce que je connais de vous, la voix. Mais elle est telle qu'un reflet de votre visage. Vous devez lui ressembler, être blond

et léger comme elle, avec des caresses et d'autres choses encore. Votre âme y tremble un peu, parfois. Jacques, j'ai entendu votre âme chanter en elle. Vous êtes bon, plein de pitié... vous êtes poète. C'est parce que vous êtes poète que vous avez pitié et la pitié vous empêche de me voir comme je suis. N'est-ce pas, grand-père ? Toi seul je pourrai toujours t'aimer, parce que tu m'aimeras toujours. Mais vous, Jacques, le jour où je ne serai plus Juliette — l'ai-je été jamais — ce jour-là vous sentirez la douleur terrible d'être uni à la mort. Quand on est loin de la lumière, quand on ne voit pas le soleil et que les oiseaux n'existent plus que par leurs appels, lorsque les fleurs n'ont plus que leur parfum et que la joie des yeux est devenue vaine... c'est bien la mort. Et puis vous allez vers la vie, confiant, avec un sourire plein d'extase. J'aurais aimé écrire comme vous, comme vous aurais-je écrit, peut-être, si mes regards avaient tout

embrassé. Non, Jacques, vous comprenez bien que cela n'est pas possible. Adieu...

Adieu... Jacques chancela, et ses yeux frissonnèrent. Adieu?

Il regarda Ninette. Ce n'était plus elle, mais la Vénitienne altière, la descendante des Doges cruels. Elle se tenait droite, gaînée dans sa robe comme dans une cuirasse, d'une main lissant ses lourds cheveux d'or, massifs, tels qu'une châsse. Elle semblait un butin fabuleux rapporté d'Orient par les ancêtres et les lèvres avaient des éclats de rubis.

Adieu... Alors, sans mot dire, atrocement ébloui, stupéfié par son désastre, Jacques, après avoir salué, sortit, et lorsqu'il fut dans l'escalier, dans le grand escalier de marbre, il s'assit sur une des marches et là, environné de pierre, dans le silence, il pleura comme un petit enfant...

X

LE RENDEZ-VOUS AU CLOITRE

... Par une journée pâle et douce, nous irons rêver ensemble dans le cloître de Saint-Ambroise avait-elle dit, sur le chemin du Désert. Et Jacques en se réveillant le lendemain, les sens, d'abord confus, heureux de la gloire de l'aurore, s'en souvint en même temps que des douloureux souvenirs. Nous irons rêver ensemble. Comme sa voix s'était faite caressante et comme son geste, dans le silence, évoquait les extases futures... Par quel atroce

retour l'idylle avait-elle eu cette fin, pourquoi ces larmes, pourquoi ce refus? Elle, qui parle de rêver... Mais vous, Jacques, le jour où je ne serai plus Juliette — l'ai-je été!... Oh! oui, elle avait été Juliette, une Juliette plus transfigurée, plus visionnaire, une Juliette nimbée de lys et de gloire, d'innocence et de clarté...

Pourtant sous les fenêtres de la chambre que Jacques occupait, Venise s'étendait toujours aussi câline, toujours aussi dorée. Une grande barque hissait ses voiles dans la lumière, et la coque, brune avec les deux étraves vertes, semblait un papillon aux ailes sanglantes, ouvrant son vol sur la mer. Derrière, les Esclavons étaient comme un clavier de pierres roses. De l'arsenal, des clameurs montaient mêlées aux résonnances des marteaux contre les tôles. Les marchands, le long du quai, criaient leurs étalages et des gosses piaillaient, en jouant aux billes. L'impassibilité de cette nature exaspéra Liéven. Ainsi, rien

n'était changé! Tout souriait, tout vivait, et le ciel était clair comme d'habitude. Autrefois, Jacques, en lisant ses premiers romans, concevait, autour du héros malheureux, le paysage associé à ses peines. Tantôt la forêt profonde le berçait de ses branches et se faisait plus triste, plus mystérieuse pour l'apaiser. Tantôt les vagues s'alanguissaient vers le rivage et chantaient aux oreilles de l'amant, je ne sais quel rythme étrange et vaguement obsesseur. Tantôt l'aventure finissait par un orage terrible où les éclairs bleuissaient les larmes de celui qui pleurait. C'est si bon, lorsqu'on du chagrin de sentir autour de soi la pitié des choses !

Rien, rien. Le matin, insolemment, éclatait des nuages nocturnes comme une sorbe mûre. Il y avait des chansons et des oiseaux, de la joie... du soleil. Oh la tristesse affreuse de ces joies, de ces étincelles. Avez-vous souvenance d'un enterrement en été ? De ces convois blancs qui emportent les jeunes filles lors-

que les buissons sont en fleurs et que les herbes pleines d'insectes, crépitent. La procession s'avance à travers les champs de blé et le chemin serpente. Les enfants de chœur avec leur robe pourpre ont l'air de coquelicots, de coquelicots balancés par la brise. Et eux balancent l'encensoir et disent leurs prières... des prières pour un petit frère ou une petite sœur dont le corps raidi repose et qui aurait tant aimé courir encore, comme eux, par le sentier. Puis c'est la croix qui brille, portée par le bedeau et Monsieur le curé. Le soleil cuit, il s'éponge la tête. La bière, le pauvre cercueil étroit, étroit où les bruits de la campagne viennent se buter... Les parents, le père que l'azur console presque... Mais la mère que cet azur exaspère et terrifie. Oh, l'injustice de ce bonheur de la terre et de cette mort du cœur... Oh la tristesse affreuse de ces joies!...

Et Jacques de Liéven, les yeux fixés sur le canal illuminé s'imaginait voir à la dérive flot-

ter des débris pantelants. Sans les distinguer de façon certaine, c'était, parmi les reflets et les teintes, les chairs décomposées, les muscles lacérés de créatures humaines, humaines, pareilles à lui, agonisantes, pareilles à lui. Venise rejetait à la façon d'un cloaque, les restes de ceux que son amour avait torturé. Et Jacques sentit une haine sourde contre la Ville. Non seulement elle était trop belle pour compatir mais elle défiait, la Superbe. La voile de la tartane, maintenant en haut des mâts, symbolisait le papillon sanglant posé sur des charognes. Oh, rends-moi Ninette, rends-moi Ninette et tu n'en seras pas moins divine !... Il cherchait que faire et il hésitait. Retourner chez le marquis ; espérer une autre réponse ? Peut-être Ninette avait-elle agi dans un moment d'emportement où les paroles vibrent d'une façon âpre et enthousiaste. Il avait connu ce vertige de la douleur. Peut-être Ninette regrettait-elle. Fallait-il rester sur l'impression — qui sait — d'un

malentendu?... L'espoir est chose si légère mais si tendre, si consolante. Irait-il?... Non il n'irait pas. La jeune fille s'était montrée réfléchie jusque dans sa tristesse. Elle lui avait donné les arguments avec une précision effrayante. Et sa volonté martelait sa voix. Non il n'irait pas! Une seconde visite serait pénible et n'aurait pas la mélancolie de la première, mélancolie élyséenne dont il fallait garder l'impression intacte. Impression, souvenir, tout n'est-il pas là? Lorsqu'on se sépare, quelquefois pour longtemps, quelquefois pour jamais, les cœurs doivent à l'amour dont ils furent prodigues, de garder la sérénité dans l'adieu... Pour nous autres qui restons dans la nuit, disait-elle, des jours pareils demeurent lumineux. Oui Contarinetta, ils demeurent lumineux! Jacques exalté entrevoyait ses souffrances. Sans qu'il se l'avouât il pensait que sa passion en deviendrait plus grande et à coup sûr plus durable. Des âmes ainsi désirent la distance

pour aimer. Ce sont les âmes maladives et fines. Jacques était de celles-là.

Un soir de son enfance, sa mère l'avait vu essuyer furtivement des larmes. Et comme elle en lui demandait la cause, Jacques avait répondu les deux poings entrés dans les yeux, à la manière des anges quand ils ont peur, la poitrine gonflée de sanglots : Je pleure à cause de mon petit frère, que j'aurais bien aimé. Renold était mort à deux ans, Jacques en ayant trois. Et sa mère lui disait : Mais tu ne l'as pas connu, tu étais trop jeune pour le connaître. A quoi l'enfant répondait : Je l'aime depuis que je ne l'ai plus.

Ainsi d'une minute à l'autre, malgré le désir enchanté, malgré la légende prometteuse, les châteaux d'or s'étaient écroulés. Il restait les ruines, juste assez désolées pour mieux faire ressortir le triomphe d'alentour. Misère. Et c'est là vie à vingt ans. A vingt ans, c'est-à-dire à l'âge où l'on ne doute de rien et où l'on croit en

tout, où les émois sont sincères, où les mensonges sont encore timides. Il quitterait Venise il allait la quitter. Il ne pouvait pas rester au milieu des paysages qui l'avaient aperçu sourire, ce sourire lui apparaitrait morbide aux moindres détails. Derrière les fenêtres des maisons, lorsque les rayons du soleil les frappent, derrière les fenêtres, ce sourire, pareil un fantôme muet!... Sous les vagues et dans les canaux, sourire éternel et changeant!... Au fond du ciel, au sein des nuées. Sourire d'apothéose! Sourire d'irréalité! Oh oui il allait partir. Mais où aller?

A Florence. La ville sèche et brutal comme une armure toscane, rouge d'incendie et de dévastations, aux musées merveilleux. N retrouverait-il pas Contarinetta au milieu de ce vierges et de ces saints, de ces regards oublié du paradis? A Florence? On disait que ses environs fleurissaient jusqu'à l'hiver d'une multitude de corolles embaumées et légères. L

anémones, les tubéreuses, les lauriers roses, mêlaient leur parfum et paraissaient au-delà des murs jeter un peu de calme et de paix reposante sur les vieilles querelles. Eh bien, il irait à Florence, chercher l'oubli dans les fleurs.

L'oubli... les fleurs! Oh, ce départ au cimetière. De nouveau il eut la vision rose de l'ilot à mi-chemin du désert. Puis les tombes des moines sans inscription, sans date même. Oublier... Partir... Est-ce qu'après tout ce n'est pas la vie? Oui, mais lorsqu'on est jeune et qu'on espère... Par un soir de douceur nous irons rêver ensemble à Saint-Ambroise. Elle avait promis. Peut-être viendrait-elle?... Alors un désir subit et chimérique le prit de connaitre cet endroit où ils auraient été. Avant de quitter Venise il fallait prolonger l'extase. C'était bien permis, dis, Ninette? Sans qu'elle n'en sache rien il murmurerait à la nuit ce que la nuit aurait seule entendu avec elle. Et il attendit jusqu'au crépuscule.

Le temps subitement changeait. Le vent qui soufflait du sud-est apportait de lourdes volutes noires dont les formes hachées par la lumière éclatante du soir prenaient des silhouettes de chevauchées. L'orage approchait. Parfois des stries déchiraient l'ombre et le tonnerre retentissait au loin pareil à un tambour voilé. Jacques sentait ses nerfs tendus, raides comme des lames de couteau. Venise uniformément bleue et grise s'estompait sous la brume. La rive orientale du Grand Canal avec la Salute et la Fortune d'Or était seule baignée de lumière et l'eau immobile reflétait le ciel. Puis la Salute elle-même s'obscurcit. Comme l'orage s'approchait encore sans que toutefois il tombât une goutte d'eau, l'ange du Campanile San-Marco apparut une seconde enveloppé par l'éclair. Et l'on eût dit un ciboire miraculeux planant sur la ville. Les légendes de défaites, les pires jours des adversités et des conquêtes Génoises renaissaient triomphalement. La mer devenait verte,

mais d un vert vivant, d'un vert plus liquide et plus boueux que l'émeraude. Un bateau passa tout proche du quai, les voiles serrées, filant sur la lame. Et la façade du palais des Doges était noire à côté de cette voile. Quel soir embrasé, quel soir tragique ! Jacques sortit de la maison, rencontra sur le seuil Sforzi. En l'apercevant le peintre qui ne lui pardonnait pas ce qu'il appelait son lâchage, le salua férocement d'un : « Encore en bonne fortune, Sire ? »

— Zut ! Et comme Jacques, sans rien ajouter d'autre, prenait une des ruelles voisines pour trouver un gondolier il se retourna et vit Sforzi qui, d'un geste, haussait les épaules et donnait à son chapeau mou un coup de poing découragé.

— A San-Ambrosio ? Si Signor. La gondole glissait très vite et les vaguelettes du canal caressaient la coque légère avec un bruit de lèvres. Le vent faiblissait un peu et la lune, comme une perle grise, éclairait Venise de

nacre, par moments. Les nuées plus lourdes et plus lentes la profilaient. Et alors, sur les palais, sur les eaux, sur les clochers de pierre aux flèches ciselées de larges palmes d'ombre s'avançaient. San-Ambrosio était contre la Salute. Jacques y aborda.

C'est là ? Il reconnut la maison et la porte, une porte grande ouverte sur la cour basse comme une entrée de crypte, sculptée de figurines pieuses, protégée par une croix dont les bras laissaient jaillir des fleurs. Puis la maison ; aux fenêtres, des coussins rouges pour s'appuyer, et aux angles du balcon, des boules bleues, la maison longue et étroite, qui devait déjà servir d'asile aux amoureux. Jacques qui avait espéré plus de mystère et de solitude, en resta froissé. Venir ici avec Ninette et ne pas se sentir seuls, pour rêver ensemble... Mais, puisqu'il ne la reverrait plus. Oh ! n'importe, il rêverait encore. Ses pensées seraient plus hautaines et plus torturantes, et ses prières, personne ne les écou-

terait. Mais il rêverait d'elle encore ! Avec les yeux, dont elle était privée, il l'imaginerait accoudée au balcon, il évoquerait sa grâce juvénile, et il ferait sourire son sourire. Avec les yeux dont elle était privée, il allait s'illusionner jusqu'au délire. Nest-ce pas, Ninette, n'est-ce pas ? Tu es lointaine et tu es pâle, et tu m'as refusé ta beauté, ta bonté, ton amour. Mais je puis t'embrasser en rêve, effleurer tes lèvres comme un songe ancien. Et l'idéal est si blanc que toutes mes caresses ressembleront à des pollens d'iris. Et l'âme légère, et les yeux éblouis, je te confondrai avec les astres... puisque tu m'avais dit que tu m'aimais...

Jacques défaillait de souffrance. A son âge, on ne sait pas supporter la douleur. Il mêlait dans son esprit le néant des blessures profondes avec le mysticisme du souvenir. Il se sentait très pitoyable et très enthousiaste. A des instants pareils quelquefois l'on désirerait mourir. Sans savoir au juste, des berceuses évanouies,

des câlineries d'enfance lui revenaient. Quand il pleurait tout bébé, tout menu, tout frêle, sa nourrice, une vieille suédoise aux yeux comme restés là-bas — tant ses prunelles étaient pâles — sa nourrice ne le grondait pas, elle lui répétait : « Pauv' petit, pauv' petit ! » Et Jacques s'endormait. Mais aujourd'hui ? Qui viendrait bercer ses peines, qui viendrait lui chanter les histoires dont on s'endort ?... Alors, pour la premiere fois, mais avec impétuosité, avec un élan de cœur infini, Jacques pensa à sa mère et cette vision lui fut divinement douce ; il comprenait maintenant l'immense amour des mères, et l'immense injustice des fils qui ne reviennent à cet amour que lorsqu'ils n'ont plus que celui-là. Un besoin tendre le pressait de réparer... oui de réparer, car il se sentait coupable vis-à-vis d'elle. Depuis longtemps aucune lettre, quand les nouvelles de maman frémissaient d'une inquiète sollicitude. La mère reste femme et conserve je ne sais quoi d'idéalement charnel

qui la lie à son enfant. Lorsque l'enfant est loin, la femme a peur, la mère craint. Et l'on ne s'aperçoit de ces craintes délicieuses que trop tard. La crainte pour les absents est une telle preuve d'amour ! Il n'avait parlé qu'en termes effacés de sa rencontre avec la jeune fille, de ses sentiments, de ses rêves. Sa mère ne savait pas les promenades où Contarinetta et Jacques avaient mêlé leurs âmes avec leurs caresses. Les lentes heures sur l'eau, les minutes d'extase, les étreintes si chastes, si enfantines, elle ne savait pas, elle qui aurait pu guider, elle qui aurait pu comprendre, elle qui aurait pu consoler... Il lui écrirait avant de partir à Florence une lettre pleine de reconnaissance et de mélancolie : « Maman, toi, tu m'aimeras toujours ! » La phrase palpitante de Ninette lui revint en mémoire : « N'est-ce pas, Grand-Père, toi, tu m'aimeras toujours ? » Ainsi leurs jeunesses demeureraient pensives dans l'unique étreinte de la famille. Les seuls baisers du monde

qu'on ne regrette jamais, et dont on se souvienne sans honte, sont ces baisers-là.

Jacques réfléchissait à ces choses, appuyé contre le portique, les yeux errants sur le canal. L'orage presque dissipé n'avait pas effrayé les promeneurs nocturnes, et des barques passaient, des gondoles illuminées avec des flammes de bengale, des chanteurs. Toute la vie insouciante et radieuse de Venise. Cette vie qui évoque la mélodie surannée de Martini : Plaisir d'amour... La voix du gondolier qui l'invitait à visiter l'intérieur de la maison, la petite cour blanche maintenant frangée de lune, rappela Jacques à la réalité. Oui... le pèlerinage !

Involontairement comédien, désireux — malgré lui — de faire comprendre au batelier la visite mélancolique qu'il venait accomplir, il soupira et passa sur ses yeux, comme pour en chasser les larmes, une main fatiguée. Les bagues brillaient et semblaient les larmes. Pauv' petit, pauv' petit ! Puis il traversa le

seuil, s'arrêta, et d'un seul regard fut émerveillé.

C'était une cour intérieure, et toute exiguë et très vieille dont les dalles avaient l'air de claquer des dents, comme les sorcières, quand on entrait ; les arceaux, les colonnettes aux chapiteaux bizarres et non pareils, fusaient d'un retable en partie démoli et supportaient des murs autrefois peints à fresques, sur lesquels, aujourd'hui, croulait de la vigne vierge. L'automne en avait pourpré les feuilles si bien que le long de la muraille grise et bleue les lianes saignaient comme une plaie. La nuit tombait, et sur elle, le silence. Le vent agitait la vigne, faiblement. Au milieu de la cour, un puits dont la margelle était usée, dont les têtes d'anges, les têtes ailées ne souriaient plus... Le silence. Plus de fenêtres à boules bleues, plus de coussins pour les caresses. Tout cela était mort, restait en façade. Ici l'oubli, ici la paix, ici la vieillesse tranquille. Et Jacques songeait aux

temps anciens où cette maison avait dû bruire de murmures et de chansons, il songeait aux visages qu'avait dû refléter l'eau dans la margelle, aux jeunesses en allées dont les arceaux avaient encadré la grâce. Il s'approcha du puits avec l'idée d'en ressusciter les reflets évanouis. Peut-être, par cette nuit d'étoiles — les nuits d'étoiles tiennent toutes du miracle — peut-être verrait-il nager, tels que des fleurs, les regards disparus. Il se pencha, et le puits était plus noir que l'ombre. Une rumeur montait, une rumeur humide et triste. Jacques écoutait cette rumeur... Par un soir de douceur, de calme, nous irons rêver ensemble... Mais ce puits était comme la mer morte. Aucune extase, aucun reflet. Jacques n'y voyait même pas l'image de Ninette. Alors, à quoi bon. Il ne l'aimait donc plus, plus autant? Une terreur le prit à cette idée. Il éprouvait le sentiment de l'avare qui perd son or. N'était-elle point sa fortune, son joyau, son Paradis ? Si l'amour agonisait, c'était

le coup suprême. Il ne lui resterait même pas la beauté de la Douleur, la noblesse du Passé...

Le clair de lune coulait comme une source claire. Le feuillage frissonnait et le petit balcon de fer dont ce feuillage couvrait la rampe était joli à voir et semblait un berceau. Jacques mélancoliquement le regarda. Des musiques, jamais entendues, des harmonies et des arpèges, le grisaient avec un bruit de branches qu'on cueille. Le dernier soir... c'était fini... Demain, il serait loin, si loin, irrémédiablement! Pourtant si elle l'avait voulu, ils seraient venus tous deux, comme elle le disait, autrefois. Elle sur le balcon, lui en bas, disparu, entouré d'ombre. Elle, l'aveugle, les yeux fermés, dans la lumière, lui les yeux agrandis dans la nuit. Et c'est alors que leurs voix auraient eu des ailes, que leurs cœurs vibrant jusqu'au bout des doigts se seraient unis dans les guirlandes automnales; que leur passion, devenue religieuse, aurait célébré son Alleluia.

Tandis que ce soir, il venait prier pour un

mort. Il venait s'agenouiller près d'un mort sans avoir même apporté des roses, ces roses que l'on pose sur les tombes comme pour embaumer le sommeil de ceux qui dorment, les prunelles fixes. Un mort, un cher et tendre mort, leur amour si jeune, si beau, si triste. Il le voyait étendu, les ailes repliées à la façon des oiseaux lorsqu'ils ont froid, les cheveux pareils à de l'or et à du soleil, aveugle, le petit mort. Ce soir, il venait prier sur le cercueil de l'amour. Oh, le rosaire infiniment délicat et céleste qu'il allait égrener des doigts et des lèvres. Oh, les litanies où il sentirait vibrer son âme, toute son âme d'artiste ! Il était séparé du monde, seul, bien seul dans cette cour, dans ce cloître. Les arceaux devenaient ceux d'une église, d'une cathédrale. Notre-Dame des mers mortes !... Notre-Dame, mon cœur est pareil à tes lagunes; il est désolé, et des glaives en perçent le désert, par endroits. Mais donne-moi leur oubli ! Et, Jacques, transfiguré, les bras tendus vers le

balcon frissonnait comme les lianes et se sentait jeune comme la lumière. Un bruit lointain d'orgue arrivait avec la brise, probablement de la Salute. Et ce voisinage parfumait le rêve de Jacques d'une senteur d'encens. Notre-Dame des mers mortes, reine étoilée, princesse de gloire... Un miracle allait s'accomplir. Dans les plaines de Béthanie, sur les campagnes de Judée, vers les horizons de la Terre-Sainte, une ferveur pareille avait dû flotter dans l'air. Le miracle! Jacques de Liéven tout contre la vigne vierge parlait à voix haute. Il appelait la vierge dominatrice, la jeune fille, la bien-aimée... Elle allait venir, elle se pencherait vers lui et sa chevelure tomberait sur son visage comme l'emblème du ciel assombri. Et ses doigts frôleraient les lianes à leur tour, ses doigts pareils à des liserons! Et leurs paroles seraient pures. Ils s'aimeraient tant qu'ils prolongeraient l'attente du baiser!

Et comme Jacques murmurait : Ninette...

Ninette... Tu m'avais dit que tu m'aimais.., il y eut un bruit grinçant de loquet qui s'ouvre, une tête apparut, une tête d'allemande épeurée et joufflue.

— Wer da!... Elle aperçut Liéven et, avec un accent gras de prostituée : « Kommst du, Kleine? » —Viens-tu petit? Jacques épouvanté s'était reculé, demeurait dans l'ombre, pris d'un tremblement atroce. Oh la profanation! En un clin-d'œil il comprit l'odieux ridicule de son rôle, de ce pèlerinage, de ces paroles. Le monde lui apparut comme une terre grouillante de fantômes et de charognes sinistres. Ah! la drôle d'aventure, Ah! la jolie fin d'amour...

L'allemande qui était toujours à sa fenêtre, entendit un rire aigu, suivi d'un sanglot unique, de ces sanglots sans larmes qui déchirent les poitrines. Et ce fut, comme avant, dans la petite cour paisible, la tranquillité pâle du clair de lune...

XI

L'HEURE DU BERGER

— Alors, vous croyez, docteur...

— Que ce sera très long, très long. Il faut à la malade un repos absolu. Surtout un repos d'esprit. Qu'elle n'écoute en son cœur pas d'autres bruit que ceux des rames sur l'eau, lorsque dans le canal des bateaux passent. Je compte sur vous, Monsieur le Marquis.

— Basta ! Je suis vieux vous savez... Je ne peux guère défendre. Quand elle sourit je fais ce qu'elle veut. Très mauvais garde-malade,

docteur, je serai un très mauvais garde-malade.

— Mais non. Quand elle vous le demandera, racontez-lui des histoires, vous en connaissez de jolies qui l'apaisent. Evitez-lui les contes de fantômes et d'amour. C'est d'amour qu'elle est malade, continuait l'homme en se penchant. Mais outre cela, il y a cette maudite bronchite.

— J'étais sûr qu'elle allait s'aliter. Elle rentra toute défaillante ce soir-là. Il était si tard. Et la lagune devient dangereuse.

— Elle a eu le délire cette nuit. Ce délire là ne doit pas se reproduire. Veillez-y, Monsieur le Marquis. C'est au grand'père que je parle.

— Hélas ! hélas ! je ferai de mon mieux. Ah, pourrai-je jouer de l'épinette ? Vous savez, ce serait une cruelle chose que me la défendre. La Ninette l'adore et moi, c'est ma vie...

— De l'épinette, je permets.

Et le docteur salua sur le seuil, refusant d'un geste la tabatière tendue par le vieillard.

Toute blanche sur son lit blanc, les cheveux

épars sur l'oreiller, avec l'air d'une vierge de Mantegna, Ninette repose. Elle repose, elle dort, et ses paupières closes couvrent ses yeux comme une mousseline. A la voir ainsi on oublie qu'elle est aveugle. Et si les anges descendaient sur la terre ils joueraient sur ses lèvres comme sur un rayon de soleil !

Son sommeil est calme et ses rêves sont purs. En a-t-elle des rêves, seulement ? Elle se souvient peut-être des jours de son enfance où insoucieuse, les regards lumineux, non atteinte du mal terrible, elle battait des mains devant une poupée, elle s'arrêtait en extase devant un papillon. Son sommeil est si calme qu'on perçoit les battement de son cœur à son souffle. Et lorsque le marquis en fermant d'un doigt sec sa tabatière, vient sur la pointe du pied l'épier dans son lit, il n'ose faire d'autres gestes, dire d'autres paroles ; il la laisse toute seule. Seule ? non, elle n'est pas seule. Dans un coin de la chambre de l'ancienne

pièce solennelle au plafond sculpté, des chrysanthèmes jaillissent d'un vase de cristal. Des chrysanthèmes tourmentés et violents comme des astres. Et pareils aux dragons des vieilles histoire on dirait qu'ils gardent l'enfant dans son sommeil. Il y en a des jaunes, plus éclatants que le soleil, et de rougeâtres qui paraissent être des blessures mal cicatrisées. Et puis, à côté, des corolles aux teintes maladives, de ces fleurs bizarres qui déroutent et qui exaspèrent. Ces chrysanthèmes jaillissent d'un vase de cristal. Et c'est par toute la pièce un parfum pénétrant, presque amer, une senteur d'automne et de cimetière, un arome de mélancolie

A travers la cloison, des sons de gavotte arrivent. Le marquis joue de l'épinette. L'air trottine et fuit, si discret, si charmant! Et le vieux palais rajeuni bombe sa façade, ventrue comme une commode Louis XV. Les glaces brillent, les dalles se font plus douces à la danse, et dans une vision étincelante et jolie

voilà des gens d'autrefois, belles manières de cour, révérences en dentelles qui ressuscitent à la gavotte de grand'père. Oh, les cliquetis d'épées, les pichenettes sur les jabots, les œillades et les mouches ! Mélangé à la senteur des chrysanthèmes, un rien flotte, un rien de poudre à la maréchale.

Et Ninette a entr'ouvert les yeux.

Grand-père, qui entre, est très embarrassé, car il y a la potion à prendre et le sommeil à respecter. Comme l'a dit le docteur, elle a tant besoin de repos, la chérie. Il faut qu'elle ne pense à rien et qu'elle s'étende et qu'elle attende la fin du mal. Plus tard la vie recommencera, telle qu'avant, jolie et rieuse. On ira encore en gondole par les beaux soirs de juin écouter les concerts donnés près du Lido et suivre la sérénade jusqu'au Rialto. Grand-père soupire. Ninette ne bouge pas. Alors, grand-père soupire plus fort, très fort, car en même temps qu'il désire éveiller l'enfant, il se souvient de

son épinette. Voici deux heures qu'il n'y a touché. Lanlalaire la lalala!

— Coucou, grand-père, me voici! s'écrie Contarinetta en secouant sa jolie tête aux boucles blondes. Des histoires...

— Non, il faut être sage. Des histoires, Ninette, tu en auras, mais tu vas boire ce que le docteur a ordonné.

Il va, toujours trottinant, tremblottant, fredonnant, verser d'un geste mal assuré l'eau chaude sur les herbes de la prescription. Puis il revient, avec un morceau de sucre qu'il tient de la main gauche, entre ses doigts. Et comme il a été forcé d'abandonner sa canne, la démarche du marquis est plus embarrassée. Mais bah! Ninette a bu, elle encadre de nouveau son visage juvénile entre les oreillers... Raconte-moi quelque chose, supplie-t-elle. Tu sais, grand-père, que cela me fait du bien, plus que ces vilaines drogues. Et elle sourit.

Or, lorsqu'elle sourit, c'est la victoire défini-

tive. Grand-père abandonne toute idée d'épinette, approche une bergère du lit et commence : Il était une fois...

Ce « Il était une fois », Contarinetta l'a entendu trottiner au commencement de chaque légende comme des souris à la porte d'un jardin. Il était une fois... Donc, ce n'est plus ! Petite bébé, Contarinetta pleurait et devenait méchante aux conteurs qui l'employaient. Maintenant il ne lui demeure qu'une impression de mélancolie poignante à la façon d'un souvenir heureux.

Grand-père narre gracieusement. Les histoires gardent un ton du XVIII[e] siècle qui sent son gentilhomme. Perrault, avec un je ne quoi de Florian et l'astuce de Goldoni. Des masques jouent et font des farces. Un nègre pirouette, deux amoureux appellent la lune. Et sans savoir pourquoi au juste, Ninette prend plus d'intérêt à l'histoire aujourd'hui que d'habitude, les héros lui paraissent fabuleux, les martyrs angéliques, les farceurs sinistres. Tout-à-coup on entend frap-

per à la porte. Le marquis de s'arrêter. On va ouvrir. C'est Sforzi. Ninette entend le nom et elle devient pâle, mais pâle comme le jour où elle a dit adieu à Jacques de Liéven. Grand-père qui l'a quittée et qui ne parle que très peu à Sforzi revient au bout de dix minutes, s'installer à son chevet. Sforzi a-t-il parlé justement de Liéven ? Le marquis n'en souffle mot et continue la légende. A quoi bon ? Ninette est ailleurs. Vaine promesse que d'oublier, illusion trompeuse. La première semaine qu'on l'a couchée elle s'est ingéniée, la pauvre, à distraire son esprit. L'épinette et des histoires, des histoires avec des masques mais aussi avec des amoureux. On est jeune, on ne pense plus qu'à cela. L'amour, l'amour ! Rien que le mot est si joli, si léger, si gracieux, chante tellement dans la tête avec un bruit de faille et de soie fine, l'amour, l'amour ! Elle l'a repoussé, elle l'a meurtri ; qui sait s'il reviendra jamais. Sœur Anne peut monter à la tour et se pencher sur

la campagne miroitante... les ailes n'y paraîtront plus. Et lui, Jacques, que croit-il, que fait-il, où est-il? Est-il malheureux seulement? A l'idée que Jacques s'amuse et que ses lèvres rient en voyant le soleil, Ninette souffre. Le marquis lancé vers des imaginations folles ne s'arrète plus. Sa voix, pareille au clavecin, chevrotante, argentine, berce petit à petit Ninette de mystère, de nostalgie. Le seul moyen de retrouver Jacques c'est de se rendormir. Au milieu des anges qui prient, des apparitions suaves, des musiques du paradis où les harpes ont des douceurs de cristal, lui, le bien-aimé, le Prince de toutes les légendes, de toutes les histoires, le Poète aux rimes enchantées, le poète peut-il manquer?

Le marquis a entrouvert ce coin du ciel dont l'empire est aux fées. Il a conduit son enfant par la main et il la console de son chagrin. Eliane, Viviane, Rosalinde, Trilby, Yglaine, Solange, Alcindor, Amadis, jeu de grelots, flûtes mélo-

dieuses.... Et comme si l'homme au sable était passé, la tête penchée sur son bras d'ivoire, Ninette a fermé les yeux.

Et Ninette a encore ouvert les yeux qui luisent comme deux turquoises mortes. Malgré l'épinette de grand-père, malgré les chrysanthèmes qui semblent frétiller de joie et lui tendre en signe d'heureux réveil leurs mille petits pétales, elle tremble et elle se sent très froid partout. Elle se soulève un peu et voudrait appeler, car c'est l'heure de la tisane et c'est l'heure des bonnes histoires. Mais elle retombe épuisée, tatonnante et misérable; elle tousse d'une façon rauque qui inquiétait tant le médecin. Comme elle à l'air prise sa poitrine, sa pauvre petite poitrine, étroite telle que celle d'un oiseau. Plus rien ne la réchauffe. On a beau entasser sur le lit des couvertures et des étoffes, grand-père a eu beau porter quelques vieux bijoux de famille en gage pour acheter des médicaments très chers ou des vins récon-

fortants, plus rien ne la réchauffe. Quelquefois son lit l'étouffe, elle est toute en sueurs. Mais elle a froid encore. On dirait que, depuis la mort de son amour, son cœur s'est lentement amoindri comme la sensitive, lorsqu'on la touche du doigt. On dirait que ce cœur s'est amoindri et laisse maintenant une place vide, un trou. Et c'est ce trou qu'on ne parvient pas à combler.

Lanlaire la tralala! La gavotte a cessé. Le palais reprend son air morose. Les trumeaux ne se cambrent plus, les glaces redeviennent ternes et les dalles branlent lorsqu'on marche. Grand-père va venir... quel bonheur. Elle aura une mine vaillante et répondra d'un ton léger aux questions hésitantes du marquis. As-tu bien dormi, petite? — Ah! si j'ai dormi grand-père, mais je t'ai tout le temps parlé en rêve. Et puis je t'entendais jouer de l'épinette, si divinement!... — Mais voyez-vous la jolie masque? J'en ai joué : Lanlaire la tralala!

Cependant les pas de grand-père s'approchent. Il va tourner le loquet et paraître dans l'embrasure de la porte avec ses cheveux blancs ébouriffés, comme au scandale de n'avoir pas perruque, ses épaules voûtées, son costume brodé du sacre du roi de Sardaigne, sa culotte puce et ses bas blancs. Il ressemblerait presque à M. de Voltaire s'il n'avait dépassé l'âge de Casanova. Lanlaire la tralala !...

... Mais non, les pas s'éloignent. Grand-père n'est pas venu. Il s'est rappelé que la chère enfant dormait toute blanche dans son lit blanc et qu'il a vu son âme voltiger dans son souffle. Alors pour ne pas troubler le dialogue avec les anges, il est parti à sa chambre relire quelque conte passé.

Seule, encore seule. Ninette mélancoliquement pense à Cendrillon près de l'âtre, au bal dont elle revient, au prince qu'elle a vu. Le joli jeune prince aux grâces aisées, à la tournure svelte, aux gestes fins, comme ceux de grand-

père… où est-il maintenant? Et Ninette se sent un grand trouble et elle voudrait bien pleurer. Mais elle se raidit. N'a-t-elle pas juré dans une prière à la Vierge de ne plus se souvenir, d'oublier. Ah! c'est plus facile à rêver qu'à attendre, l'Oubli! Elle l'aimait, pauvre petite, et chaque fois que l'image douloureuse l'effleure c'est comme un lambeau sanglant qui se déchire en elle et elle tousse, elle tousse que cela fait pitié. Oh, l'entendre encore, entendre le son de sa voix. Elle en guérirait pour sûr et après, je le promets, elle serait très sage et tout serait fini. Mais une seule fois encore écouter ses paroles! Il était bon et ses légendes caressaient comme un collier d'or. Le mettre autour de son cou, ce collier là… Grand-père tu verrais qu'elle serait heureuse… Et puis elle a sa potion à prendre. Grand-père pourquoi n'es-tu pas là? Je gagerais qu'il s'attarde à lire Candide en esquissant des gammes sur le bras du fauteuil. Si j'allais chercher dans la commode le

flacon qui apaise. Rien qu'à la commode, ce n'est pas loin,on n'attrape pas froid.

Et voici que Ninette se lève et qu'elle se dirige assez aisément vers son but. Mais en passant devant un guéridon en bois de rose, elle effleure ses fleurs, les fleurs de Jacques ;... oh si je les prenais aussi pour me tenir compagnie ?... Et vite, vite, car les pas de grand-père, dont la lecture est enfin terminée, retentissent, vite, vite elle fouille les tiroirs de ses mains inhabiles et en retire des branches recroquevillées et mortes, les fleurs sèches qu'autrefois elle avait ramassées dans la gondole avec le bien-aimé. Trottinant, tremblottant, fredonnant, c'est grand-père. Tant pis pour la tisane. Il ne faut pas qu'il me surprenne ainsi. Ninette se hâte vers son lit, ramène plus blanche qu'elle les couvertures et les draps jusqu'à sa figure rose un peu, d'émoi, rose aux pommettes, livide ailleurs. Et lorsque grand-père rentre pour de bon, elle fait sem-

blant de dormir, les paupières closes, le souffle égal, en serrant, sans qu'on le voie, les fleurs mortes de Jacques sur son cœur, les fleurs mortes, sa seule lettre d'amour.

A pas légers pour ne pas qu'elle ait peur, le marquis dont la passion veille, va rejoindre son clavier. Et comme tout à l'heure, Ninette demeure seule, gardée par les sveltes chrysanthèmes, entourée d'aube et de paix. Le crépuscule tombe. La nuit s'annonce fraîche et splendide. A travers la fenêtre, les derniers nuages du couchant rosissent et semblent des pivoines claires, égarées là. Une gondole passe et le rameur chante. La voix s'éteint, si jeune, si chaude! Contarinetta pour tout de bon repose et ses rêves l'illuminent à souhait. Remarquez-vous son sourire et le geste puéril avec lequel elle frôle ses cheveux? Elle lui parle, et le passé n'existe plus pour l'attrister. Ils se sont aimés sans répit et leurs baisers ressemblaient à ces chapelets qu'on égrène d'une caresse. —

La nuit a fait la chambre bleue; les objets disparaissent dans l'ombre et les choses familières ont des aspects terribles et sauvages. L'heure des enchantements... Il n'y a plus qu'une petite étoile, juste au-dessus d'un toit qui regarde et qui cligne. Les murmures du vieux palais s'apaisent, l'épinette du Marquis, l'épinette elle-même, se change en grignotis de souris...

Pourquoi la fenêtre s'ouvre-t-elle ? Est-ce Grand Père ? Est-ce Noël ? Noël est loin, Grand Père aussi. Alors, c'est le vent qui pour jouer un tour entre en sifflottant. Oui, mais Ninette, Ninette, la poitrine de Ninette? Le vent n'en a-t-il cure? Grand Père, venez fermer la croisée, dépêchez-vous, sans quoi Ninette va tousser. Diable, et la gavotte? Ninette tousse, tousse et la bise glace. Voilà qu'elle remue, la petite, qu'elle découvre son épaule. Gare aux hommes noirs. Ninette tousse. En haut, l'étoile au ras du toit est devenue mélancolique. Sa lumière

vacille, et du lit, on croirait un long cierge pareil à ceux dont on entoure les morts. Ninette tousse. Un instant, la crise est si violente qu'elle s'éveille, la bouche remplie d'un goût fade. Elle porte son mouchoir à ses lèvres. L'aveugle ne sait pas que c'est du sang...

Deux jours après, le médecin revient, mais pour passer la nuit au chevet de la malade. On ne sait jamais, a-t-il déclaré au marquis avec des gestes effarés, elle est gravement atteinte. Vous feriez bien de lui avoir un prêtre, rien que pour la réconforter. Ah ! le marquis en a tant vu mourir qu'il est inutile de lui ménager les choses. Il est vrai que celle-là lui a, d'un coup, asséné son âge sur la tête. Il est tout à fait voûté et au coin de ses paupières craquelées, deux larmes, toujours essuyées, sans cesse renaissantes, grossissent, roulent. Contarinetta seule a l'air d'un petit oiseau. Elle ne chante pas, car le souffle dure à peine, mais le visage au soleil — on lui a porté son lit près de la

fenêtre — on dirait qu'elle épie des papillons. Elle sait néanmoins qu'elle est perdue et que le docteur a conseillé le prêtre. Pourquoi en être triste ? Elle va au ciel. Son âme qui voltigeait, va s'envoler. Ne plus souffrir, ne plus mourir, elle va le retrouver.

— Cependant, Grand Père, dit-elle alors, pour me guérir, veux-tu me donner quelque-chose, veux-tu me faire du bien ?

Grand Père, prêt à sangloter, répond tout bas :

— Mais oui, petite; il s'efforce de rire, de plaisanter. Tu guériras, mais oui... Tu guériras toute seule.

— Oui, oui... je sais... mais enfin, veux-tu ?

Elle a pris la main du vieillard et l'appuie sur sa joue :

— Dis ?...

— Et, ce qu'est ce quelque chose ?...

— Je voudrais bien que Jacques revienne me voir... avant de partir. Je ne sais si c'est lui ou

moi, mais l'un des deux va partir. Grand Père, écris lui... Ce M. Sforzi sait son adresse. Je voudrais tant...

Le marquis n'a pas la force de la contredire. Il se raidit contre les larmes, parce qu'elle pourrait l'entendre pleurer. Il va s'asseoir au bureau de bois de rose où jadis ont séché les fleurs de Jacques, écrit la lettre qu'il lit ensuite, tout haut, à Ninette.

Et cependant un accord de guitare arrive... comme un baiser, comme un adieu...

XII

AGONIE

Telle qu'une reine cruelle serrant sur sa poitrine les butins d'anciennes guerres, les poings couverts de fer et ruisselants de joyaux, telle qu'une reine cruelle dans un jardin tranquille, c'est Florence au-milieu des fleurs. Chaque ville d'Italie est marquée par l'éperon d'un conquérant. Gènes a Doria, Milan a Sforza, Venise : Colleonne, Florence : Médicis. Les maisons serrées, bâties en pierres formidables et grises et d'où saillent des éperons d'acier, des lanternes

entourées de lances, les maisons furent asiles aux Guelfes, aux Gibelins. A peine si, près des collines embaumées dont fusent les cyprès et les lauriers roses, on retrouve l'ombre amoureuse de Pétrarque. Tout est Dante. Tout est terrible et raide. Les églises, noires et blanches funèbres, décomposées de chefs-d'œuvre. La statuaire de Michel Ange, la peinture du Titien, les hardiesses du Tintoret font regretter la douceur reposante de Raphaël. Tribune des Uffizzi, charme des yeux, effarement des idées, ô beauté parfaite... mais palais des vieux reîtres, ô menaces de feu !

Jacques en arrivant à Florence avait ressenti une impression pareille. Emu surnaturellement par la caline Venise, il ne s'habitua tout d'abord pas à ces murailles rêches, à ces horizons brûlés, à cet Arno qu'il pensait si délicieux et qui n'était que désolé, bruyant, et sans barques... les barques, ces oiseaux des fleuves ! Les façades des églises lui paraissaient des

catafalques, et les dépouilles précieuses dont elles étaient ornées ne lui inspiraient qu'un regret pour cette splendeur morte. Dans son âme délicate, les traces de violence, apparentes partout, le choquaient. Il avait lu Pétrarque plus que Dante et s'était pénétré de ce lent hymne d'amour, vibrant comme un baiser en souvenir. Vainement il chercha Pétrarque, vainement l'évoqua-t-il marchant à travers les rues, les rues dallées non pas à la façon d'un palais, mais à la façon d'un cimetière. Il ne le trouva point. Un matin, seulement, parti de fort bonne heure, il s'était dirigé vers la Via dei Colli qui entoure Florence d'une ceinture de parfum, de fragrance exquise. Il monta, après avoir traversé le fleuve, un escalier gris et rose que l'aurore teintait, bordé de chaque côté par de sveltes cyprès bleus dont les silhouettes s'allongeaient telles que des cierges. On eut dit l'entrée d'une chapelle ardente. Puis il fut sur la place Michel-Ange d'où l'on embrasse l'horizon. Et Jacques

crut pour un instant trop court voir apparaître dans l'apothéose du soleil, la douceur florentine dont Pétrarque mourait, parce qu'il en était loin.

Le soleil d'octobre qui là-bas prend des rutilances de fournaise — il est rouge comme nos horizons par les soirs d'été — venait d'éclater hors des nuages et simulait une blessure palpitante au flanc d'un Dieu. La ville était couverte d'une buée et de cette buée légère et grise il ne sortait que la tour du Palais Vieux, dentelée comme une herse, et le campanile du Duomo dont étincelait la croix. Personne, à cette heure enchantée. Les touristes, les hideux Cook qui déshonorent Florence et qu'on voit malgré soi, dormaient. Jacques était seul. Et une haleine de floraison printanière flottait encore; des campagnes environnantes, un coq chanta. La tour du Palais Vieux se colora en rose vif et des églises çà et là apparurent. Par une lumière inexpliquée, l'Arno luisait tel qu'un serpent mouillé dans l'herbe. Et l'on ne distinguait que

ses sinuosités métalliques perçant le brouillard. Des cloches tintèrent. Jacques, douloureusement, se souvint de Venise, de là-bas, où, par les aurores enflammées, la musique du bronze se mariait à la musique des vagues, les cloches et les vagues, les églises et la lagune, pour un alleluia unique, digne de la cathédrale merveilleuse, de Notre-Dame des Mers mortes. Le soleil montait de l'horizon et piqua sur la ville deux ou trois flèches de lumière. Un murmure, le murmure du réveil arrivait jusqu'à l'endroit où Jacques accoudé rêvait. Des coqs à nouveau chantèrent. Une voiture de foin passa, suivant la route que Liéven avait prise pour monter. Tout d'un coup, la brume s'écarta, laissant apercevoir la ville, la place des Seigneurs, le palais Pitti, le Baptistère, l'ancien avec ses portes merveilleuses, le nouveau où le Pensieroso semble en face de l'éternité. Une seule nuée d'argent subsistait sur l'Arno. Et Florence avait l'air transformée, plus jeune, toute

alanguie. Les villes, pareillement aux femmes, sont belles surtout par les espoirs qu'elles font naître, par le passé qu'elles laissent entrevoir. Jacques ne vit plus les conquistadores, les aventuriers, les bandes aux étendards déployés mettant à sac les pays vaincus, mais l'immortalité qui plane sur Florence : Pétrarque, Le Dante, Michel Ange, Raphaël. Le triomphe de tous les Amours! L'assomption de toute Beauté !

Depuis son départ de Venise, Jacques de Liéven n'avait pas osé s'interroger et consulter ses voix intérieures. Ayant quitté la ville, très en ébullition intellectuelle et amoureuse, Jacques craignait de ressusciter le passé. Il ressemblait à ce jeune Athénien qui, d'un sourire, cachait le renard lui dévorant la poitrine ; lui, c'était son cœur déchiré. Parfois il éprouvait un poids douloureux dans la tête et le rythme de son sang s'accélérait. Des bruits étranges bourdonnaient à ses oreilles, des bruits funèbres comme un glas des morts, des bruits

lourds comme un cercueil qu'on apporte. Certains croient aux pressentiments. D'y croire, mène, selon des personnes, l'esprit à la recherche d'une science obscure et remplie de ténèbres par laquelle, si l'étude s'en poursuit, on arriverait à sonder l'Avenir. Jacques, fataliste autant qu'un oriental, possédait une sensibilité nerveuse très aiguë. Et ses mélancolies soudaines avaient toujours eu des causes vaguement réalisées. Mais par ce matin de claire automne, devant la ville reposée, ses soucis l'abandonnaient. Il restait tout entier à la joie de vivre. Sans pour cela appeler le souvenir, il ne le craignait plus. Il y avait tant de soleil qu'il oubliait l'aveugle. Il y avait tant de chansons qu'il en oubliait ses larmes! Et puis à vingt ans, même dans les plus sombres romans d'amour, la sève éclate dans les veines enfantines, et aux désespoirs avoués succèdent des joies sans but. Qui de nous à certaines heures n'aurait voulu tenir le monde entre ses bras!

Jacques était poète : La beauté le transportait. L'image de Ninette l'avait ravi par sa splendeur naissante. Cette virginité aux regards éteints, éteints avant le moindre blasphème l'avait transformé en ardent adorateur. Florence à l'aurore valait Ninette endormie. Et de la place immense d'où la ville entière était dominée, il tendit les bras vers la divinité libératrice, celle grâce à qui s'étancherait la blessure ; il célébra la messe enthousiaste. Avec une ferveur idéale il offrit à la nature le plus pur de son âme. Et le soleil altier étincelait en lui.

Puis il redescendit par le même escalier gris bordé de cyprès comme des cierges...

Il avait des pensées d'extase et de bonheur. Les moindres passants rencontrés prenaient à sa vue des mines sympathiques. Jacques éprouvait un besoin avide de fraternité. Et il évoqua les crises d'enfance, les crises de cette époque vibrante où les garçons deviennent des jeunes gens et où dans leur intelligence bourdonnent

confusément de larges espoirs. Il avait été une année avant sa philosophie envoyé à Saint-Germain dans le collège nouveau qu'on y avait construit. La rhétorique formée à peine ne comptait que très peu d'élèves. Et le professeur, un rêveur aux grands yeux timides, de suite, par l'habileté de sa parole, par la persuasion de son cœur, l'avait charmé. Jacques curieux bien plus des choses futures que des choses actuelles, interrogeait discrètement le professeur entre ses classes sur ces vérités éternelles qu'en philosophie on lui dévoilait. D'ailleurs au hasard des traductions latines et grecques les textes des vieux sages l'avaient éclairé. Alors, comme la classe était plutôt une causerie qu'un enseignement de dogmes, le professeur entraînait Jacques près d'une fenêtre d'où on découvrait divinement la campagne. En bas des murs un jardin serpentait, un jardin bourgeois dont quelque rentier devait tirer ses délices. Un cerisier abritait un bassin

minuscule au centre duquel un cygne de plâtre faisait jaillir de minces gouttes d'eau. En face du bassin un banc et une table de fer. Et l'allée soigneusement ratissée et nettoyée des feuilles mortes, aboutissait à un pigeonnier. Chaque semaine, un vieux en manches de chemise, large chapeau de paille l'été, un gros paletot à cache nez l'hiver, un vieux arrivait, dissimulant dans sa poche un couteau de cuisine et saignait un pigeon pour dimanche. De la classe on entendait le gravier bruire, la porte basse grincer. Et l'on disait :

— Encore un pigeon d'saigné ! V'là le père Mathieu qui passe...

Car il s'appelait Mathieu, cet homme. On entendait la porte grincer, des battements d'ailes, des bruits effarés, un roucoulement douloureux puis un tout petit cri, si aigu, si frêle ! Et c'était tout:

Madame Mathieu aurait demain son pigeon aux petits pois.

Donc en face de ce jardin s'ouvrait la fenêtre;

Plus loin quelques maisons aux toits en tuiles roses. Après les maisons, la lisière sombre de la forêt. Et là, le jeune professeur découvrait la vérité à Liéven ébloui, très simplement, sans phrases, prenant pour exemples les choses les plus ordinaires qu'ils avaient sous les yeux; Jacques se rappelait ses enthousiasmes, ses ferveurs inexprimées jusque-là. Seul avec la paix souveraine du ciel et de la terre, il lui semblait qu'il demeurait le héros des victoires prochaines. Dans sa tête fiévreuse, des projets, des départs, des conquêtes, des élans infinis, des adorations étranges se mêlaient, s'étouffaient.

Par instants il écoutait la sagesse couler en lui comme une source. D'autres fois son naturel insoucieux et gai reprenait le dessus, des flammes mystiques s'unissaient aux feux d'amour, et cet amour même se transformait sensuellement. Les conceptions généreuses d'altruisme, il les confondait avec un baiser universel. Et

son corps juvénile frissonnait sous une miraculeuse caresse.

Toute la journée il demeura dans cet état de quiétude. Il se promena encore aux environs de Florence, longeant les chemins calleux dont les pierres sont bossues et dont les oliviers bercent les fossés. Il vint dans les vignes déjà dépouillées de leurs grappes et demeura des instants à songer à Virgile.

Lorsque le soir enveloppa la campagne d'ombre, il rentra, pris soudain de mélancolie. De même qu'au collège, après ses fièvres, il était étreint d'un grand désir d'amour.

Il fut hanté par Ninette et l'amour, de rechef, tinta en lui.

Il l'imaginait demeurée, après son départ, hautaine et cruelle comme il l'avait sentie. Qu'importait à la dogaresse l'émotion d'un poète. Ne vivait-elle pas dans la ville où tout composait un vivant poème? Poème qu'elle ne voyait pas... Jacques eût un espoir secret, une joie indicible.

Poème qu'elle ne lisait pas !... A l'accueil de ses paroles, au trouble de ses gestes, à la pâleur de son visage, Jacques avait compris que Ninette l'aimait, l'avait aimé. Lui avait pu chasser de son esprit et de son cœur cet autrefois là, cette minute là, momentanément par le spectacle des diversités extérieures. Mais elle, l'aveugle? Elle restait impitoyablement en face d'elle-même. Qu'elle ne l'aimât plus ; qu'elle le détestât même... n'importe. Elle restait en face de cet instant d'émoi. Et Jacques l'en plaignit d'une âme involontaire. Car, lorsqu'on est sous l'impression perpétuelle d'un souvenir on finit toujours par en souffrir. Que le souvenir soit triste, le temps n'adoucit pas la douleur. Que le souvenir soit doux, on regrette qu'il n'existe plus qu'en souvenir, et l'on pleure. Voici pourquoi la vie a un fond de mélancolie tragique : Les uns regrettent de ne pas avoir, les autres regrettent d'avoir eu. Le problème, l'énigme, les tenailles, c'est que le présent n'existe pas, et

qu'il est des natures tellement malheureuses qu'elles ne sont jamais parvenues à se faire illusion. Et Jacques plaignit Ninette et la soupçonna de posséder une nature pareille. Jacques plaignit Ninette et à cet instant là, il aurait bien voulu souffrir à sa place. Jacques plaignit Ninette et il sentit alors la profondeur de sa passion. Et pareil au cri des mouettes blessées dans un orage, Jacques laissa échapper un mot de prière et d'ironie, de désenchantement et d'extase, un mot vibrant de tous les départs, de tous les mystères... Mourir!...

La chambre de Jacques ouvrait deux larges fenêtres à balcon sur le Lung-Arno. La pièce était petite et claire. Liéven avait cet amour presque maladif des espaces restreints et des espaces lumineux pour y rêver plus intimement. Autant il était avide d'immensité quand il se trouvait dehors, autant il préférait les retraites paisibles, les endroits comme recroquevillés sur eux-mêmes. De ces chambres dont il semble qu'on

va toucher les murs, en étendant les bras. Lorsque Jacques y rentra, la nuit était venue. Jacques eut une sensation exquise, parce qu'elle est rare en voyage, de home, de confortable. On ne distinguait que les deux baies ouvertes, par lesquelles la nuit tombait sur les choses familières. Le lit, la table, les chaises prenaient des formes plus enveloppées, plus caressantes, on aurait cru d'ouate bleue ; Et se dirigeant à tàtons, Jacques arriva près du balcon. Son âme frémissait de l'appel angoissé qu'elle avait faite à la mort. Vraiment, il lui avait paru tout à l'heure que ses espérances ruinées, son désir de mysticisme, ces élans vers un départ inconnu se résumaient dans ce mot : Mourir !... Mais voici que la nuit religieuse planait et qu'avec le silence, une poésie infinie descendait du firmament. En bas, l'Arno apaisé mirait les maisons sur ses rives et les collines qui bordent l'horizon. Une étoile tremblait dans l'eau. La seule rumeur du barrage, près du Ponte Nuovo, altérait la

sérénité du paysage. Jacques, en regardant les collines lointaines, sentit la joie lui caresser les yeux. Du soleil disparu, subsistait une étroite barre sanglante sur laquelle des cyprès, toujours des cyprès, et des pins parasols et une maison de paysans se profilaient. Une odeur de myrthe et de laurier venait des jardins. Et Jacques qui, devant l'angoisse du crépuscule, s'était abandonné à une tristesse immense, Jacques renaquit à la vie. Chose curieuse : par cette nuit italienne, toute calme, toute endormie, il discernait mieux la germination ardente de la nature qu'aux instants le plus bruyants du jour. Il songea à la légende grecque de Narcisse, Narcisse transformé en fleur près d'une fontaine ; il rêva de se sentir des racines avec la terre comme pour mieux étreindre et pour mieux aimer. Et la nuit d'étoiles coulait dans ses yeux.

Il s'accouda sur la rampe de pierre et demeura longtemps, jusqu'à ce que la bande sanglante disparaisse. Alors, quand les derniers

oiseaux se furent apaisés et que la dernière lueur se fut éteinte, Jacques ferma ses croisées. Tout à l'heure la pensée de Ninette l'effleurait encore. Le recueillement des soirs invite à la prière. Et c'est prier un peu que d'évoquer l'amour. Leur amour, blanc et pur comme un ruisseau d'avril, frais comme lui, murmurant comme elle. Il écoutait dans son âme cette chanson mouillée et les caresses évanouies avaient la douceur des herbes que le courant entraîne. Oh Ninette ! Tout à l'heure aussi, ses bras s'étaient tendus vers la plaie éparse au ciel et mentalement il souhaitait que sa blessure se ferme en même temps que ce reflet du soleil.

Ninette... Ninette... Les appels d'oiseaux, la brise dans les branches, le grondement dufleuve lui disaient Ninette...Ninette... S'il avait eu des remords, si leur histoire ne s'était pas trouvée liliale il aurait pu calmer sa peine par ce remords, car rien ne tue, ou rien n'exalte l'amour comme un passé douloureux. Ninette... Ninette ! Jac-

ques ferma les croisées. Il fit de la lumière. Alors, sur la table, il aperçut une lettre dont l'écriture lui était inconnue ou presque. Elle était timbrée de Venise. Il l'ouvrit et tout à coup devint pâle. Ses poings se crispèrent et jusqu'aux plus petites veines son sang bourdonna fébrilement. C'était du grand-père de Ninette. Ah, mon Dieu!

Et il comprit, lors de la promenade sous les oliviers et sous les vignes, lors de son retour par le crépuscule, sa mélancolie vaguement prophétique... Ninette malade... Ninette très malade... Revenir à Venise... La voir une fois encore... Peut-être la dernière. Une souffrance atroce le secoua misérablement. Ses yeux convulsés ne trouvaient pas les larmes. Il avait deviné tout jusqu'aux détails les plus précis. Il la trouverait morte, mourante, ensevelie. Il fallait partir, partir de suite. Il se parlait à voix basse et qu'il ne criât pas, que de sa gorge ne sortissent pas des plaintes désespérées, cela paraissait une chose extraordi-

naire et non humaine. La voir une fois encore. Oh ! les senteurs étouffées de fleurs, de larmes, de cantiques. Mais elle n'allait pas mourir, mais elle ne pouvait pas mourir ! Il eut choisi la torture la plus effroyable, un feu brûlant pour lui tenailler les muscles. Jacques se dressait en tumulte contre des ennemis imaginaires, contre les ennemis sous lesquels Contarinetta succombait. La vie, la vie ! Le soleil l'illuminait de sa gloire. Des vertiges l'assaillirent. Alors il se laissa tomber sur son lit plus faible qu'un enfant. Il sentait la nécessité de partir, de partir vers cette Venise qui, maintenant, lui faisait l'effet d'un gouffre plein de supplices. Et il était incapable de mouvement, brisé par l'affreuse nouvelle, anéanti par toute la douleur inavouée de ses pressentiments, pareil à ces visions dans lesquelles, poursuivi par un monstre, on sent subitement les jambes se dérober. Un frisson le secoua. Des griffes lui déchiraient les entrailles et, par

instants, le cœur se ralentissait jusqu'à douter qu'il battît encore... « Ninette m'a montré des feuilles et des fleurs, et les feuilles étaient jaunes et les fleurs étaient sèches, mais elle les avait eues sur son cœur. Ce sont les vôtres, Monsieur, celles que vous lui avez données. Vous voyez bien que vous n'avez pas cessé d'être près d'elle et c'est à cause de cela que je vous demande de venir ». Ainsi elle l'aimait encore, puisqu'elle avait gardé ces fleurs et ces feuilles. Oh ! bonheur, elle l'aimait donc, elle n'allait pas mourir ! Il la réchaufferait entre ses bras, la chérie, il la bercerait, il ouvrirait ses veines et elle boirait son sang, et leurs souffles mêlés défieraient l'Agonie. Allons, partir, il faut partir !..

Et lorsque Jacques, en pleine nuit, eut atteint à la gare l'express de Bologne et qu'il fut seul dans le wagon où des lueurs vacillaient, qu'il se sentit transporté à travers les campagnes, il crut être victime d'un rêve d'épouvante que l'aurore allait transfigurer.

XIII

LEVRES CLOSES

Le soleil brille sur le canaletto, colorant les murs des premières maisons du Ghetto. Sur le pont de marbre des femmes passent, sveltes, avec leur long châle, ce châle qui leur donne l'air d'hirondelles d'eau. A la station du vapore, assis sur les degrés d'un piédestal d'où sourit une vierge, des gondoliers fument et c'est la nonchalance exquise, déjà d'orient. Le palais Labia avec son companile, l'église San Geremia se tigrent à la lumière d'ombres bleues

et grises qui font songer à de vieux bronzes. Une des fenêtres du palais est toute ornée de fleurs, de fleurs mélancoliques et pâles, de fleurs d'automne. C'est là qu'elle souffre, c'est là qu'elle dort. Le soleil a dû caresser sa tête, ses lèvres fines que la mort va pâlir. On ne dirait pas que la mort est si proche. Il fait si bleu, si calme. De son lit elle voit tout cela, le ciel clair, les pigeons qui volent, les gens qui passent. Ce n'est pas la tombe qui se creuse, c'est l'infini qui s'ouvre, pareil à une fleur précieuse, en souriant.

Jacques est arrivé à quatre heures du matin. Dans la ville silencieuse, l'eau elle-même ne remuait plus. Quelques étoiles pâlissaient. Une voix pleurait au loin une mélopée ardente et triste, mais rien n'était changé depuis son départ. Et cependant Venise n'était plus la même. Avide de retrouver ses sensations, Liéven avait pris une gondole et le batelier le conduisit par le grand canal jusqu'aux jardins.

Les jardins où jadis la musique éclatait joyeuse, les jardins étaient muets et semblaient une cage sans oiseaux. Lorsqu'il revint en prolongeant par une large courbe vers le Lido, l'immobilité l'effraya. Un instant des clameurs étranges retentirent. On aurait cru des plaintes entrecoupées par des larmes ou le son épeuré d'un clavecin... L'homme que Jacques interrogeait répondit en se signant : Les folles... monsieur, ce sont les folles de l'asile San Clemente.

Et Jacques en retournant vers la ville éclairée par les premiers feux de l'aurore, ne s'était pas éveillé de son rêve, et dans son cœur écoutait gémir cette plainte, infiniment.

Du golfe de la Jiudecca, teinté d'ors roses et de cuivre, des barques sortirent pareilles à celles que Liéven avaient rencontrées au moment de son arrivée... autrefois. La saison s'avançait : Plus de grenades hiératiques, laissant de leur pulpe éclater des rubis. Quelques paniers de raisins, les derniers roux et ternes, recouverts

de pampres jaunis. Mais des figues juteuses dont le sucre s'agglutinait et des bananes, importées de contrées lointaines, et des caroubes dont, avec la distance, on prenait les gangues pour des poignards. D'autres felouques étaient chargées de courges extraordinaires, à la pulpe bosselée, accroupies comme des crapauds. Jacques ne voyait ni la splendeur dominatrice de la ville ni ces barques qu'il croisait. Ninette!... Ninette! vivante ou morte? Oh, depuis son arrivée quelles minutes affreuses d'attente, de désespoir. Il n'avait pas osé se rendre directement au palais. Si elle était endormie, si le danger momentanément était passé? Il fallait attendre le jour. Et puis sans se l'avouer, il avait peur. Peur de ce tête à tête où l'agonie épiait, où l'amour se penchait sur la tombe, où sa jeunesse frissonnait devant la mort. Néanmoins il aurait désiré avoir subitement des ailes pour pénétrer jusqu'à elle, pour lui donner la confiance dans un baiser. Des cloches

sonnèrent l'angelus. Jacques parmi ces appels chercha celui de San Zaccharie. San Zaccharie, l'orgue, l'aveu, la caresse... Lorsque la gondole dépassa Saint-Marc, le jour resplendissait et les premiers rayons du soleil incendiaient les portiques d'or. Des rumeurs flottaient sur la ville. Des marchands ambulants, des porteurs d'eau, des vendeurs de polenta accroupis devant leur galette safranée, un couteau à la main, criaient, se débattaient... — Au palais Labia, dit Jacques d'une voix angoissée. En atteignant la rive, en levant la tête vers la vieille demeure, Jacques sentit son âme trembler sur ses paupières, pareille à ces larmes qui ne peuvent couler.

— Je vous attendais, dit-elle. Grand-père a parfumé la chambre, il paraît que le soleil brille : Je vous attendais... Une toux rauque lui déchira la poitrine. Jacques, entre le vieillard et la malade, s'avançait, plus blanc qu'elle. Parlez-moi. Et elle chercha l'air avec des spasmes d'oiseau blessé.

Jacques, en la voyant si pâle, si déjà évanouie, si délivrée des joies et des tristesses de la Terre, suffoqua d'anxiété, car il se sentait loin d'elle. Abattu par la souffrance, torturé par le doute, il regardait confusément. Oh ! la pauvre chère chambre, comme tout devait y être changé. En dix jours à peine elle était devenue un hôpital, avec des relents âcres et fades qui s'échappaient des bouteilles, des sirops, des tisanes. Comme tout devait y être changé ! Pour la première fois il pénétrait chez la jeune fille, et, devant cette couche, où seule la chevelure d'or jetait une note de feu, Jacques s'était souvenu de l'église et de leur premier baiser. Les chrysanthèmes, dans leur vase de cristal, s'étiolaient, on eut dit qu'ils attendaient la mort d'une autre fleur pour se faner eux-mêmes. Et sur ce décor où volaient comme des ailes noires un rayon de soleil brillait. Ninette l'avait dit : Il parait que le soleil brille, il brille pour toi. Jacques à petits pas était arrivé tout

près. Brusquement il se jeta à genoux et saisit la main de Ninette pour la porter à ses lèvres. La détente nerveuse s'opéra. Vivante, vivante ! Et les sanglots, dont sa gorge était desséchée, le secouèrent, pauvre petit !

Quand le chagrin est frère de la mort, quand la douleur devient plus qu'humaine, les mots sont impuissants, les cris seuls se comprennent. Et le silence magique de la chambre était coupé par ces cris. De nouveau, la voix de Ninette chanta : Mon amour, mon amour ! Quand je serai au ciel, nous nous unirons pour toujours. Je pars avec ton baiser. Dieu le rendra éternel... mon amour, mon amour...

Jacques sans répondre couvrait de baisers la petite main brûlante. Dans l'autre chambre, on entendait le vieux marquis sangloter, et ses sanglots avaient eux aussi une résonnance d'épinette. Au pied du lit, une religieuse priait. Et Ninette chantait encore : Cela me console de te retrouver, Jacques, il me semble

que je ne suis plus aveugle... Parle-moi. Puisque c'est tout ce que je connais de toi, mon bien-aimé ! ta voix.

Alors, Jacques se releva et essuyant ses larmes, il osa pour la première fois regarder Ninette. Oh ! la maigreur du cher visage et les yeux dont les paupières ne s'ouvraient plus, les yeux entourés d'un cerne sombre. Les pommettes toutes roses comme les pèchers en fleurs, le nez pincé, les lèvres déjà empreintes du rictus funèbre. Les lèvres.les lèvres qu'il avaitbaisées.

— Parle-moi, répétait-elle... Tu ne m'aimes donc plus... Est-ce parce que nous nous sommes quittés quelques jours... Tu m'en veux donc Jacques ? J'avais raison de ne pas vouloir... nos fiançailles vont être bien plus belles au paradis... Les histoires de grand-père m'ont bercée et j'entends des musiques qui nous appellent. Suis-je encore jolie ?

— Oh ! Ninette ! Ninette ! sanglotait Jacques...

— Donne-moi une fleur de la fenêtre..., je la

poserai dans mes cheveux, je veux être jolie pour toi et pour le bon Dieu. Je suis heureuse, tiens-moi la main longtemps... Parle-moi... Elle haletait, et porta un mouchoir à sa bouche. Jacques avait été cueillir une grappe de tubéreuses dont le parfum violent emplissait la chambre. Et, lorsqu'il vint lui tendre, il remarqua au coin de la lèvre une goutte de sang qui perlait, un peu d'écume pourpre.

Oh ! Ninette ! Ninette ! si tu souffres maintenant, si tu souffres, au point que je voudrais donner ma vie pour la tienne, j'ai tant souffert, chérie, j'ai tant souffert ! Quand je suis parti d'ici le soir de ton adieu et que j'ignorais tout excepté mon malheur, je me souviens du deuil de mes larmes. Tu m'avais dit cela d'une voix presque légère, d'une voix blanche que je ne te connaissais pas, que je ne t'avais jamais entendue. Et tu semblais lointaine comme si je ne t'avais jamais approchée. Tes caresses vibraient encore, et c'était l'agonie de mon

rêve. Ninette. — A cette minute là, j'aurais voulu disparaitre et changer d'âme. Toute ma jeunesse s'était offerte, mon ardeur, mon enthousiasme et ce qui transforme en culte un premier amour. Les nostagies secrètes, tu les réalisais, les désirs d'inconnu tu les réalisais, les rêves de splendeur tu les réalisais...

Jacques regarda Ninette ; un fil de soleil souriait sur sa bouche entr'ouverte, et un calme surhumain s'exhalait de ces deux sourires. Elle ne faisait aucun mouvement, un souffle a peine marqué, hésitant presque, soulevait le le drap diaphane. Dormait-elle ? écoutait-elle ? Ses paupières closes, leurs cernes, le repos du visage indiquaient le sommeil. Ninette dormait. Elle avait dû s'abandonner en sentant de la lumière sur sa lèvre et de la lumière dans son cœur... Comme autrefois... en prenant les histoires de Jacques pour les histoires de grand-père... en confondant leurs deux amours.

Lorsqu'il revint le soir, il trouva la religieuse

très inquiète, le marquis fiévreux. Ninette avait eu un accès de fièvre et le délire. Le prêtre allait venir... Le prêtre! Jacques eut une vision d'épouvante et devant ses regards, des horizons vertigineux passèrent. Il aurait crié comme un enfant blessé à mort, mais les cris s'arrêtèrent. Il ne voyait plus que le lit de douleur, ses yeux demeuraient fixes. Par instant, il écoutait des clameurs ardentes et tristes peupler son âme d'appels, et c'était comme des portes ouvertes et fermées lui apportant de vagues échos d'apothéoses. Il n'osait pas s'approcher de la jeune fille. Ninette n'était plus Ninette. La souffrance la rendait divine. La chambre elle-même s'était dégagée de son aspect misérable de chambre de malade. Probablement parce que tout était jugé désormais inutile, on avait enlevé les fioles aux odeurs âcre, les sirops fades et les tisanes. Le docteur avait ordonné qu'on brûle des essences et des aromates. A son entrée, Jacques remarqua sur

un petit treillis de bronze des pastilles qui fumaient... Un seuil d'église, une chapelle blanche. Les fleurs avaient été renouvellées et des chrysanthèmes uniformément pâles jaillissaient sveltement de l'ombre. Ninette sur son lit était aussi tranquille qu'à l'heure où Jacques l'avait quittée. Ses mains et son visage semblaient avoir gardé en eux la clarté du ciel. Elle était pareille à ces reliques embaumées dont on voit briller les gemmes et la peau phosphorescente entre les arches saintes. Jacques avait marché très doucement. Et Ninette, lui dit : — C'est vous Jacques..., d'une façon si tendre et si frêle que Jésus devait parler ainsi.

— Venez, restez près de moi jusqu'à la communion. Vous serez seul près de moi avec les fleurs... Ecoutez Jacques, centinua-t-elle en se soulevant péniblement sur l'oreiller, il y a deux choses que je veux vous confier. Grand-père a trop de chagrin. Il ne pourrait pas. C'est pour ma tombe, d'abord..

A ces mots, Jacques qui agenouillé au chevet de la jeune fille, la regardait inlassablement sentit les sanglots l'étouffer... on regarde ceux qui vont mourir comme pour enfouir leur image ainsi qu'un trésor.

— Non, tais-toi, Ninette !

— C'est pour ma tombe d'abord, continua-t-elle. Je désire qu'elle soit élevée à Saint-François-du-Désert, près de l'endroit où nous nous sommes arrêtés, la main dans la main. Tu diras à grand-père mon horreur de la terre. J'ai peur de la terre. La terre doit peser sur les morts comme un souvenir misérable. Je voudrais un cercueil en marbre gris avec des colonnettes roses, et par les beaux jours d'été, des coquelicots près de la pierre tels que des gouttes de sang ressuscité... C'est pour toi, Jacques, la seconde prière. Quand je serai partie et que tu auras pleuré... peut être, oublie-moi, comme on oublie le vent qui passe, la fleur qui s'ouvre, l'oiseau qui vole. Oublie-moi ! oublie-moi ! Sois heureux encore. Moi, je prierai

pour toi, dans le ciel... Trouves une jeune fille, je lui souhaite qu'elle t'aime sans en mourir. Marie-toi... oublie-moi. La seule chose que je demande, c'est — s'il te naît une fille — de l'appeler Ninette. Ainsi tu continueras malgré toi à m'unir à l'amour immortel... Jacques je suis heureuse... près de toi le départ est léger...

Pleurez, Séraphins dont le sourire est aux madones blondes penchées sur leur fils, pleurez, ô vous les anges, qui jouez de la viole, du luth et du psaltérion, pleurez, ô vous les Innocences et les délicatesses, décadences embrasées, résurrections célestes : Contarinetta va mourir... Les chrysanthèmes blancs, ciselés comme des constellations le savent que Ninette va mourir. Et je ne sais quoi de plus triste encore, se mêle à leur parfum qui lui aussi agonise. Bientôt, pareillement aux chrysanthèmes, tout sera fini, tout sera pâli, et le palais sera silencieux, si tranquille, que l'on entendra couler les larmes et les sanglots

déchirer les cœurs. C'est dur de mourir à quinze ans. On commence à peine ; on espère, on s'éveille comme un ruisseau dans la mousse, comme la brise dans les bois. Quinze ans ! quinze ans ! Vérone, ô sœur de Venise par la poésie immense du passé, ô Vérone liliale, entr'ouvre tes sépulcres, penche sur tes tombeaux les arbres en fleurs... Pétales, corolles, duvets, ailes, que ce soit une moisson d'ivresse. Il faut bercer des cadavres d'enfants... Du reste, n'ont-ils pas l'air de dormir ? Après Juliette, Ninette, Ninette aveugle avait des yeux plus beaux... Pleurez Séraphins dont le sourire est aux madones, Ninette va mourir...

Que dans un arpège mystérieux et tendre vous chantiez ce qui la fit si belle, et que vos voix retrouvent le charme de ses gestes. Elle était la musique des musiques, et les vagues ne furent pas plus souples qu'elle.

Et toi, nuit vénitienne, nuit déjà d'Orient par la pureté du ciel et la splendeur des astres, sois

sonore comme ses lèvres, grisante comme ses baisers. Que tes étoiles étincellent, pareilles aux flammes d'un sanctuaire et que la brume monte des lagunes tel qu'un encens mélancolique. Immensité déserte, océanides silencieuses, îles éparses qui semblent des épaves, ombres magiciennes, colonnes, statues, nef prodigieuse, cathédrale entre les cathédrales où la prière se mêle à l'accent sauvage des marées. O Notre-Dame des Mers ! Ninette va mourir !

Dans le calme de la chambre, dans ce calme déjà d'au-delà, où l'on dirait que des âmes frissonnent, un bruit léger a retenti, un bruit mouillé comme une caresse d'amour. C'est, en bas, sur le canal, une gondole qui accoste peut-être. La nuit est sonore, et les rames dans l'eau ont l'air de pleurer, elles aussi. Une clochette tinte et des voix parviennent confusément. Jacques, les mains unies à celles de la jeune fille pour lui communiquer la chaleur de ses veines, le philtre de la vie, Jacques entend ces

voix qui psalmodient et ces clochettes qui tintent... Et il n'ose pas bouger de peur qu'elle ne comprenne. Le prêtre... les sacrements... le viatique... l'éternité! Un élan le bouleverse, une fureur véhémente de barrer le chemin au Christ. Pourquoi Dieu laisse-t-il mourir Ninette... Pourquoi Dieu la prend-il? Elle était si pure, si chaste, si innocente. Oh! malédiction. Et les voix qui étaient disparues sous le porche se rapprochent. *Ils* montent l'escalier. Qui? La mort, l'agonie, l'adieu pour toujours, l'oubli. Ce ne sont pas des prêtres. Ce sont, affublés de chasubles et d'étoles, des fantômes dont les os en marchant cliquettent comme des squelettes qu'on touche. C'est le cercueil, le tombeau, les planches noires qui vont la recevoir, l'étouffer, l'étreindre... Oh, pitié... pitié!...

Mais voici que dans l'esprit de Jacques, l'aurore a lui, la divine aurore. Non, Ninette ne connaîtra pas la lugubre étreinte, l'oubli l'épargnera, et ce n'est pas vers la mort qu'elle va, ni

vers la terre. Blanche, comme les vierges protectrices de ses aïeux, impolluée comme les sveltes lys, elle ne descendra pas en terre, elle va monter au ciel... Un départ d'hirondelles ! Il faisait trop froid pour elle. Sa petite âme aime le bleu. Elle retrouvera ses yeux parmi les astres, ses ailes, — car Ninette sera, comme avant de naître, un ange — palpiteront à la droite de Dieu, et ses doigts, trop fragiles pour les tendresses humaines,feront résonner deslyres en céleste harmonie. Ninette monte au ciel...

Les voix, toujours les voix et un murmure de chapelets qu'on égrène. La grande croix grecque sonne sur les dalles du palais. Grand-Père sait qu'ils sont là. Il est venu s'asseoir près d'elle et près de Jacques et ses pauvres yeux sont pâlis par les larmes. Son jabot est si fripé, si lamentable... lui qui parlait dentelles autrefois. Et ses doigts tout ankylosés, maladroits subitement, ne connaissent plus, ne connaissent plus les gammes. Le timbre chante.

Ninette fait un mouvement et semble sourire à son rêve. Jacques pleure doucement, sans crises, sans efforts. Il pleurait ainsi, il y a longtemps, sur des joujoux brisés, sur des roses meurtries… Le timbre chante et les voix s'impatientent. Le marquis se lève, les lèvres tremblantes, les jambes qui défaillent. Il va ouvrir

— Allez dans ma chambre mon ami, dit le grand-père… il faut qu'elle soit seule avec le bon Dieu.

Et de la porte entrebâillée, Jacques distingue, irisés par les paupières humides, des cierges allumés, de minces cierges qui brasillent. Des hommes tiennent de petites lanternes noires, ornées d'une croix d'or. Ils sont cinq ou six, pas plus, avec le prêtre… Ils portent la cagoule noire percée de deux trous, et dans ces trous là brillent des yeux de chauve-souris; on dirait des démons qui guettent. Ninette! Ninette! Jacques se jette sur elle; il sent qu'elle frissonne. Il la regarde… ce n'est plus

le sourire. Une anxiété affreuse remplace la béatitude, un frisson encore et des larmes coulent, lentement, comme le sang d'une blessure.

Voici que quelqu'un l'effleure à l'épaule. Un pénitent s'est penché pour lui murmurer une phrase italienne. Cet homme est bon, il a pitié du marquis, de Jacques, d'elle surtout, la malheureuse. Allez dans la chambre... là... à côté. Alors, pâle comme cette agonie, pâle comme les cierges et comme les fleurs, sans un soupir, sans un mot, mais le cœur écrasé, Jacques détache ses doigts de la couche... Au nom du Père... Je vous salue Marie... Reine de de grâce... Tour d'Ivoire... Reine des anges... Lys de Galilée... Et tandis qu'il étouffe dans l'ombre, le prêtre prie, Jésus écoute.

Puis un silence, l'officiant s'est approché de l'agonisante dont le souffle s'espace, épuisé. De l'air.... de l'air !... Ils parlent.. que se disent-ils ? Quelle peut être la confession de Ninette ? Son nom, à Jacques, le prononce-t-elle ? Si

elle ne l'aimait plus ? Si elle s'accusait de son amour comme d'une faute ? Si elle ne l'aimait plus ? L'appel de Dieu connaît la plainte du souvenir. De l'air... on ouvre la fenêtre... quel est ce bruit ?... un oiseau est entré dans la chambre, un oiseau du soir attiré par la lumière. Puis un nouveau silence. Des burettes se choquent avec un écho argentin. Le prêtre va oindre son corps martyrisé, son corps tant immatériel... Et tout à coup, l'oiseau passe, avec des battements d'ailes.

Soudain un faible cri, et la chute légère d'un corps sur les oreillers. Jacques est près du lit, soutenant la morte. Grand-père s'est dressé brusquement comme un homme halluciné... Le prêtre continue à prier, mais il a tourné des pages dans son missel... ce n'est plus la communion, c'est le requiescat. L'oiseau effarouché a fui, avec l'âme de Ninette. Qui va fermer les yeux, ses yeux aveugles dont les prunelles éteintes semblent voir... semblent

en extase... Allons grand-père... Et grand père écarte l'intrus, Jacques, celui qui est venu lui voler sa fille, qui lui a tué un soir d'amour. Oh ! ce geste du vieillard ! Jacques comprend qu'il n'est plus que l'étranger, que le passant. Il n'a pas le droit de pleurer sur le corps de Ninette... Pauvre petit.. pas le droit de pleurer.

Et comme le marquis, à genoux près de l'enfant, fixement, haineusement le regarde, Jacques recule, recule jusqu'au seuil. Adieu Ninette... adieu... Les cierges, les prières, les voix... les fleurs !... Les fleurs ! Vous me permettez... des fleurs... Et pieusement, en réprimant les spasmes de sa poitrine, Jacques entoure la tête de la morte avec ces pâleurs, ces blancheurs, avec les chysanthèmes nacrés comme elle... Adieu Ninette, Adieu. La porte est close, Jacques est parti. Et les étoiles, dans l'azur, parce qu'elles savent que Ninette les rejoint, les étoiles font des signes sur le chemin du paradis.

XIV

LE DERNIER SOIR

Juliette, Juliette, ce n'est pas l'aurore et l'oiseau n'a pas chanté... Reprenez vos immortels dialogues et vos rêves éternels ; Roméo penchera sa tête blonde sur la blonde amante, et tous les deux ne semblent qu'un même rayon de soleil. La mandoline frémira encore et les aveux légers s'envoleront dans la brise. Des parfums planeront autour des jardins endormis, et si le ciel pâlit comme ta lèvre, Juliette, les étoiles y demeurent brillantes comme tes

yeux. Viens, parlons encore, la musique est pareille ! Demain, toujours, les serments d'ivresse, les serments d'espoir, les lilas qu'on respire, les fruits que l'on cueille, la rosée sur les branches, je les sens contenus dans ton cœur. Laisse-moi écouter ton sourire, Juliette, Juliette penchée sur le balcon blanc! L'alouette chante... il faut partir... Non, ce n'est pas l'alouette, c'est un enfant qui s'éveille, une fleur qui s'entrouvre, une feuille qui tombe. C'est mon âme qui tremble quand je te regarde, ce sont mes prières qui frémissent vers toi. Et l'heure est si douce, si propice à l'adoration, que lorsque la nuit emporte mes paroles, après toi, elles vont vers Dieu ! L'alouette chante et le ciel s'entrouvre. L'aurore a l'air d'un drapeau clair... Il faut partir... Mais, ce n'est pas l'aurore et ce n'est pas l'alouette. Voici au fond des bois une lumière, et cette lumière vacille comme un homme qui marche. On appelle, mais ce sont des cantiques. Oui, oui,

Juliette il faut partir, car c'est la tombe qu'on creuse, pour lorsque tes tempes sailleront et que tes yeux ne verront plus, pour lorsque ton nez diaphane sera sans souffle, que tes lèvres raidies auront baisé la mort... Alors, oh ! mon bien-aimé, demeure et chante. Par une nuit pareille, j'avais songé à m'étendre avec des bijoux et des perles, svelte dans un costume blanc... O Juliette, il faut partir, partir en blanc costume avec des bijoux et des perles, ton sourire et ton regard ! Mais, jamais plus tu ne reviendras... jamais plus ! D'un seul de tes baisers je voudrais bien mourir...

Chantez les violes, pleurez les luths, et que près des étoiles les anges volent avec un son mélodieux. La poésie dont la terre se console plane ce soir sur un tombeau. Ville d'azur et de pourpre, ville du Titien et ville de Ziem : o Venise, oublie les apothéoses où le soleil te couronne comme une reine somptueuse, comme la moisson non pareille de la beauté. Oublie

tes triomphes et tes conquêtes, et les trophées sanglants qu'apportaient dans tes murs les galères, les victoires lointaines. Le lion de Saint-Marc fait place aux colombes. Ignore aussi, ignore ton passé joyeux, tes danses, tes saltarelles et les refrains des sérénades. Laisse s'éteindre les derniers accords du bal, les jolies voix qui rient, les discours galants. Je sais que c'est gracieux un masque au-dessus de lèvres roses, un geste en dentelles, un sourire en extase. Je sais qu'il subsiste — mêlé aux anciennes gavottes — un nuage léger de poudre et de paillettes. Abandonne les évocations discrètes, les pastels de Longhi, ce neveu de Watteau, les madrigaux de Goldoni, ce rival de Sedaine. Ce soir sur les canaux bleus d'oubli passe une vision, une vision si pure, si blanche qu'elle fait songer aux lents bateaux de fleurs dont, au mois d'avril, le parfum plane du Lido jusqu'à toi. Une vision si frèle qu'elle semble gondole et cercueil, un fuseau de vierge, je ne sais

quelle enfant ensevelie par l'aurore... Chantez les violes... Voici la nuit qui tombe sur la mer, sur la ville. Vous souvenez-vous de l'heure, hier, de cette même heure grise que les âmes préfèrent pour partir à cause du soleil en allé, des étoiles qu'on attend ? Elle était pantelante, étendue sur son lit comme elle l'est encore, sur du satin blanc, les mains jointes tenant un chapelet et une branche de lys. Elle savait qu'elle allait partir et elle attendait cela les lèvres closes, prête au mortel baiser. Le prêtre invoquait Jésus et la chambre était pure et des ailes bruissaient dans l'espace. Elle était pantelante mais elle vivait encore... Pleurez les luths... Oh que vos notes s'attristent et que vos accents soient profonds comme le cri des mères. Elle vivait encore ; c'est-à-dire que son souffle caressait l'air et que ses yeux, quoique aveugles auraient pu voir...

Maintenant, elle est inanimée, la petite Ninette, et grand-père l'appellerait tout bas en se pen-

chant sur son oreille qu'elle ne répondrait plus. Est-elle au ciel, ou son cadavre seul subsiste-t-il de cette grâce passagère aujourd'hui disparue? Oh! si les hommes retrouvaient leur ferveur d'autrefois, si les églises avaient des interventions miraculeuses, si les tombes s'entrouvraient, si les morts ressuscitaient, on promènerait comme pour les princesses de légende le pauvre corps dans sa châsse. Des prières ardentes s'envoleraient vers Dieu, les regards s'étoileraient de foi et les innocents en extase verraient sourire la jeune fille. Pleurez les luths! Adieu la vie légère, les jours insoucieux, les appels et les escarpolettes, les fêtes du matin, les soirs illuminés. Adieu les promenades sur la Piazzetta le soir, lorsque les pigeons se taisent et que la musique et la foule, ces deux ivresses viennent vous griser le cerveau... Pleurez les luths, chantez les violes !

Et voici que Jacques s'éveille de son rêve, regarde à la fenêtre le soleil éblouissant, le

ciel léger : Venise toute entière qui chante. Tout à coup, il sent une douleur affreuse, comme celle d'une blessure où du gravier aurait coulé. Morte... Qui çà... Ninette ? Ninette morte. Et le ciel est bleu. Et tout n'est pas sombre et ce n'est pas la nuit. Voyons, voyons, c'est la nuit que l'on enterre. Puisque Ninette est morte, il n'y a pas de soleil. Mais elle n'est pas morte... Non, elle vit encore, et tout à l'heure, tel qu'aux anciens jours, Jacques ira retrouver son sourire et ses yeux, ses yeux attirants de fleurs malades. Le miracle, peut-être ? Si Dieu avait permis le miracle aujourd'hui. Ninette, ma bien-aimée, tes prunelles vont-elles étinceler à l'aurore ? Mais la douleur revient lancinante. Jacques se souvient de l'heure terrible hier, de l'arrivée des prêtres, du lit tout blanc, de la jeune fille transfigurée... Oh, cette odeur amère et triste des chrysanthèmes ! Les lueurs des cierges qu'il distinguait sur le fond noir des cagoules par l'embrasure de la

porte mal fermée... Le cri de Ninette. Sa course sauvage jusqu'au chevet, oubliant les témoins du drame, le vieux grand-père. Ninette sans souffle. Ninette partie. Oh si vous saviez... légère comme un papillon en exil. Et sa main que Jacques baisait farouchement, sa main dont les doigts s'abandonnaient, dont les ongles livides décelaient la fuite de la vie. Et puis le geste du marquis. Son regard. Son reproche. Il fallait dire adieu... Adieu ! Et Jacques comprend à peine. L'escalier, l'escalier encore, les marches immenses, si dures à descendre. A chaque pas des voix intérieures, des voix qui lui venaient du cœur, qui résonnaient sur les pierres, sur les dalles... Tu ne la verras plus... Amour, baiser, lumière. C'est fini, bien fini, tu ne la verras plus. Et puis l'arrivée inconsciente en face du canal. Les étoiles dans l'eau qui le regardaient avec un drôle d'air... Viens donc, viens donc. Il fait rose et doux sous les vagues. Les berceuses de Ninette, tu les y entendras,

les paroles de Ninette y résonnaient comme un cristal. Et les yeux de Ninette, subitement revenus à la vie, à la gloire, lui souriaient parmi les étoiles, l'appelaient avec les astres. La tentation le prenait de se jeter au fond du gouffre pour disparaître, pour s'en aller. Peu importe, les chemins mènent tous à la mort... La terreur de penser au silence... au néant. Non, c'était absurde et c'était fou. Mais tant souffrir, tant souffrir ! Et Jacques revoyait les ruelles traversées, la Venise voluptueuse et insouciante dont la joie le harcelait. Oh ! quand on pleure, le rire des autres... Lui se hâtait, détournant la figure de ces gens qui passaient, ayant honte de ses larmes. Sa chambre, sa petite chambre. C'est après l'avoir louée qu'il avait connu Ninette, voici deux mois. Deux mois, cela suffit donc pour que l'on souffre le martyre? Et dans la chambre la crise de larmes, les sanglots affolés. Sforzi survenant avec ses encouragements de bon Terre Neuve,

ses poignées de mains, ses conseils... Voyons, voyons. Il lui avait passé un bras derrière la tête et il le tenait comme un bébé qu'on berce... Pauvre gosse. Ah cré nom de nom !...

Alors, il ne la reverrait plus, il ne toucherait plus sa main fine et ses lèvres dont il connaissait les courbes les plus légères, il ne les baiserait plus. Même pas un souvenir d'elle. En avait-il d'autres que les visions dont palpitait son âme ? Pas de lettres ; la seule que Ninette eût écrite, il l'avait égarée au retour de Florence. Pas de fleurs ; Qu'étaient devenues celles que la jeune fille avaient gardées, après Saint-Francois du Désert ? Pas de bibelots fragiles ; Aucune boucle lumineuse, aucun fragment de cet or souple que son regard ciselait avec des caresses. On ne s'aime jamais autant que les premiers jours qui suivent un départ. Et le départ était éternel... Brusquement il se rappela les recommandations de Ninette, pour grand-Père, pour la tombe et pour lui. Il fallait

remplir son devoir, son devoir le plus sacré envers la morte. Peut-être, qui sait... l'en bénirait-elle.

Oh la jolie fête que ce matin... C'était effaré et joyeux. Des gondoles passaient avec leur profil annelé de libellules, avec le geste incliné du gondolier, si lascif, si charmeur. Allait-on l'enterrer un jour pareil ? L'idée funèbre hantait Jacques. Ninette lui apparut sous son suaire, assujettie déjà, malgré sa beauté, sa jeunesse, son innocence, aux décompositions livides du cadavre. Tandis que Liéven songeait à ces choses, des rumeurs de forge comme d'habitude venaient de l'arsenal voisin. Là, d'où autrefois s'équipaient les galères de la Sérénissime, on rivait les coques, les puissantes cuirasses, les armatures des flottes de l'Italie nouvelle. Et ce bruit sec et sonore ressemblait à une mise au cercueil.

Après avoir pris son repas avec la résignation d'un enfant qui a de la peine, une grande

peine, il revint à la fenêtre et regarda le ciel. Le vent soufflant de l'Est amenait de lourdes nuées d'orage, lourdes comme celles dont Jacques menaçait la ville, tout à l'heure dans son délire. De mauvaises stries bleuâtres parcouraient l'horizon et l'eau clapotait, pareille à celle d'un abreuvoir troublé par des bêtes ivres. — Oh, l'épouvante de cette obscurité, le hurlement du vent qui secouait tout, portes, fenêtres, volets, dans une rage insensée ! De brusques courants d'air enfilaient les canaux, les quais, entraient dans les maisons, ébranlaient les couloirs. Et Jacques tressaillait chaque fois. Je ne sais quelle frayeur le faisait tressaillir. Peut-être le souvenir des prêtres, hier, derrière la porte, des cierges et des voix.

Ding, dong, dong... Le carillon de San Zaccharie, tout près, se met en branle. Rien que les cloches graves, que les bronzes épais. Les appels argentins se taisent. Et la funèbre mélopée est emportée par le vent, par l'orage.

— . . Ding, dong, dong!... Pour qui l'appel, à quel agonisant l'église fait-elle signe, quel cadavre le prètre va-t-il bénir ? Contarinetta repose, sur son lit, calme, pour sûr. On n'enlève pas ainsi les jeunes filles ! Un jour... allons donc, ce n'est pas possible. D'ailleurs on l'aurait prévenu. Et puis elle n'était pas morte... cela s'est vu ; on l'a ramenée à la vie. Jacques n'en a rien su... Oh... la folie maintenant, la vision hallucinante, le spectre qui voudrait l'étreindre... Au secours ! il ne peut pas crier. Les mains fébriles, de grosses gouttes de sueur aux pommettes, Jacques halète ; il se débat contre des vengeurs imaginaires.

Ding, dong, dong... Oui tu ne sais pas que c'est pour elle, mais, c'est pour elle. Tu l'as tuée, tu l'as assassinée d'amour, un soir en voulant la nuit entière pour ton baiser. On ne va pas t'inviter à la fête, voyons. Entre elle et toi, il y a la mort et le remords. Tu n'as pas le droit de prier pour elle puisqu'elle ne prierait

pas pour toi. Nous sommes les voix implacables, les féroces justicières. Ah! c'est bon de faire souffrir, de déchiqueter les moelles, tiens, tiens, d'enfoncer nos ongles dans les chairs. Au secours, encore... au secours, mon Dieu!

Sans force, Liéven s'est traîné sur les genoux vers la porte. Il voudrait ouvrir et s'enfuir, s'enfuir loin de cette image obsédante, de ce cauchemar. Mais il ne peut pas ouvrir... Grâce mon Dieu... vous savez que ce n'est pas de ma faute... qu'elle m'aimait, que nous étions jeunes, que nous étions fous, que jamais je n'ai rien fait de mal contre elle... — Tais toi, hypocrite, menteur, souple comme tes désirs, ingénieux comme tes caresses. Elle vivait d'une façon tranquille et sainte. Tu es venue la prendre à l'église, l'embrasser devant l'autel, la détourner des idées saintes, la voler au Seigneur. Lë Seigneur se venge quoique tu sois faible et jeune. Le remords, le remords te torture. Il te rongera comme un rat immonde...C'est toi qui l'as tuée...

Ding, dong, dong !... Les appels se rapprochent, les cloches sont devenues plus graves et le vent qui s'arrête laisse pleurer sur la ville, leur tristesse, longuement. Faut-il fuir... oh pouvoir fuir. Liéven se sent défaillr et la tête lui pèse. Fuir... fuir... maman !

Le soir vint sans que Jacques de Liéven ait osé se rendre au palais Labia. Tantôt, il éprouvait une volupté d'oubli, une torpeur cérébrale dans laquelle il se demandait les causes de son chagrin. Florence revenait à son esprit avec une persistance singulière. L'avait-il quittée... pourquoi l'avait-il quittée ? Il y avait de jolies fleurs. Ninette avait refusé de l'épouser. C'est tout. Mais elle vivait. Lorsqu'il voudrait, il irait à Venise la voir... Tantôt, son cœur lui battait à se rompre et s'arrêtait brusquement. Morte ! Et les fibres de sa chair se tiraient, on aurait dit tordues par une griffe, ses yeux s'obscurcissaient, sa gorge était lourde de pleurs. A mesure que la journée finissait, il

avait l'odieuse acuité de ce qui s'était passé la veille, il ne pouvait plus douter ; l'illusion, sœur du soleil, disparaissait avec lui. Morte... morte ! Oh le toscin que ce mot sonnait à ses oreilles. Lentement, sûrement, avec une régularité implacable il se surprenait à répéter : Morte... morte ! Et cela contenait un abîme de larmes, une souffrance infinie. On souffre parce qu'on ne prévoit pas la fin de la souffrance. Le propre des larmes c'est de croire qu'elles seront éternelles. Et Jacques, révolté, en accusait Dieu.

Car Dieu est bon, car Dieu est juste, car Dieu est la source de toute douceur et de toute miséricorde. Il l'avait frappée ainsi, en pleine jeunesse, en pleine beauté, si résignée, si innocente. A côté d'elle des misérables et des monstres demeuraient. Pourquoi l'avoir fait mourir ? Quand il pensait ainsi, des musiques étranges l'assaillaient et il en oubliait ses larmes. Ninette s'environnait d'harmonie et les

mots d'amour se transformaient en berceuses antiennes ? Un mysticisme fou l'exaltait et il rêvait au Calvaire, au Calvaire humain que le Christ lui avait dressé pour monter jusqu'à lui, jusqu'au divin Calvaire. Souffrir, souffrir... oh mon maître, servir, servir! Sa jeune imagination croyait voir des apparitions sur les vagues et lorsque, au crépuscule, la Salute, en face de ses fenêtres, devint un dôme d'or, il s'agenouilla en appelant la Vierge, rédemptrice des affligés. Puis des sursauts d'orgueil, des phrases de haine, claquantes comme des drapeaux noirs : Il s'adressait à la Ville, à la Païenne dont Dieu n'avait pas la garde malgré les nombreuses églises, les tableaux où sourient les madones, les cloches où elles chantent. La fenêtre grande ouverte sur la lagune, embrassant d'un coup d'œil les quais de pierre illuminés, les palais, les colonnades, les ogives de feu, pareilles à des mitres, les hauts mâts des vaisseaux, les campaniles et les canaux, il criait : Gueuse, Gueuse!...

Oh quel Néron aurait la puissance d'en faire une fournaise ? Quelle belle coulée de verre, que Venise embrasée ! Les hontes, les tares, les vices, se tordant dans les fumées. Comme on reverrait les déroutes, les décadences, les agonies ! Les chefs-d'œuvre par milliers brûlant au fond des musées sans qu'on puisse en sauver le rêve, le viol des statues saintes par le feu, la flamme enlaçant sur l'eau Venise en une immense étreinte. Vapeurs rouges, vapeurs suffocantes, roulez comme par les orages, amassez-vous au-dessus des marbres, pour broyer les magnificences, pour écraser cet or. Ninette est morte. Ah ! tu m'as pris Ninette, Gueuse, je vais te tuer, entends-tu, à coup de botte, à coup de crosse. Et tu seras souillée avant les derniers râles, je crèverai tes yeux, femme innombrable, courtisane multiple, ô Gueuse, ô Venise... Puisque tu n'as pas su protéger la Vierge entre les vierges... mon amour !

Ainsi, il atteignit la nuit. La nuit d'automne, frissonnante et solitaire. Depuis son retour affolé du palais, hier, Jacques s'était cloîtré dans sa chambre, sans en vouloir bouger, sans en vouloir sortir.

Cependant les appels se rapprochent et Jacques, brisé, distingue, de l'endroit où il s'est assis, des gens qui viennent, des gens qui passent. A côté de lui, dans les chambres voisines, on remue, on ouvre les fenêtres... Qu'est-ce qu'il y a...

Sur le grand canal que la tempête couvre d'écume, atroce et lamentable, un convoi funèbre, blanc, il est tout blanc... c'est elle! Les yeux fixes, agrandis d'épouvante, il regarde. Personne ne lui a dit... on n'a pas voulu qu'il vienne... lui, l'amant. Non, lui, l'assassin!... Il pleure.. La nuit n'a pas de clarté, alors on voit à peine. Les éclairs jaillissent. D'ici, on dirait sur l'eau une moisson d'étoiles. Voici les cierges et les lanternes que les pénitents tiennent... Une

moisson d'étoiles autour d'un clair de lune. Sur la gondole mortuaire, le cercueil est recouvert d'un long suaire pâle qui traîne et qui glisse dans l'eau. Des barques en tête sont remplies d'enfants qui jettent des fleurs. Si bien que lorsque Ninette passe, la tempête s'apaise, il ne reste que des roses. Jacques, tu as fait cela... Et puis, des gondoles, encore des gondoles,.. c'est presque — n'est-ce pas — groupé comme pour la sérénade, et si l'on n'entendait le *Dies iræ*, les femmes mettraient le plus joli chapeau du monde, et le doigt sur la tempe, l'œil amusé, écouteraient les chants. Ils avaient pris cette route-là pour aller à San Francesco,.. oh ! s'ils avaient su. Tout à coup, des hurlements sauvages... est-ce la nuit, est-ce l'orage... Qui m'appelle ?

Mu par une secousse électrique, Jacques se lève, se penche au balcon... Qui m'appelle ?.. Il reconnaît les voix... Le vent d'orage a dû tourner. Ce sont les plaintes des folles de San

Clemente... Qu'ont-elles pour crier comme ça les folles ? Elles doivent attendre quelqu'un pour délirer ainsi... Sur les nuées, maintenant, des formes indécises, la tête renversée, joignant les mains, des morts, des apparitions décomposées et grimaçantes. Les unes, ont les yeux vides et des trous sanglants où rampent comme des vipères. D'autres se touchent les chairs et en font tomber la putréfaction. D'autres encore, radieux sous leurs voiles, et qui deviennent du sang à mesure qu'ils passent... Pitié, pitié ! Jacques tend les bras désespérément... Ce sont les morts du cimetière. Ils viennent comme les folles, chercher Ninette. Jacques en même temps peut-être ? Suis-nous, pauvre enfant, nous te dirons des phrases qui apaisent, des baisers qui consolent. Ding... dong... ding ! Mais, voilà que les cloches elles-mêmes deviennent fantômes et parlent. Elles enlacent Liéven et voudraient lui arracher la tête.. oui, la tête... ah ! ah ! un battant pour le bronze !..

Tu l'as tuée. Sonne, sonne l'enterrement...

Diligite nos Domine !...

Le convoi est arrivé en face de sa chambre. Il peut compter les couronnes sur le cercueil, il peut compter les cierges, les assistants, les barques, tout. On dirait que Venise fait escorte, qu'elle suit, qu'elle bouge... oui, le palais des doges s'en va à la dérive, la Piazzetta, Saint-Marc, les Procuraties, tout cela vacille, tout cela est du cortège. Jacques seul n'en est pas. Ding ! dong ! ding !

Ora pro nobis, Domine !..

Oh ! le parfum étouffant des fleurs. Ces fleurs qu'il a respirées sur les lèvres de l'agonisante, les chrysanthèmes fanées, le geste du grand-père. Sonnez les cloches... Des fanfares plus belles éclatent. Des soldats, des piques, des oriflammes, des galères, des galions, le Bucentaure ! Que sont ces pourpres et ces tiares, et ces ressuscités ?... Les ancêtres ! Ninette, ils

sont tous venus pour mieux te rejoindre, pour mieux te montrer ta tombe. En as-tu des doges et des amiraux, des pages et des condottieri! Tout le Bellini des fresques... ouvre ton suaire pour les recevoir, prépare ton sourire. Voici l'apothéose... Miracle! le cercueil apparaît lumineux sous les crêpes, translucide aux éclairs,.. Jacques, mon bien-aimé... Je t'attendais... Je savais que tu allais venir. Nous allons célébrer nos fiançailles... Vois, regarde comme la ville est belle, comme la nuit est puissante, comme le vent est profond! Pas d'étoiles, la foudre. Et puis des cierges pour voir nos baisers. Le monde entier nous suit parce que nous sommes l'enthousiasme et que nous sommes l'idéal. Jamais tu n'as rêvé d'aventure pareille... Jacques mon bien-aimé!

Au fond de son cercueil d'aurore elle regarde, surhumainement belle. La tempête, c'est la musique d'amour qui va les endormir... Liéven enjambe la fenêtre et tend les bras...

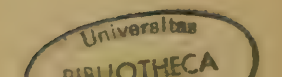
oui, c'est cela, Ninette, partir !... partir !...

Une ruade furieuse, un cri, quelque chose qui tombe du balcon, du sang qui gicle, une masse noire sur le pavé... deux ou trois convulsions suprêmes... et le silence, le silence...

Là-bas, par le rio de San Zaccharie, le convoi de Ninette était passé.

Venise, Florence, octobre 1901.

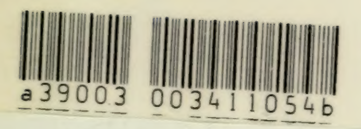
FIN



SOUVENIR DES PAGES



AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER


a39003 003411054b